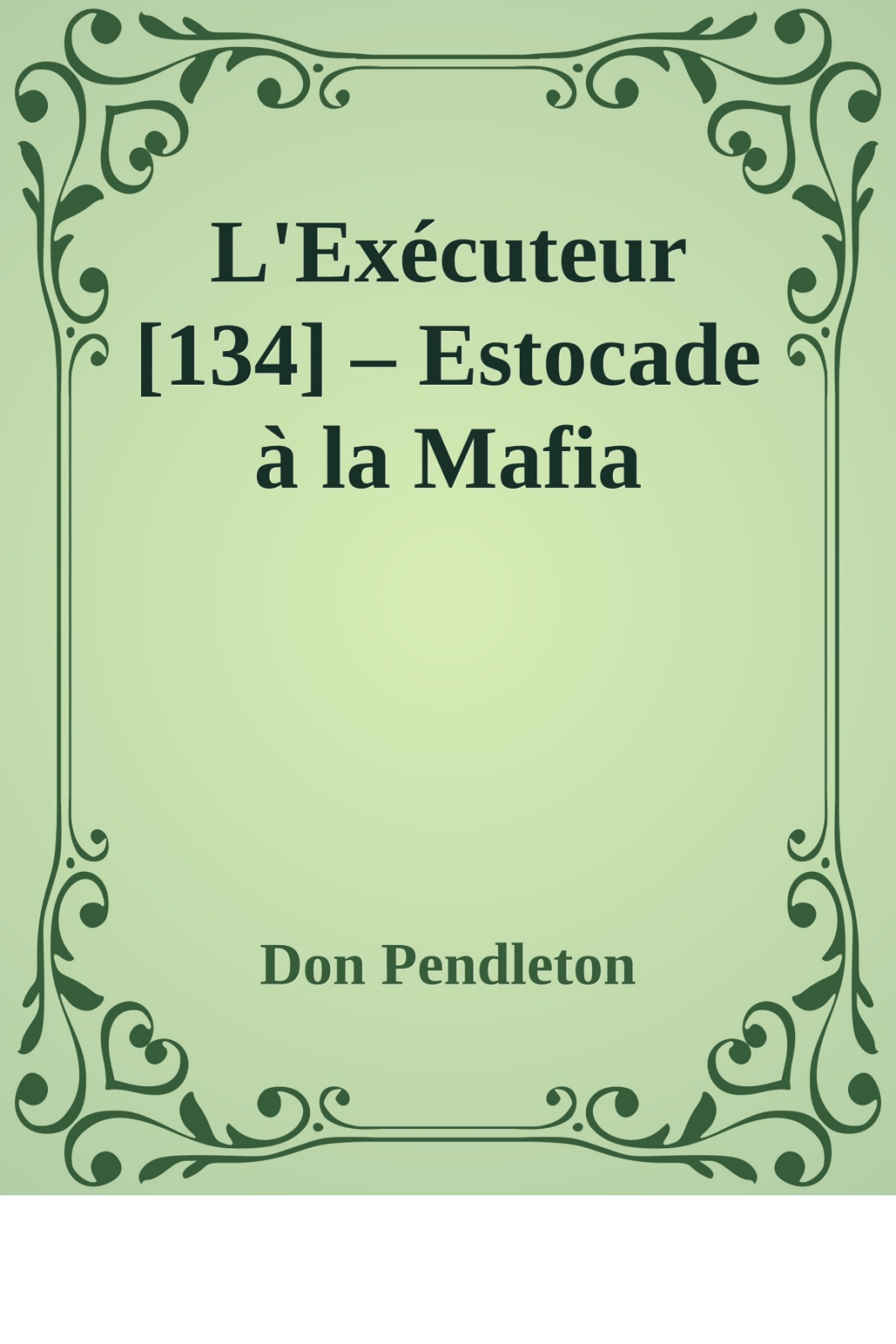


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'Exécuteur [134] – Estocade à la Mafia

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ESTOCADÉ À LA MAFIA

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

ESTOCADÉ À LA MAFIA

Adapté de l'américain par

Urban Aeck



CHAPITRE PREMIER

La côte andalouse et le port de Malaga avaient disparu depuis un long moment, et sur le pont du *Delfino*, malgré l'heure encore matinale et la brise venue du détroit de Gibraltar, il faisait déjà une chaleur de four. Ses moteurs au ralenti, le luxueux cabin-cruiser vibrait doucement, ronronnant comme un gros chat satisfait. Sur la plage arrière, en Bikini, sanglée dans son fauteuil pivotant et canne fixée au bras de sécurité, Jennifer Olsborn s'était assoupie, lassée par l'absence de touches. Dans son dos nu et doré, la grosse natte de son opulente chevelure blonde oscillait au gré du léger tangage, ressemblant au balancier d'un insolite métronome. Sur le fauteuil voisin, un verre de jus de fruits en main et la canne de pêche également à l'attache, Luca « *Secondo* » Sampieri semblait lui aussi dormir derrière ses Ray-Ban solaires. Entre les deux, assis dans un fauteuil de toile qui menaçait d'exploser sous son poids, « Chili », le gorille personnel du propriétaire du bateau, Pietro « *Primo* » Sampieri, dit P.P., le frère jumeau de « *Secondo* ». Le boss de Malaga.

En short et chemisette, à l'abri du vélum du petit pont-salon situé sous la passerelle du pilote, et entouré d'une batterie de combinés cellulaires, P.P. Sampieri téléphonait. Comme tous les matins, le *capo* de la tête de pont camorriste de Malaga s'occupait de ses placements boursiers. En ce moment, il était en liaison avec son agent de Singapour et, dans un instant, il appellerait ceux de Tokyo, ou de New York. Mais un autre combiné sonna et il prit congé de son agent de Singapour, avant d'entendre dans le deuxième appareil :

— C'est moi, *padrone*.

La voix sirupeuse de Jimmy Salazar, son « enquêteur » attitré. Un détective privé, auquel on avait retiré sa licence quelques années plus tôt, après une condamnation pour chantage. Relaxé pour ennuis cardiaques, récupéré à sa sortie de prison par P.P. Sampieri et grassement rétribué, il lui était dévoué corps et âme. Quand Jimmy disait *padrone* en italien, au lieu de *patron* en espagnol, c'est qu'il était content de lui. Une lueur d'intérêt dans ses petits yeux durs, le Napolitain pressa :

— Du nouveau ?

— *Si, patron*, reprit cette fois le détective dans sa langue natale. C'est vraiment du nouveau !

— Accouche ! s'irrita Pietro « *Primo* » Sampieri.

Il avait horreur de perdre son temps. Mais sitôt achevées les explications du privé, il sut qu'au moins, il n'avait pas gaspillé son argent. Jimmy avait remarquablement travaillé.

— *Bueno*, se contenta-t-il pourtant de concéder.

Puis il coupa la communication et, les yeux perdus un instant dans le vague, il parut s'abîmer dans un gouffre de réflexions, avant de lâcher un soupir et de quitter les coussins de son canapé de toile. Mains dans le dos, il fit quelques pas sur la plage arrière, humant la brise, l'air de goûter enfin l'atmosphère indolente du bord. Un petit sourire ironique aux lèvres, il se mit à observer les câbles de lignes désespérément lâches puis, posant un doigt sur sa bouche, il intima silence à son frère, ainsi qu'au monstrueux « Chili », un air de conspirateur accroché à la face. Souriant toujours et avec précautions, il ramena doucement le câble de ligne de Jennifer Olsborn, veillant à ne pas la réveiller. Cela fait et sous les regards intrigués de son jumeau et de « Chili », il décrocha l'appât de l'hameçon, s'empara de la grosse natte de Jennifer, enfonça l'hameçon dans cette dernière, enroulant ensuite une longueur de filin d'acier autour des tresses en serrant très fort, avant d'achever son œuvre par un solide nœud marin. Son sourire potache toujours aux lèvres et l'air de s'amuser par avance de sa farce, il se pencha, fit sauter la sécurité de harnais du fauteuil de la jeune femme et, avant que les deux autres ne fussent revenus de leur surprise, il avait empoigné cette dernière à pleins bras, l'éjectant par-dessus bord.

— Eh ! s'étrangla Luca Sampieri en voulant s'arracher à son propre fauteuil. Qu'est-ce que...

Mais la sangle de sécurité lui coupa la parole, et le hoquet qui s'ensuivit fut couvert par le hurlement de Jennifer Olsborn. Un cri déchirant et paniqué, qui s'éteignit brutalement, quand son superbe corps doré percuta la surface de la mer avec un « plouf » sonore.

Pietro « *Primo* » Sampieri avait conservé le même petit sourire aux lèvres mais, dans ses yeux d'encre noire, une lueur dangereuse flottait. Immobile, il regardait à présent la jeune femme se débattre dans l'eau bleue. On aurait dit un entomologiste examinant les réactions d'un insecte piégé. Et tandis que le cabin-cruiser avançait toujours, la ligne se tendait, courbant nerveusement le sion de la canne. Complètement dépassé, Luca « *Secondo* » Sampieri regardait tour à tour son frère et le corps nu de Jennifer qui ruait dans la vague, visiblement affolé par ses cris. Contrairement à son jumeau, il n'avait jamais pu garder son sang-froid dans les circonstances délicates, et ce dernier s'en amusait souvent. Ayant enfin réussi à se débarrasser de son harnais, Luca « *Secondo* » éructa de nouveau :

— Merde ! qu'est-ce qui te prend, bordel ?

Mais le boss ne répondit pas tout de suite. Dans leur dos, un quatrième homme venait d'émerger sur le pont, les yeux gonflés de sommeil. Pablo Ruiz, *El Macho*, le mac en chef de Malaga. Il vivait la nuit et, habituellement, il se levait vers midi. Sauf aujourd'hui. Il avait dû accompagner Jennifer aux présentations. Cheveux ondulés et argentés aux tempes, moustaches conquérantes, dents blanches et prunelles habituellement de velours, il était vêtu d'un simple boxer-short à fleurs, offrant aux rayons du soleil une musculature parfaitement dessinée par les séances de body-building. Il portait une grosse chaîne au cou et, à son annulaire gauche, une bague en forme de tête de taureau, avec deux émeraudes à la place des yeux. Cadeau d'un ami narco colombien. Plus mac que nature. Incrédule, il questionna :

— Un problème, *padrone* ?

À cet instant, une silhouette apparut au fond du pont-salon, émergeant de l'escalier descendant aux cabines. Haute, longiligne et étrange apparition, chaussée d'escarpins vernis, vêtue d'un long fourreau de soie noire, et d'un surprenant châle de dentelle également noir. Sur sa poitrine, une insolite et minuscule paire de ciseaux en or, au bout d'un fin sautoir de même métal. Un chignon sévère sommaît sa tête, dans lequel un peigne de nacre blanche était planté, et sous les sourcils fortement marqués, de grands yeux noirs et sans reflets dessinaient leurs taches dans une face inexpressive. Un visage encore beau, malgré ces traits figés, pâles et quasi douloureux qui le caractérisaient. Un visage et un regard qui mettaient vaguement mal à l'aise.

— *Qué pasa, amor* ?

La voix était rauque, sensuelle, mais comme absente. Une voix faite pour le fado.

— Ça va, Coko, ça va ! lui envoya Pietro Sampieri, agacé. Va te reposer.

Autrefois, Coko s'appelait Linda. Linda Monterro. Elle était portugaise, et tout le monde là-bas voyait en elle la chanteuse de fados qui succéderait à la mythique Amalia Rodriguez. Mais le *destino* qu'elle interprétait si bien lui avait fait rencontrer l'amour, puis le désespoir, puis la drogue. Un amant qui la trompait au grand jour, qui la battait, l'humiliait, et qui l'avait finalement abandonnée, après l'avoir mise enceinte. Peu de temps après, une petite fille était née. Loretta. Mongolienne. Le mauvais mélo dans toute sa splendeur. Quand, un an plus tard, Pietro Sampieri avait croisé sa route, elle galérait à Cadix. Au Portugal où elle avait tout fait pour cacher son drame, on l'avait oubliée. Mais elle baisait comme une déesse, et P.P.

avait flippé sur elle. Seule ombre au tableau, pas question d'avoir la gamine dans les jambes. Il avait obligé Linda à la mettre en nourrice et avait tout fait pour lui faire oublier Loretta. Il avait même confisqué son album de photos, l'enfermant dans le petit coffre-fort de sa propre cabine. Pour l'aider à ne plus souffrir, avait-il prétendu. Peu à peu, grâce à la coke qu'il lui distillait savamment, la chanteuse avait fini par tout accepter. Par devenir son esclave. Une âme damnée... qu'il appelait tout simplement Coko. À cause de la coke.

Il aurait suffi à Pietro Sampieri de montrer un peu de compassion à l'égard de la petite mongolienne, pour que Coko redevienne un tant soit peu Linda. Mais P.P. aimait la voir ainsi, soumise et dévorée de remords. Il l'avait à sa main, elle était sa chose. Et puis, il détestait les gosses. Alors, les enfants mongoliens...

— Allez, répéta le boss de Malaga. Va te reposer.

Sa cabine donnait presque sur la poupe mais, dans son état, Coko n'entendrait sûrement rien. Dès dix heures du matin, elle était déjà shootée jusqu'aux yeux.

— Si, murmura docilement Coko dans un souffle rauque. Si, *querido*.

Dès qu'elle eut disparu, Pablo Ruiz s'inquiéta de nouveau :

— Un problème, *padrone* ?

Il n'avait pas encore vu la jeune femme dans l'eau, et ne comprenait rien à ses cris. Tournant à peine la tête, Pietro « *Primo* » Sampieri lança pardessus son épaule :

— Et même un sacré problème ! Ta conquête est un flic !

Derrière les volets mi-clos, un rossignol égrenait ses trilles quelque part dans les profondeurs du jardin. Le soleil était levé depuis longtemps et, déjà, sa chaleur commençait à s'infiltrer dans la chambre. Une pièce immense, dépouillée comme une cellule de monastère. Dalles émaillées de blanc au sol, plafond et murs immaculés, exempts de toute décoration, simple lit à armature métallique. Plus le fauteuil. Comme le lit, face à l'unique fenêtre. Une fenêtre que le regard d'Anna ne quittait presque jamais, dès qu'elle ouvrait les yeux. Elle était son écran de cinéma et de télé, son tableau de maître, le miroir serein qui la renvoyait à son propre chemin de croix. Et ce matin, comme tous les autres matins, Anna avait ouvert les yeux sur les volets mi-clos. Et ce matin, comme tous les autres matins, c'était le rossignol qui l'avait réveillée. C'était venu d'un coup, comme un réveil en sursaut dont on ne sait jamais très bien ce qui l'a provoqué. Sauf qu'Anna savait. C'était comme ça tous les jours, et c'était toujours pour la même raison. Il fallait vivre. Aller jusqu'au

bout.

C'était comme ça depuis une éternité, et cela ne finirait qu'avec l'ultime étape du chemin de croix. Ensuite, ce serait l'inconnu. Anna n'y avait jamais songé. Après, ce serait après. Elle savait seulement qu'elle n'irait pas mieux pour autant. Elle serait simplement allée jusqu'au bout.

Plongée dans ces songes qui la hantaient en permanence, elle mit un peu de temps à percevoir les bruits de pas lointains, et quand la porte de sa chambre s'ouvrit, elle fut presque surprise de voir apparaître la vieille Luisa.

— *Señora*, souffla l'arrivante d'une voix aigrette, vous êtes réveillée ?

— Tu le vois bien ! renvoya Anna en se redressant un peu contre ses oreillers. *Qué pasa ?*

— *Telefono, señora, para usted.*

Disant cela, la vieille servante s'était avancée dans la chambre, venant remettre à Anna le combiné sans portatif qu'elle avait apporté. Avec sa face maigre, ridée comme une pomme cuite, son minuscule chignon gris et sa robe noire et lustrée d'une époque révolue, la vieille Luisa ressemblait à une gravure de livre ancien. Une image qui aurait eu le don de la parole, et dont la voix irritait un peu Anna. Mais Luisa était d'un dévouement sans bornes, et Anna avait fini par se résigner.

— *Gracias*, remercia-t-elle en s'emparant du combiné. Ouvre les volets, et laisse-moi.

Quand Anna se servait du téléphone, c'était presque toujours elle qui appelait. Ce matin, avant même d'entendre la voix de son correspondant, elle sut qui dérogeait à la règle. Luisa repartie, elle laissa son regard las plonger dans les frondaisons du jardin doré par le soleil, cherchant instinctivement où pouvait bien se cacher le rossignol. En vain. Il était là tous les jours, mais elle ne l'avait jamais vu.

— *Diga ?* lança-t-elle enfin dans le combiné.

C'était bien la voix attendue, et dans les yeux sombres et ternes d'Anna, il y eut un bref éclair. Comme de la rage, comme de la haine. Elle écouta attentivement, laissant de nouveau son regard errer sur les feuillages du jardin, maintenant sourde aux trilles du rossignol. Puis le silence se fit dans le téléphone, à peine meublé par un petit souffle qui ressemblait à celui du vent dans des feuilles. Enfin, se redressant encore un peu dans le lit, Anna réajusta le col de sa chemise de nuit blanche, avant de déclarer :

— *Muy bien*. Tenez-moi au courant.

Puis elle raccrocha, demeura un moment immobile, plongée dans ses songes intérieurs. Toujours les mêmes, sourde obsession amère, faite de ces louches délices, qui jalonnaient son chemin de croix. Sauf que ce matin, l'éclair dans ses yeux mit plus de temps à s'éteindre que d'habitude.

— Luisa ! appela-t-elle en rejetant en partie le drap sur ses jambes.

Comme si elle n'avait attendu que cela, la servante réapparut aussitôt, accourant jusqu'au lit.

— *Soy aquí, señora. Soy aquí ! Como esta usted, hoy ?*

— *Vale*, ça va, répondit brièvement Anna. *Vale*. Faisons ma toilette.

La domestique avait achevé d'ôter le drap et, se penchant sur Anna comme elle en avait l'habitude, elle s'empara de ses jambes, les fit pivoter vers le bord du lit avant de déclarer de sa voix aigrelette :

— Attendez, *señora*.

Déjà, Luisa avait saisi le fauteuil, le faisant tourner sur ses roues pour le présenter contre le lit. Un rituel répété tous les matins, celui du vrai commencement de la journée.

Des journées d'attente, qui se ressemblaient toutes.

CHAPITRE II

La dernière phrase de Pietro « *Primo* » Sampieri avait fait l'effet d'une bombe. Il y eut un bref silence puis, simultanément, Luca Sampieri et Pablo Ruiz s'exclamèrent :

— Un flic !

Pour leur part, l'immense gorille et le skipper avaient assisté à la scène sans broncher. Tous deux colombiens, ils étaient nés dans le port de Buenaventura, où ils avaient commis leurs premiers crimes d'adolescents. Des scènes comme celle-là, ils en avaient vu des centaines, dès leur enfance. En Colombie, comme dans toute l'Amérique latine, les fiefs de la misère et de la violence étaient partout les mêmes et, sur ce plan, les barrios de la côte pacifique ressemblaient furieusement à ceux de Medellin, ou aux favellas de Rio. « Chili » haïssait l'humanité entière, il n'aimait que le chili con carne, dont il pouvait dévorer des quantités astronomiques. Seule circonstance atténuante dans son existence criminelle, il n'avait jamais torturé de femme. Peut-être parce que ça ne s'était pas trouvé. De leur côté, saisis par les derniers mots du *capo*, son frère et le mac ressemblaient à des statues. Pablo Ruiz fut le premier à réagir.

— Vous êtes sérieux, *padrone* ?

— J'ai l'air d'un comique ?

Au regard de P.P., Pablo Ruiz comprit qu'il valait mieux se méfier. Ses yeux bouffis se mirent à papilloter dans la lumière trop dense, et une expression presque mauvaise s'inscrivit à son tour sur sa face anguleuse. Il n'y comprenait rien. En tant que chef proxo du secteur, c'est lui qui sélectionnait les plus belles « prises » destinées à la prostitution, et cette fois encore, il avait vraiment fait fort. Cette Eugenia rebaptisée Jennifer pour les besoins de son show itinérant était vraiment super top. Bien sûr, comme la plupart de ses semblables, elle ne semblait pas avoir inventé l'eau chaude mais, pour faire la pute, le minimum suffisait, en matière de chou. En attendant, traînée dans le lent sillage du bateau, elle continuait de hurler entre deux tasses, mais Pablo Ruiz qui ne la voyait toujours pas s'approcha du bastingage. En la découvrant ainsi « ferrée » par sa natte, il pâlit un peu sous son hâle pour murmurer entre ses dents serrées :

— *Santa Maria* !

Car il était profondément religieux. En dessous, s'accrochant à deux mains à sa natte prisonnière, Jennifer essayait à présent de se libérer. En vain. Frénétique, elle faisait le maximum pour conserver la tête hors de l'eau, mais c'était impossible et, d'un signe au skipper, Pietro « *Primo* » Sampieri dut faire stopper le cabin-cruiser pour ne pas la noyer.

— Vous... vous êtes dingue ! s'étrangla Jennifer en tentant de se hisser grâce au filin d'acier. Remontez-moi, espèce de...

Mais le bas de ligne lui avait profondément entamé les doigts, et elle dut relâcher prise, ravalant la fin de sa phrase dans une énième tasse. S'adressant toujours au mac, Pietro « *Primo* » Sampieri insista :

— Cette salope est une flic ! Une saleté de flic américain !

— Mais, protesta le mac, elle est chanteuse ! Je me suis renseigné, elle se produit dans les nights de plein de pays et...

— Couverture, imbécile ! coupa le *capo* d'un ton dangereux. Rien qu'une saloperie de couverture de flic.

Toujours aussi incrédule, le big-mac de Malaga questionna, mal à l'aise :

— Comment... je veux dire, qu'est-ce qui vous fait dire ça, *padrone* ?

Quand Pietro « *Primo* » Sampieri était en rogne, il ne supportait pas qu'on l'appelle *patron* en espagnol. Malgré cet effort du proxo, P.P. s'énervait visiblement de plus en plus. Se contenant, et sans faire cas des hurlements de Jennifer, il expliqua, sardonique :

— Ne te vexe surtout pas, mon ami, mais quand tu m'as dit que tu avais dégoté une perle, que cette perle-là semblait ne pas aimer coucher avec n'importe qui, et que tu comptais me la proposer pour mes amis libyens, j'ai mis Jimmy sur le coup, lui demandant une petite enquête de routine.

Pablo Ruiz encaissa en pâlisant un peu. Il méprisait totalement l'ex-privé depuis toujours, et il avait maintes fois prié une multitude de saints pour que son cœur fragile éclate comme une baudruche. Jusqu'alors, sans résultat. Déglutissant avec peine, et tandis que dans l'eau Jennifer se débattait toujours en hurlant, il croassa :

— Et alors ?

— Alors, reprit le boss en éructant un petit rire glacé, Jimmy Salazar a vite découvert pourquoi ta perle n'aimait pas coucher avec n'importe qui, surtout avec toi.

— Ah ! fit bêtement le mac. Pourquoi ?

— Parce qu'elle est gouine, pauvre cloche !

En temps ordinaire, Pablo Ruiz aurait sans doute encore pâli un

peu plus sous l'affront, mais l'étonnement lui coupa la chique, et il ne put s'empêcher de bêler :

— Comment ça, gouine !

— Tu veux un dessin, connard !

Cette fois, Pietro « *Primo* » Sampieri s'était emporté, et ses petits yeux noirs lançaient des éclairs. Mauvais signe. Ruiz avait toujours détesté les Ritals, mais en plus, celui-là lui collait la trouille. Il était membre d'une des familles les plus puissantes de la Camorra et, Ruiz le savait, pour conquérir le nouveau fief de Malaga, il n'avait pas hésité, à Naples, à faire assassiner son cousin Angelo Zarza, normalement mieux placé que lui à la course à ce poste. Le mac ignorait comment les choses s'étaient passées, sachant seulement qu'il s'était agi d'une sacrée bagarre, au cours de laquelle plusieurs membres des deux groupes avaient été massacrés ou estropiés de façon horrible. Mais à titre de référence locale, il y avait le cas de Ramon le dealer. Deux mois plus tôt, parce qu'il avait tenté de bosser une partie pour sa gratte, « *Primo* » lui avait fait arracher les testicules, avant de les envoyer à son frangin, également dealer. Histoire de bien mettre les choses au point. Pietro « *Primo* » Sampieri était un *capo* dans toute l'acception du terme. Démoniaque et cruel, capable de tout. Très mal à l'aise, le mac rectifia aussitôt :

— Je veux dire, comment il a découvert ça, Jimmy ?

— Tout bonnement en la filant, se calma un peu P.P. Et en collant un mouchard dans la piaule d'hôtel où habitait une copine qu'elle rejoignait presque tous les soirs. Une Américaine, avec laquelle elle s'exprimait en parfait anglais, y compris pendant leurs galipettes.

Là, évidemment, inutile de connaître l'anglais pour comprendre.

— Rien n'a jamais été dit entre elles qui fasse penser aux flics, reprit le boss en abaissant un bref regard indifférent à la jeune femme qui se débattait dans l'eau. Rien que des coups de colère de l'amie en question, qui appelait ta copine Jennifer, au lieu d'Eugenia, le prénom qu'elle t'avait donné. Elle lui reprochait de se laisser draguer par des mecs. Pour se justifier, ta Eugenia-Jennifer lui répondait que c'était juste pour un boulot important, et qu'un jour, elle lui expliquerait tout.

Pietro « *Primo* » Sampieri marqua un temps, précisa, un doigt levé comme pour bien souligner la remarque :

— Elle n'a pas dit *son* boulot, mais *un* boulot. Tu notes la nuance ?

— Ben..., hésita le mac, c'est bizarre, mais...

— C'est exactement ce que je me suis dit, coupa encore P.P. Je me suis dit que tout ça était bizarre et, dès lors, j'ai ordonné à Jimmy de ne plus la quitter. Je voulais tout savoir. Absolument tout.

Il observa un autre silence, plus long, laissant de nouveau son regard noir effleurer le corps doré de Jennifer qui étouffait dans les vagues, avant de reprendre, le front barré d'une grosse ride :

— D'abord, ça n'a rien donné, et hier soir, quand tu m'as dit qu'elle acceptait cette partie de pêche avec nous, j'ai cru qu'il n'y aurait vraiment rien d'autre à découvrir. Sans ce coup de bol de ce matin, j'en serais maintenant persuadé.

— Un... coup de bol ?

— Un vrai jackpot, *hombre* ! grinça le *capo*. Ce matin, juste avant d'embarquer sur le *Delfino* avec toi pour faire notre connaissance, elle t'a quitté un instant, tu t'en souviens ?

— *Claro que si*, admit le proxo mal à l'aise. Elle m'a dit que c'était pour aller aux toilettes, dans un bar, près du port. Elle était gênée de demander ça en arrivant à bord.

— *Los servicios*, hein ! railla sombrement Pietro Sampieri. Mon cul, les toilettes ! Jimmy l'a suivie dans ce putain de bar et, en fait de chiottes, c'était un téléphone, qu'elle cherchait. Mais la cabine était occupée, et cette salope paraissait pressée. Elle a alors demandé à utiliser le combiné de la caisse, offrant des dollars au taulier qui se montrait réticent. Beaucoup de dollars. Ça devait être pour téléphoner loin. Sitôt la gonzesse ressortie, Jimmy n'a fait ni une, ni deux, il a lui aussi refilé du fric au patron du rade, a redécroché le téléphone, a appuyé sur la touche « bis », et là, il a eu la surprise du chef.

— Ah ! fit encore Pablo Ruiz, de plus en plus ennuyé. Quel genre ?

— Genre, une voix de gonzesse, qui lui a annoncé en anglais : « *Justice Department, O. C desk, speaking ?* »

— Et... alors ? s'enquit encore l'Espagnol qui ne connaissait pas grand-chose de l'Amérique.

— Alors, c'est le bordel, grinça Pietro « *Primo* » Sampieri qui, lui, en connaissait un rayon en la matière *Justice Department*, tout le monde comprend ce que c'est, mais *O. C desk*, dans le jargon des fédéraux US, ça veut dire bureau *Organized Crime*. C'est-à-dire, l'endroit où on traite les affaires du crime organisé, abruti !

Atterré, Pablo Ruiz comprenait tout d'un coup. Que les flics US étaient sur leur dos, que Pietro « *Primo* » Sampieri l'en tenait responsable, et surtout, qu'il avait été manipulé par une fille. Lui, *El Macho* ! Un truc à foutre toute une réputation en l'air ! Pas plus qu'en Amérique Latine, en Espagne, on ne plaisantait avec ça. Soudain glacé d'une intense rage intérieure, il gronda, moustaches frémissantes :

— Laissez-moi m'occuper de cette salope, *padrone* ! On saura tout, dans moins d'une minute !

Méprisant, Pietro Sampieri désigna un tabouret de toile posé à l'écart, ordonna d'une voix sourde :

— Pose ton cul là-dessus, et regarde bien.

Puis, sans plus s'occuper des trois hommes, il s'installa dans le fauteuil précédemment occupé par Jennifer Olsborn, réempoigna la gaule en carbone, activant lentement le gros moulinet pour sortir légèrement la jeune femme de l'eau. Cela fait, il ordonna au skipper de lancer le cabin-cruiser à petite allure, et tandis que les remous des hélices envoyaient leurs bouillons d'écume à la face convulsée de Jennifer, il se pencha pour interroger cette dernière d'une voix dangereusement calme :

— Quel est ton vrai nom ?

Pas de réponse. Jennifer vomissait l'eau à pleine bouche, et il dut faire ralentir le bateau pour la soulager un peu. Mais ayant répété sa question, il n'obtint pas plus de résultat. Accrochée à sa natte de ses deux mains ensanglantées, Jennifer Olsborn semblait près de s'évanouir. Remontant encore un peu de ligne, P.P. fit cette fois émerger une partie du buste de la jeune femme, lui répétant encore :

— Ton vrai nom ?

Jennifer toussa, cracha un reste d'eau et, les yeux exorbités, articula faiblement :

— Jen... Jennifer Olsborn.

— Américaine ?

— Oui ! s'étrangla la jeune femme. Vous... vous avez tort, de faire ça. Ils ne vous... lâcheront plus !

— Qui ça, *ils* ? Tes potes les flics américains ?

Jennifer ne répondit pas, et le boss de Malaga continua :

— *Bene*. Tu travailles pour le *Justice Department* US, mais je suis sûr que tu n'es pas un vrai flic. Tu es un *stinger*, comme on dit dans vos sphères. Une sorte d'agent noir, qui fait le boulot emmerdant, et qui prend les coups. Tu vois, c'est exactement ce qui arrive. Je me trompe ?

Pas de réponse. Épuisée par sa lutte et le souffle court, Jennifer haletait doucement, crachant un peu d'eau de temps à autre.

— Est-ce que je me trompe ? insista Pietro Sampieri.

Il y avait comme un soupçon de sollicitude dans sa voix mais, dans son regard sombre, la même cruauté restait inscrite.

— Allez vous faire voir ! renvoya Jennifer en crachant derechef. Vous allez payer ça très cher !

Ce qui, dans l'esprit de P.P., pouvait passer pour un aveu. Laissant

échapper un ricanement, il lâcha, plein de morgue :

— *Fuck*, les flics US ! Ici, on est en Europe !

Jennifer s'agita.

— Vous... vous êtes dingue ! Ils sont... en rapport avec la police espagnole. Si vous me tuez, vous êtes fichu !

— Et si je te relâche ? ironisa froidement Pietro Sampieri, ils me refilent une récompense ?

Touchée par l'argument, l'Américaine ferma les yeux, toussa encore, essayant de nouveau de se hisser grâce au bas de ligne. Mais ses doigts blessés ne servaient à rien et elle gémit :

— Libérez-moi ! On sait où je suis et...

— Faux ! coupa le camorriste. La voix de ta correspondante était celle d'un répondeur, et même si tu as laissé un message, tu n'as pu indiquer, ni le nom de ce bateau, ni celui de son propriétaire, pour la bonne raison que notre ami ici présent ne te les avait lui-même jamais donnés. Pas vrai, toi ?

— C'est vrai, *padrone* ! s'exclama *El Macho* en se redressant vivement sur son tabouret. J'ai suivi les ordres. Jamais parlé de rien !

Apparemment satisfait, Pietro « *Primo* » Sampieri se pencha de nouveau vers l'Américaine pour assener :

— Tu vois, Jennifer. Tu n'as pu parler que d'une seule personne à tes chefs. Juste une seule. Notre ami ici présent, précisa-t-il en désignant le mac.

Disant cela, il avait une nouvelle fois tourné la tête vers ce dernier.

— Logique, non ?

Cette fois, *El Macho* pâlit vraiment sous son hâle. Il était mal. Vraiment très mal.

— Eh ! attendez, *padrone* ! J'ai appliqué les consignes, moi ! Jamais de vrai nom, jamais d'indices pouvant m'identifier ! Exactement comme vous avez toujours voulu !

— C'est vrai, ça ?

— Sur la Sainte Vierge, *padrone* ! Juré !

— Hum, fit P.P.

La silhouette d'un autre bateau était apparue à quelques encablures. Il fallait faire vite.

S'intéressant de nouveau à l'Américaine, Pietro Sampieri pressa :

— C'est vrai, ça ?

Et comme Jennifer ne répondait pas, il réfléchit un instant, refixa

la gaule dans son attache, avant de s'allonger carrément sur le teck du pont pour souffler, confidentiel et presque badin :

— Je te propose un marché, joli petit agent noir. Un *deal* tout ce qu'il y a de sérieux. Tu veux ?

N'obtenant pas de réponse, il tourna la tête, vérifia que personne d'autre que Jennifer ne pouvait l'entendre, avant de poursuivre :

— Tu me dis sous quel nom notre ami commun t'a draguée, et tu as une chance de sauver ta jeune peau.

Dans le regard noyé et incrédule que Jennifer leva sur lui, il crut une seconde lire un soupçon d'espoir, et il s'en amusa :

— Juré ! dit-il en crachant dans l'eau à son tour.

À cet instant, la voix de l'immense « Chili » s'éleva dans son dos pour prévenir :

— Un bateau, *patron*.

P.P. hocha la tête.

— J'ai vu.

Il marqua un temps, observant le voilier qui semblait revenir vers la côte. Avec une bonne paire de jumelles, on pouvait éventuellement voir quelqu'un à l'eau près du *Delfino*, mais dans le secteur, les baignades de plaisanciers n'étaient pas rares. N'empêche qu'il valait mieux ne pas traîner, et persuasif, Pietro Sampieri répéta, à l'adresse de Jennifer :

— Parole d'honneur !

Malgré sa situation, l'Américaine ne put s'empêcher d'émettre un bref ricanement :

— À quoi on joue, là ?

À cet instant, Pietro « *Primo* » Sampieri l'admira secrètement. Mais il n'avait pas le choix et il devait savoir. Il expliqua :

— Si tu me dis son vrai nom, c'est qu'il te l'aura lui-même donné et, dans ce cas, je devrai le tuer pour couper toute piste entre lui et moi. Et dès lors, tu ne constitueras plus aucun danger pour moi. En revanche, s'il a bien respecté les consignes, s'il ne t'a fourni que le nom d'emprunt convenu, je n'aurai aucune raison de le punir, mais toi vivante, il continuera à représenter un danger pour moi. À cause de toi et de tes potes flics, qui finiront par lui faire cracher le morceau. Alors... alors, fit-il mine d'hésiter, dans ce cas, c'est toi que je devrai supprimer. Logique, non ?

Tout cela avait été dit sur le ton de la conversation, ce qui donnait un tour encore plus dramatique à la situation. Décomposée, mais faisant bravement front, la jeune femme gronda :

— Vous êtes naïf, ou quoi ? Si je travaille vraiment pour la police américaine, vous pensez bien que je ne suis pas seule ! Qu'on m'a donné des anges gardiens ! Des *baby-sitters* !

— Tzz, tzz, tzz ! renvoya P.P. Je connais mon détective et il te surveille depuis longtemps. Si tu étais couverte, il l'aurait vu. Or, il m'a juré le contraire.

Un assez long silence plana, et ils s'observèrent un moment, avant que Pietro « *Primo* » Sampieri ne lâche dans un soupir faussement apitoyé :

— La balle est dans ton camp. Tu as dix secondes pour réfléchir.

Disant cela, il avait amené son poignet gauche devant ses yeux, s'absorbant ostensiblement dans la contemplation de son chrono de plongée. Il en était à huit secondes, quand la voix de Jennifer s'éleva enfin pour lancer :

— Pedro ! Votre mac de service m'a dit s'appeler Pedro Cabrera !

D'abord, il sembla que Pietro Sampieri n'avait pas entendu, puis il y eut comme une lueur d'incrédulité au fond de ses prunelles d'encre noire. Tandis qu'un petit sourire se peignait sur sa face dure, il se redressa en déclarant :

— *Bene, bella ragazza ! Molto bene !*

Puis, toujours souriant, il réempoigna la grosse canne à pêche, tira légèrement dessus pour en caler l'extrémité dans l'encoche de fauteuil prévue à cet effet, et s'adressant à Jennifer qui le regardait faire, les yeux exorbités, il lança d'un ton suave :

— Mais tu as perdu.

Dans le même temps, il avait levé l'autre main en direction du skipper. Il y eut un brusque grondement de moteurs et, tel un cheval rétif, le puissant cabin-cruiser se cabra soudain, reculant subitement, dans un énorme bouillonnement d'écume. Derrière lui, il y eut un choc, un cri très bref, qui se perdit dans le grondement, tandis que des gerbes d'eau jaillissaient en l'air, éclaboussant le pont. Une eau teintée de rouge. S'étant reculé à temps, Pietro « *Primo* » Sampieri ne fut qu'à peine éclaboussé, mais les trois autres n'eurent pas la même chance. Diversement arrosés, ils regardaient la scène, comme hypnotisés, à croire qu'aucun d'eux n'avait imaginé P.P. capable d'aller jusqu'au bout de son *deal*. Sa face brutale redevenue de glace, ce dernier semblait déjà penser à autre chose, quand il fit signe au skipper de stopper les hélices. S'adressant ensuite à l'immense « Chili », il ordonna du même ton calme :

— Vérifie qu'elle est cannée, et décroche-la.

Tous les ans, on retrouvait ainsi des nageurs imprudents, coupés

en morceaux par des hélices de hors-bord. Jennifer Olsborn ne serait qu'un chiffre de plus dans les statistiques. Pendant ce temps, à quelque distance de là, le voilier poursuivait sa route vers la côte, mais on ne savait jamais. Mieux valait ne plus traîner dans le secteur. Enfin, semblant se souvenir subitement de la présence de Pablo Ruiz, « *Primo* » Sampieri le toisa avec dédain.

— Tu as bien fait de respecter nos accords, Pablo, lui dit-il, avec un fond de menace dans la voix.

— *Si, padrone* ! bêla le mac. *Si*.

Il le savait, si cette salope avait connu son vrai nom et si elle l'avait prononcé, il serait déjà mort. « Chili » l'avait toujours détesté, il l'aurait écrasé comme un cafard.

— N'empêche que tu aurais dû mieux cribler cette gonzesse, lui reprocha Pietro Sampieri. Aujourd'hui, tu sauves ta peau, mais la prochaine fois...

Puis, sans achever, le boss de Malaga regagna la zone salon du bateau, pour se laisser retomber dans les coussins de toile, avec un soupir d'aise. L'instant d'après, il composait un nouveau numéro. Celui de son agent de New York. Les affaires étaient les affaires.

CHAPITRE III

Dans le soir ocre-mauve, un petit vent doux chargé de kérosène soufflait sur le tarmac de l'aéroport de Malaga. Mack Bolan avait conservé son sac de voyage en cabine, et ce dernier accroché à l'épaule, il sacrifia aux formalités de contrôle, sans presque s'en apercevoir. Sitôt libéré, il traversa la pimpante aérogare, alla s'enfermer dans les toilettes pour sacrifier à un autre rite, désormais classique, lorsqu'il organisait un blitz à l'étranger : le montage du *Snake*. Le formidable succès de sa toute récente dernière guerre au Montana avait beau s'être soldée par la liquidation du big-pourri Ange Castellano, il n'en restait pas moins que les hordes de chacals qui peuplaient toujours ce monde de souffrances avaient conservé leurs crocs acérés. Au point que, grillé à l'issue de ce même dernier blitz US, Frank Vitali avait dû aller se mettre au vert. L'Exécuteur avait certes tué un chef de meute, mais d'autres fauves assoiffés de sang bavaient d'appétit dans l'ombre. La chasse devait continuer. Avec son cortège de violences, de larmes, de sang et de morts. Peut-être celle de Mack Bolan, peut-être bientôt.

Quelques instants plus tard, sorti en pièces détachées de la minuscule Japy portable, le petit automatique se matérialisait dans sa main, entièrement remonté. D'un étonnant calibre de 4,7 mm. Un P.A. hyper-compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière faite de plastique et de carbone. Exemptes de douilles, les mini-balles étaient incluses dans leur propre charge autopropulsée au propergol, et chacune d'elles avait voyagé dans une des astucieuses touches creuses de la machine. Seuls, le ressort du chargeur en PVC et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble disparate s'était entièrement fondu dans le puzzle mécanique de la Japy. Beau bluff. Évidemment, malgré les dix coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Même conjuguée avec la fameuse « pâte à tarte » du génial Herman Schwarz, savant mélange de semtex et autres explosifs, dont l'Exécuteur avait emporté quelques échantillons, sous forme de « biscuits », apparemment très innocents. Aussi l'Exécuteur comptait-il beaucoup sur son nouveau « marchand »

local, indiqué par Hal Brognola. Rafaël Bodegon. Une sorte d'intermédiaire nébuleux, entre la CIA et l'OTAN, pour les réseaux d'aide en Afrique. Déjà prévenu par la filière du fédéral, Bodegon attendait l'appel de Bolan.

Quittant *los servicios*, l'Exécuteur trouva un téléphone, composa le numéro du marchand d'armes, mais personne ne décrocha et il fila au desk des locations de voitures, où un jeune type maigre à lunettes et au faciès boutonneux mit un quart d'heure à retrouver la fiche du *señor* Collier, nom d'emprunt, sous lequel Brognola lui avait fait établir son faux passeport.

— Ah si ! finit-il par zozoter d'une voix de fausset. C'est pour le Range-Rover commandé de New York ! *Por aqui, por favor*.

Le maigre guida Bolan jusqu'à la zone parking du personnel d'aéroport, lui présentant un Range qui avait visiblement connu des jours meilleurs avec, en guise d'autoradio, un simple transistor, fixé sous le tableau de bord. Devant la mine maussade de son client, le loueur fit jaillir un tonitruant flamenco de l'engin en s'extasiant :

— Il fonctionne parfaitement, *señor* ! Parfaitement !

De fait, l'engin recevait même la FM. Mais Bolan n'était pas venu en Espagne pour écouter du flamenco. Il éteignit la radio, jeta son sac sur le siège du passager, prit place au volant.

— *Hasta luego* ! lança-t-il au boutonneux.

Puis il lança le Range vers la sortie des parkings, surveillant instinctivement son rétroviseur. À quelques reprises déjà, au cours de blitz hors États-Unis, les pourris lui étaient tombés dessus dès son débarquement. Un peu plus tard, finalement en assez bon état, le 4x4 filait sur la petite autoroute reliant l'aéroport à Malaga. Neuf kilomètres d'asphalte très encombré à cette heure, qui lui en parurent au moins le double. Peu avant la ville et revenu sur la route, il tomba dans un bouchon. Un bus surchargé venait d'éclater un de ses pneus au milieu de la chaussée, se mettant en travers, à quelques dizaines de mètres d'une *parada* de sa ligne, l'arrêt *Juan XXIII*, orné d'une pub Coca-Cola, où l'attendait un épais groupe de touristes débordant de paquets... et rouges de coups de soleil. Ce n'était plus la haute saison mais, dans la journée, le soleil tapait encore sérieusement. Rongeant son frein, l'Exécuteur passa en revue les éléments fournis la veille par Hal Brognola. Une histoire qui sentait le soufre.

Trois jours plus tôt, des plaisanciers français avaient repêché le corps lacéré et quasi nu d'une jeune femme, au large de Malaga. L'enquête avait aussitôt conclu à l'accident, le corps présentant de profondes blessures, apparemment causées par une hélice. Thèse établie grâce aux témoignages des plaisanciers en question, qui

avaient affirmé avoir aperçu de loin un gros bateau à moteur, croisant dans le secteur supposé de l'accident. Conclusion logiquement crédible car, malgré les mises en garde des autorités, ce type de drame n'était pas si rare. Seul détail troublant : la victime s'appelait Jennifer Olsborn. Chanteuse américaine d'origine italienne, la jeune femme était un agent noir du *Justice Department*. De parents piémontais et récemment engagée sous son nom d'origine par le *Magic*, un night assez minable de Malaga, elle enquêtait sur les supposées antennes mafieuses italiennes, jusqu'alors infiltrées en Espagne par le fief de Marbella, dont certains membres présumés, installés depuis peu à Malaga, auraient fréquenté l'établissement. D'où l'identité piémontaise utilisée par l'artiste, destinée à faciliter les contacts souhaités. Malheureusement, ni Hal Brognola, ni les *listings computers* du TACOM, le char de guerre N° 3 de l'Exécuteur, ne possédaient le moindre indice concernant l'éventuelle « famille » italienne infiltrée dans la région. Unique élément en possession du fédéral, un appel téléphonique de Jennifer Olsborn, peu avant son « accident », reçu au desk *Organized Crime* du *Justice Department*, à trois heures du matin, faisant état d'un « contact important, permettant peut-être d'identifier le supposé *capo* de la famille en question ». Bref rapport... enregistré par le répondeur de service, au cours duquel l'agent noir Olsborn avait également fait allusion à une éventuelle partie de pêche au gros. Au total, cela faisait beaucoup de peut-être, mais Bolan avait aussitôt accepté de jouer le coup. Une partie délicate, où il n'avait qu'une chance sur mille de ramasser le jackpot. Mais le jeu en valait la chandelle car, jusqu'à présent, aucune piste sérieuse n'avait permis d'établir la preuve d'une véritable infiltration mafieuse italienne dans le secteur. Pour tenter d'y voir plus clair, Mack Bolan avait endossé l'identité fictive d'un hypothétique fiancé, accouru au chevet de la moribonde.

Car, par pur miracle, Jennifer Olsborn n'était pas morte. Du moins, pas encore. Car selon les médecins de la Polyclinique Emilio Diaz, contactés par le consulat US, son état pré-comateux et la nature gravissime de ses lésions ne laissaient guère d'espoir. Simple question de temps. Restait à savoir si Bolan pourrait la faire parler. Grâce à ses relations, Brognola avait réussi à obtenir la mise en place d'une garde policière autour de la jeune femme, plus un droit de visite pour le *señor* Robert Collier, le « fiancé » américain de Jennifer.

Bien sûr, ce montage ne tenait qu'à un fil et, avec un peu de chance, sitôt les infos collectées, Bob Collier disparaîtrait dans la nature, pour redevenir Mack Bolan, alias l'Exécuteur. En attendant, tout comme Brognola, le guerrier solitaire caressait un espoir secret. Celui de voir les pourris locaux paniquer à l'idée que Jennifer se réveille et les dénonce.

La presse andalouse ayant largement évoqué « l'étonnante faculté de survie » de la victime, ils ne devaient pas se sentir très à l'aise. Mais de là à tenter une opération « euthanasie »...

Sur la route, le bouchon venait de céder, et Bolan put redémarrer. La nuit était maintenant tombée et, un moment plus tard, le Range-Rover pénétrait dans Malaga. Un instant, il fut tenté de passer par Alameda Principal, déposer son sac et prendre une douche au *Galicia*, l'hôtel où il avait réservé des States. Mais il y avait Jennifer Olsborn, et l'urgence commandait. Après quelques hésitations, Bolan tombait dans San Juan Bosco, remontant vers le nord. Il dut demander son chemin, pour trouver enfin la polyclinique, située à un jet de pierre de l'hôpital central. Songeant à la police qui gardait Jennifer Olsborn, il rangea provisoirement *The Snake* dans la boîte à gants, avant d'entrer dans le petit bâtiment blanc, au porche surmonté d'une statue de la Vierge. Renseignements pris à l'accueil, il emprunta un ascenseur, se fit déposer au troisième et dernier étage, déboucha dans un petit hall meublé de chaises, où plusieurs personnes attendaient. Un vieux couple de paysans aux visages noirs et tannés discutait à voix basse, sous l'œil indifférent d'une superbe brune en ensemble de cuir noir, coiffée à la Jeanne d'Arc. Au passage, elle leva sur Bolan un regard absent et d'un étonnant gris clair, mais elle ne semblait même pas le voir.

Deux couloirs partaient de là. Suivant les indications de la réceptionniste, Bolan tourna dans celui de droite. Au fond, un factionnaire en uniforme de la Guardia Civil montait une garde tranquille devant la dernière porte. À l'approche de Bolan, il leva les yeux de son *El Mundo*, quitta sa chaise pour le regarder venir, vaguement soupçonneux.

— *Señor* !

Bolan lui tendit son passeport en annonçant :

— *Soy el Señor* Collier. Puis-je voir la *Señorita* Olsborn ?

Sans doute heureux d'entendre la langue de Cervantes avec un si bel accent yankee, le garde hocha la tête, rendit le passeport, une esquisse de sourire apitoyé aux lèvres.

— *Claro, Señor* Collier. J'ai été prévenu.

Poussant la porte qu'il protégeait, il s'effaça pour laisser entrer le visiteur, la referma derrière lui. À la faveur de la rampe électrique mise en veilleuse, Mack Bolan découvrit un lit sous une tente de plastique, devina une forme sous le drap, à laquelle aboutissait tout un ensemble de tubes et de tuyaux. Près du lit, des appareillages complexes bruissaient et palpaient dans la pénombre. Mais alors que Bolan s'approchait, la porte se rouvrit dans son dos, sur un grand type

en blouse blanche, au visage rond et portant d'étranges petites lunettes en demi-lunes.

— Je suis le Dr Orsena, se présenta-t-il en anglais, serrant la main de Bolan.

— *Buenos noches, doctor*, renvoya l'Exécuteur. Comment va-t-elle ?
L'homme en blanc fit la moue.

— Malheureusement, ergota-t-il, la gravité de son état rend tout pronostic très aléatoire, *Señor*. Certes, malgré nos craintes, les opérations se sont déroulées normalement, y compris l'amputation de la jambe. Mais certaines lésions, notamment au niveau de la colonne vertébrale, sont d'une telle gravité...

— Pourra-t-elle encore marcher ? fit mine de s'alarmer Bolan pour crédibiliser son personnage.

Le médecin afficha un bref sourire emprunté :

— À vrai dire, *Señor*, ce n'est pas ce qui nous inquiète le plus. Disons que si elle survivait, elle pourrait aisément être appareillée et...

Mais l'Exécuteur n'écoutait plus. Certes, il éprouvait de la compassion pour l'agent noir de Brognola, mais son problème à lui, c'était de faire parler Jennifer. Ce qui, en l'état actuel des choses, semblait pure utopie. Jouant encore au fiancé traumatisé, il s'inquiéta :

— Pourquoi cette garde policière, *doctor* !

Une nouvelle fois, le médecin eut son sourire gêné.

— À cause de la presse, *Señor*. Malaga est une petite ville, mais on nous connaît dans le monde entier. Pour la tranquillité de notre patiente, nous préférons éviter l'agitation. J'ai même demandé à ce que le consulat n'envoie personne en visite. Je leur envoie un rapport téléphonique tous les jours.

Les amis de Hal Brognola avaient bien fait passer la consigne, et le Dr Orsena avait bien appris sa leçon. Au moins rassuré sur ce point, Bolan insista :

— C'est que... enfin, je viens de loin et je pensais que je pourrais peut-être rester un peu auprès de...

Il s'était tu, comme étranglé par l'émotion. Brave homme, le Dr Orsena lui saisit le bras d'un geste réconfortant.

— Je vais vous faire apporter un fauteuil, concéda-t-il. Vous pourrez lui rendre visite tous les soirs. Mais pendant une heure seulement. Je vous conseille entre six et sept. C'est la fenêtre.

— La fenêtre ? s'étonna Bolan.

— La période charnière entre deux administrations de calmants.

Ainsi, si par bonheur elle reprenait un semblant de conscience, ce serait probablement durant cette fameuse fenêtre.

— Je vois, fit Bolan.

Il n'avait guère de mal à paraître apitoyé. Hal Brognola lui avait énuméré les blessures de Jennifer, et si cette dernière avait été consciente, elle aurait souffert le martyre. Poursuivant son idée, le Dr Orsena consulta sa montre en précisant :

— Nous venons de lui administrer sa dose pour la nuit. N'espérez pas de miracle ce soir.

Sans doute même pas dans l'absolu. Bolan acquiesça.

— Je repasserai demain, remercia-t-il.

Pour faire vrai, et tandis que le médecin quittait la chambre, il donna l'impression de se recueillir un bref instant, avant de sortir à son tour. Orsena le raccompagna jusqu'au petit hall, avant de prendre congé. La brune et les deux vieux avaient disparu, et il se retrouva bientôt au volant du 4x4, saisi d'un sentiment de malaise confus, et plongé dans des pensées contradictoires. En fait, compte tenu de l'état de Jennifer Olsborn, et de ce que lui avait dit le Dr Orsena, il n'espérait plus grand-chose de ce côté. Il démarra, tourna à droite, passa devant l'hôpital, redescendit vers le port, et il allait aborder l'ave-nida Aurora, quand son regard monta instinctivement vers le rétroviseur.

CHAPITRE IV

L'Exécuteur l'avait pressenti dès sa sortie de la polyclinique, et cette brusque confirmation ne fut qu'une brève surprise. Son sixième sens l'avait alerté dès le premier instant, bien avant de découvrir la voiture suiveuse.

Une Opel. À la faveur de l'éclairage public, il venait d'en apercevoir le sigle caractéristique, fixé à l'avant. À vue de nez, une Opel Vectra. Les chacals avaient vite pris le vent. Semblant chercher son chemin, l'Exécuteur traversa le large paseo, fit mine d'hésiter, coupa Alameda Principal, passa sans le faire exprès devant le *Galicia*, notant au passage la présence du parking privé annoncé sur le prospectus de l'office de tourisme, et dont l'entrée ornée d'une guérite vitrée était même surveillée par un gardien. Oubliant l'hôtel, il descendit vers le port, avant de tourner à droite, puis encore à droite, pour remonter vers le nord, longeant le quai du Guadalmedina. Par deux fois, l'Opel avait semblé indécise, et il avait cru qu'elle lâchait prise. Mais arrivé au pont de la Aurora, il la retrouva dans son rétro. Prudent, le conducteur avait laissé plusieurs véhicules entre eux, mais ce genre d'astuce ne trompait que les amateurs. Ce qu'il fallait maintenant, c'était coincer les occupants. Pas facile. Même s'il semblait chercher sa route, les autres devaient commencer à se méfier. Il fallait donner le change. Avoir l'air de se rendre à un endroit précis. Pris d'une inspiration, il stoppa, arrêta un couple de piétons, interrogea :

— *Por favor, señores, donde esta la zona industrial ?*

Il y avait toujours une zone industrielle quelque part Pratique pour ce qu'il voulait faire.

On lui indiqua le nord, l'embranchement de la N331, où les industries avaient implanté leurs dépôts.

— *Muchas gracias.*

Il redémarra, surveillant dans le rétro que ses anges gardiens étaient toujours là. Finalement Malaga était une assez grande ville. Après cinq kilomètres environ, il tomba effectivement sur un embranchement, où s'amorçait une espèce d'autoroute, bordée par tout un patchwork de hangars et de dépôts. Certaines enseignes étaient encore allumées. Il était plus de 21 heures, mais en Espagne on

travaillait tard, et on dînait encore plus tard. Bolan s'engagea dans un complexe de voies, tomba dans une large avenue balayée par le petit vent tiède, où des papiers voletaient un peu partout. Plus au nord, il déboucha sur une large agora, tourna à droite, engagea le Range dans une autre voie, s'enfonçant dans une zone complètement déserte et sombre. Ici, tous les rideaux de fer étaient baissés, et plus aucun véhicule ne stationnait. Le 4x4 poursuivit sur sa lancée, tourna à gauche, s'arrêtant enfin dans un renforcement. Laissant ses feux allumés comme s'il revenait bientôt, l'Exécuteur sauta à terre, plongeant aussitôt dans une voie étroite, noire comme un four. Silencieux sur ses Nike et *The Snake* déjà en main, il tourna deux fois à gauche, revenant sur ses pas en effectuant un large détour. Il progressa longtemps, commençant à se demander s'il ne s'était pas trompé de direction quand, brusquement, il faillit littéralement tomber sur l'Opel.

Tous feux éteints, garée le long d'un mur aveugle et dans un noir presque absolu, la voiture ressemblait à un fauve ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Rien ne bougeait dans le secteur mais, bizarrement, l'Exécuteur ne se sentait pas tranquille. L'impression d'être épié dans l'ombre. Pourtant il avait beau scruter la nuit, personne à l'horizon. Les vitres de l'Opel étaient remontées, et on ne voyait rien à l'intérieur. Il fonça.

Arrivant sur la voiture comme la foudre, il en arracha quasiment la poignée du conducteur. Simultanément, la lumière du plafonnier s'alluma, et son bras armé jaillit en avant, pointant le canon du *Snake* sur la tempe du conducteur.

— Eh ! s'écria une voix. Qu'est-ce que...

C'était une voix de femme !

Plus exactement, la jeune femme brune aux yeux gris, aperçue plus tôt dans le hall d'attente de la polyclinique ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? L'Exécuteur avait instinctivement relâché la pression de son index sur la détente du *Snake*, tandis que tous les sens mobilisés et surveillant le secteur, il grondait :

— Vous me suiviez. Pourquoi ?

— Vous pourriez ôter votre truc de ma tempe ?

Passé le premier temps de saisissement, la jeune femme s'était reprise de façon étonnante. Bien que frémissant un peu, sa voix légèrement rauque demeurait calme. Son espagnol était parfait, mais un fond d'accent trahissait une origine anglo-saxonne. Intrigué, Bolan recula son arme, répéta sa question :

— Pourquoi me suiviez-vous ? Et qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Esther Zahli, répondit la jeune femme en éludant

la première question.

— Américaine ?

— *Yeah*.

L'accent ne pouvait tromper. De plus en plus intrigué, l'Exécuteur insista :

— Pourquoi me filiez-vous ?

— C'est un peu compliqué, répliqua sèchement la jeune femme, en levant sur lui un regard polaire.

— J'ai du temps libre, renvoya Bolan, aussi sèchement.

Sans qu'elle ait eu le temps de l'en empêcher, il avait lancé son bras libre à l'intérieur de la voiture, s'emparant d'un petit sac d'épaule posé sur le siège du passager. Elle voulut le rattraper, mais il fut plus rapide et elle feula en s'accrochant à l'anse du réticule :

— Laissez ça, espèce de sale mec !

Un ton dur, presque haineux. Un sacré personnage. L'Exécuteur dut lui réappliquer le canon du *Snake* sur la tempe pour la calmer. De son autre main, il sortit un porte-cartes du sac, l'ouvrit, découvrit un passeport bourré de visas et de cachets, plus une carte de presse. Tous deux au nom d'Esther Zahli, de nationalité américaine. Les choses se compliquaient, mais tout danger semblait réellement écarté.

— O.K., gronda l'Exécuteur en rendant le sac. Vous êtes américaine, journaliste, et vous me suiviez. Pourquoi ?

Tout en parlant, il s'était penché pour repousser la jeune femme sur le siège voisin, s'installant à sa place.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

La journaliste lui lança un regard rageur, lâcha un soupir excédé avant d'avouer de mauvaise grâce :

— Pour savoir où vous alliez.

— Pourquoi ?

Nouveau soupir.

— Pour essayer de savoir qui vous êtes. Logique, non ?

— Logique, confirma Bolan. À condition qu'il y ait une bonne raison à ça.

Elle le défiait toujours de son air à la fois hautain et défensif. Avec des gestes lents, elle s'empara d'un paquet de Camel posé sur le tableau de bord, en alluma une, souffla doucement la fumée devant elle, avant de répliquer sur le même ton :

— J'ai une bonne raison.

— On peut savoir ?

— Votre passeport, je vous prie.

Bolan tiqua :

— Pardon ?

Soupirant derechef, elle cingla :

— Vous avez vu mon passeport, je veux voir le vôtre.

Décidément, Esther Zahli ne se laissait guère impressionner. Presque amusé malgré lui, Bolan tendit le document demandé. Au nom de Collier, bien entendu. La jeune femme le consulta, d'un air quasi professionnel, avant de questionner :

— Et vous êtes qui, pour Jennifer Olsborn ?

Elle connaissait Jennifer Olsborn. Un « détail » auquel Brognola n'avait pas fait allusion dans son briefing. Pas plus qu'il n'avait évoqué l'existence de cette Esther Zahli. Trois hypothèses s'offraient. La belle Esther pouvait aussi bien être une journaliste tombée par hasard sur un fait divers concernant une compatriote, une amie, consœur de surcroît, accourue à l'annonce de son « accident », ou d'une taupe mafieuse envoyée à la polyclinique pour tenter d'approcher la victime. Dans tous les cas, et compte tenu de sa couverture, Bolan était censé jouer le jeu à fond. Il discuta pourtant :

— Et vous, qui êtes-vous, pour elle ?

Elle hésita, donna l'impression d'être sur le point de se braquer, finit par lâcher du bout des lèvres :

— Rien.

— Rien ? s'étonna Bolan.

Elle secoua son casque de cheveux noirs, répéta :

— Rien. J'étais dans la région, quand les infos ont relaté l'accident d'une jeune Américaine. J'ai accouru, espérant à la fois le scoop éventuel et apporter de l'aide à une compatriote. Mais...

— Mais ?

— Mais sa chambre est gardée, et on ne m'a pas laissée l'approcher.

Bolan hocha la tête.

— Et vous m'avez filé, pensant que je pourrais peut-être vous aider, acheva-t-il à sa place. Désolé, je ne peux rien.

Sans répondre, elle revint à la charge :

— Vous n'avez pas répondu à *ma* question. Qui êtes-vous, pour Jennifer Olsborn ?

Mack Bolan afficha la mine de circonstance, récita son rôle :

— Son... *boy-friend*, si vous voyez.

Elle lui jeta un regard de côté, souffla un nuage de fumée odorante, murmura comme pour elle-même :

— Je vois. Un *boy-friend* avec un flingue.

Évidemment, ça ne faisait pas très roman rose, mais Bolan enchaîna, se voulant persuasif :

— Quand j'ai appris ce qui s'était passé, j'ai tout de suite compris qu'elle avait dû se fourrer dans un truc dangereux. Jennifer a toujours été intrépide, et elle adore les reportages mouvementés, voire dangereux. Alors, je me suis dit que je devrais me méfier, et j'ai pris ce pistolet avec moi. Pour le cas où.

Nouveau regard de côté d'Esther, nouveau nuage de fumée, puis, avec un petit ton de reproche dans sa voix un peu rauque, elle souffla :

— *Fuck, the boy-friend.*

— Pardon ?

Le regard qu'elle leva cette fois sur lui fut chargé d'une telle rage qu'il crut qu'elle allait le gifler. Virant soudain à l'aigu, elle répéta dans un feulement :

— J'ai dit, *fuck, the boy-friend* ! Parce que le *boy-friend* de Jennifer... c'est moi !

À son regard, Bolan comprit qu'elle ne racontait pas d'histoires. C'était trop gros, trop spontané pour être faux. D'ailleurs, le personnage cadrait assez bien avec le cliché qu'on pouvait se faire de la lesbienne style canon. C'était une fille superbe, mais avec cette façon de parler aux hommes, cette bouche un peu trop rouge et ces sourcils exagérément dessinés, elle incarnait l'actrice-type de vidéo érotico-sado-maso. Bolan aurait dû sentir ça au premier regard, mais dans l'urgence... À cet instant, il réalisa que les choses se compliquaient un peu plus. Jennifer Olsborn était homosexuelle, et sa petite amie était là ! Une seconde, il en voulut à Hal Brognola, se reprit aussitôt. Si le fédéral avait passé l'homosexualité de Jennifer sous silence, c'est parce qu'il l'ignorait. Un comble ! À l'avenir, il lui faudrait mieux « cribler » ses agents noirs. Mais le mal était fait, à présent, il fallait limiter les dégâts.

— O.K., admit Bolan, entrant d'instinct dans la peau du seul personnage crédible dans cette nouvelle donne. Vous êtes américaine, mais vous êtes aussi journaliste. Alors, je vais être obligé de vous demander votre parole d'honneur.

Il avait fait disparaître son arme et adopté un ton grave, solennel. Prise à contrepied, la jeune femme fronça ses sourcils parfaitement dessinés.

— Ma... parole ! Pourquoi ?

Bolan baissa le ton.

— Votre parole de ne rien dire et de ne rien écrire avant la fin de cette affaire.

Elle tiqua :

— Vous êtes flic ?

— Pas exactement, sourit Bolan. Disons simplement que je suis là pour essayer d'y voir clair dans l'*accident* de votre amie.

Il avait volontairement appuyé sur le mot *accident* et la belle Esther resta muette, l'observant sans vergogne, dans la chiche lumière du plafonnier. Profitant de son petit avantage, l'Exécuteur enchaîna, sur le même ton « flic » :

— Si vous me racontiez, ça pourrait m'aider.

— Raconter quoi ?

— Tout. Sur vous et Jennifer, sur la *vraie* raison de votre présence ici, sur les idées que vous pourriez avoir, concernant cette affaire, etc.

Tout d'abord, il crut ne pas l'avoir convaincue puis, subitement, elle cessa de l'examiner pour jeter son mégot dehors, avant de murmurer comme pour elle-même :

— J'ai connu Jennifer à Panama. Elle couvrait l'affaire Noriega pour NBC, je faisais la même chose pour l'agence Gamma. On a sympathisé, on s'est raconté nos divers crapahuts sur points chauds, et le reste s'est fait naturellement. Depuis, on est ensemble, mais elle a toujours refusé de cohabiter.

Esther Zahli hésita et, pour la première fois, eut un petit sourire en coin qui la rendit très belle.

— Et depuis, je suis folle de jalousie, avoua-t-elle, brusquement comme libérée. Quand elle part sur un coup, elle ne me dit presque jamais où elle va, et dans ma tête, je me fais toujours des tas de cinémas. Je l'imagine avec d'autres filles... même avec des types, parfois.

Évidemment, c'était dur. Bolan acquiesça.

— Je vois, encouragea-t-il. Et parfois, contre sa volonté, vous avez été tentée de savoir où elle allait. Comme cette fois, par exemple ?

Elle lui lança un bref regard surpris, avoua en soupirant :

— Oui. Comme cette fois.

Un petit frisson d'excitation parcourut aussitôt la nuque de l'Exécuteur. Se pouvait-il qu'Esther Zahli ait été témoin de choses susceptibles de l'aiguiller dans son blitz ? Impatient, l'Exécuteur s'enquit :

— Vous l'avez rejointe ici, avant son accident ?

— Oui, avoua la jeune femme. Je suis allée plusieurs fois incognito au *Magic*, le night où elle chantait. J'ai vu des hommes tourner autour d'elle... j'étais jalouse, quoi. Alors, je me suis démasquée. Je l'ai appelée un matin au téléphone. Elle est venue à mon hôtel et, d'abord, j'ai cru que tout allait s'arranger. Mais presque aussitôt, elle a exigé que je reparte.

— Vous a-t-elle dit pourquoi ?

Esther Zahli hésita, finit par affirmer :

— Non. Pour l'embêter, j'ai prétendu que c'était sûrement pour une histoire de fesses, mais en réalité j'ignore vraiment ses raisons. Elle a seulement fini par m'avouer qu'il s'agissait d'une enquête sur des affaires criminelles, et qu'elle ne me voulait pas dans ses jambes.

Sautant sur l'occasion, Bolan interrogea :

— Vous êtes-vous sentie surveillée ou épiée, avant ou après l'accident de Jennifer ?

Elle le regarda, surprise.

— Non. Pourquoi ?

— Simple question de routine, la rassura Bolan.

Elle parut s'en satisfaire mais, de son côté, il fut certain à cet instant qu'elle ne lui avait pas tout dit.

— O.K., observa-t-il en lui laissant reprendre sa place au volant. Je suis d'accord avec Jennifer. Vous devez rentrer au pays et me laisser faire.

— Pas question !

De nouveau sur la défensive, la journaliste le toisait, pleine de défi.

— Pas question de rentrer aux States toute seule. Ni elle ni moi n'avons plus personne dans la vie. Ses parents sont morts dans un accident et je n'ai plus que mon père, un vieil ivrogne, qui n'est jamais sorti de son Texas. Jennifer est tout ce qui me reste. Aidez-moi à obtenir une autorisation de visite. Les flics d'ici ne veulent rien savoir et, officiellement, le consulat n'y peut rien. En réalité, je crois qu'on me cache quelque chose.

— Possible, admit Bolan. C'est ce que je vais tâcher de découvrir. Pour votre droit de visite, je vais voir ce que je peux faire. Donnez-moi vos coordonnées et ne mettez plus les pieds à la polyclinique avant mon feu vert.

Cette fois, elle leva sur lui un regard neuf. Chargé d'espoir.

— D'accord, se rendit-elle. Je suis au *Naranjos*, 222 43 19. Promettez-moi d'appeler.

— Promis. Maintenant, filez.

Il claqua la portière, regarda les feux de l'Opel disparaître, avant de regagner le Range-Rover.

Maintenant, deux impressions de malaise s'étaient installées en lui. Toujours ce même sentiment d'être épié dans l'ombre, et une quasi-certitude que la belle Esther lui avait menti.

CHAPITRE V

Ce truc était une pure merveille. Décidément, Jimmy Salazar avait bien fait de ne pas se lancer dans les frais. La lunette binoculaire passive Leïca qu'il avait failli acheter coûtait la peau des fesses, dors que ce bidule était donné. Matériel russe, de qualité médiocre, vendu dans les officines à gadgets pour voyeurs amateurs, une jumelle passive monoculaire, à intensification de lumière résiduelle. Cela avait à peu près la taille d'un caméscope mais, grâce à quelques bidouillages, Jimmy Salazar avait réussi à fixer l'engin sur un casque d'écoute stéréo, amenant l'oculaire devant son œil droit. Et dans celui-ci, il avait en ce moment une vision très acceptable de la scène. Image verdâtre de science-fiction, qui lui suffisait amplement. Alors, stoppant le petit Dictaphone qui ne le quittait jamais depuis le début de ses ennuis mnémoniques, Jimmy Salazar eut un sourire fatigué, posant machinalement la main sur sa poitrine. Ce soir, son cœur malade battait un peu trop fort. Pas de quoi s'inquiéter, pourtant. Sa filoché s'était déroulée à merveille, et ensuite, feux éteints et planqué dans la Ford Orion, il était passé complètement inaperçu. Dommage que les vitres relevées de l'Opel l'aient empêché d'entendre, mais c'était quand même du bon boulot. S'il n'y avait pas eu ces trous de mémoire de plus en plus fréquents, et les caprices de ce putain de palpitant...

Délaissant le Dictaphone, l'ex-détective s'empara de son téléphone cellulaire, dut comme chaque fois faire un effort de mémoire pour composer le numéro sur le clavier. Pietro « *Primo* » Sampieri lui avait interdit de mettre son indicatif à la mémoire. Question de sécurité. Mais bientôt Jimmy Salazar serait obligé de désobéir. À cause de sa saloperie de mémoire à lui, qui semblait aussi fatiguée que son cœur. Commencerait alors le temps de l'angoisse. Car si P.P. apprenait ça, il le ferait exécuter.

Pietro « *Primo* » Sampieri haïssait l'humanité entière, mais il aimait au moins trois choses dans la vie. Le fado, la voix de Coko dans le fado... et son cul. Et encore, jamais les trois en même temps. Ce soir, c'était le tour du fado, donc de la voix de Coko. Et pour mieux honorer ces instants de félicité extrême au cours desquels le fado le plongeait dans une sorte de transe, il avait fait aménager cet endroit entièrement voué à sa gloire, dans sa villa de la route de Ronda. Le

« cabaret ». Une partie de la cave, aménagée en taverne. Un décor typiquement portugais, avec des tables, des chaises, et même des consommateurs. Faux. Des mannequins magnifiquement réalisés, que le décorateur avait copiés sur des documents du Portugal ancien. Une passion du fado, qui était née des décennies plus tôt, en écoutant un microsillon d'Amalia Rodriguez et qui, en rencontrant Coko, s'était transformée en une véritable obsession. Malheureusement, la Camorra n'ayant encore installé aucune antenne au Portugal, Pietro « *Primo* » Sampieri devait se contenter de ce qu'il avait.

Ce qui n'était déjà pas si mal. Le « cabaret » répondait parfaitement à ses fantasmes, et quand elle avait suffisamment sniffé de poudre, la voix grave et rauque de Coko était une pure merveille. Quant à son cul, il l'aimait presque plus quand elle chantait, moulé dans le fourreau de soie noire. Comme ce soir. Et là, assis à sa table d'honneur, avec la chandelle et la bouteille de ce *vinho verde* qu'il s'était mis à apprécier autant que le fado, il était parfaitement bien. Installé au milieu des étranges spectateurs-mannequins qui ne le dérangeaient pas, il se laissait bercer par la musique et par la voix de Coko. Coko sa chanteuse à lui tout seul, qui était là, immobile et hiératique dans la lumière bleue du projecteur, debout sur la miniscène en demi-lune, juste face à lui. Docile et transcendée par le fado. Coko, son esclave.

Seulement il y avait la vie. Avec ce fil invisible qui le reliait à elle, celui du téléphone cellulaire. Le grelottement ténu du signal d'appel le fit presque sursauter, malgré la musique de la bande-son, malgré le timbre ensorcelant de Coko. Un instant, Pietro « *Primo* » Sampieri fut tenté de ne pas répondre, mais la sonnerie insistait, l'arrachant inexorablement à son enchantement.

— *Pronto !*

Quand il était dans cet état sa langue maternelle lui revenait instinctivement.

— *Padrone, esta me. Jimmy.*

Jimmy Salazar. Instantanément dégrisé, le boss de Malaga s'était redressé sur sa chaise, faisant signe à Coko de continuer, mais en sourdine. Toujours aussi docile, la chanteuse alla baisser le son du magnétophone, poursuivant son fado deux tons plus bas.

— *Qué pasa ?* interrogea P.P. dans le téléphone.

— Du nouveau, *padrone*, répondit la voix sirupeuse de l'ex-détective. Je veux dire, du côté de la gouine.

— Ça va ! s'impatienta P.P. Accouche !

Ce minable lui collait de l'urticaire. Il allait falloir songer à le remplacer.

— Je l'ai filée ce soir, commença le privé. À sa sortie de la clinique, sa bagnole s'est mise à suivre celle d'un inconnu. Un type que j'avais vu arriver seul, un moment plus tôt. Un balèze, genre américain. Elle l'a filé jusqu'aux entrepôts de la zone industrielle de la rocade 331 et...

— J'ai dit, accouche, coupa P.P., mauvais.

Le fado, ça s'écoutait religieusement Pas entre deux coups de fil.

— Là, reprit le détective, le balèze a quitté sa bagnole et a piégé la gonzesse qui s'était planquée dans le secteur.

Désormais à des années-lumière du fado, le boss de Malaga avait froncé ses gros sourcils.

— Comment ça, piégée ?

— Je veux dire qu'il lui est tombé dessus, comme un pro. Avec un flingue.

Suivit un rapport détaillé de ce que le privé avait surpris grâce à sa jumelle passive bricolée. Malheureusement, à cause des glaces fermées de l'Opel, le micro-canon de Jimmy n'avait rien pu capter de ce qui s'était dit entre la copine de Jennifer Olsborn et l'inconnu. Dommage. Plongé dans des pensées contradictoires, Pietro Sampieri réfléchissait. Au bout de la ligne, Jimmy Salazar s'inquiéta :

— *Padrone* ?

— Ça va ! Où tu es, là ?

— En vue d'un hôtel, dans Alameda Principal. Le *Galicia*. L'inconnu vient d'y entrer. Qu'est-ce que je fais ?

Pietro « *Primo* » Sampieri réfléchissait à la vitesse grand V. À la réflexion, et compte tenu de sa réaction après sa filochette par la gouine, le balèze en question était probablement un « collègue » de Jennifer Olsborn accouru à la rescousse. Une nouvelle donne qui compliquait singulièrement l'affaire. Il fallait aviser. Et vite.

— Tu ne le quittes plus, ordonna P.P. dans le combiné. Quoi qu'il arrive. Arrange-toi aussi pour savoir sous quel nom il a réservé au *Galicia*, et tiens-moi au courant.

Il coupa la communication, quitta sa chaise, et sans un regard en direction de Coko, il se fouilla, avant de jeter sur la table quelque chose qui ressemblait à une paille à soda. Il avait à peine quitté le « cabaret » que, déjà, Coko sautait de la scène pour venir s'emparer de l'objet. Soudain fébrile, elle saisit les minuscules ciseaux en or qu'elle portait en sautoir, coupa les deux extrémités de la paille, répandant sur la table délaissée par P.P. une mince ligne de poudre blanche. Se laissant tomber sur la chaise, elle se pencha, se boucha une narine et, la paille engagée dans l'autre, elle inhala le trait de poudre en une

profonde inspiration. Puis exhalant un long soupir, elle se redressa, alla s'asseoir au bord de la mini-scène. Et tandis que la bande passante défilait toujours en lamentant sa nostalgique complainte, elle resta ainsi, ses grands yeux noirs et sans éclat posés sans paraître les voir, sur les silhouettes figées des mannequins-spectateurs. Les vrais désespoirs étaient presque toujours silencieux.

Indifférent et déjà préoccupé par des foules d'autres choses beaucoup plus importantes, Pietro « *Primo* » Sampieri était remonté au rez-de-chaussée. Traversant l'immense living au pesant mobilier andalou, il jeta un bref regard à travers les baies vitrées donnant sur le parc. Tout au fond, entre les frondaisons des massifs et les troncs des pins, on devinait le miroitement de la mer sous la lune, et au bord de la piscine en forme de L, deux silhouettes stationnaient au pied du plongeoir. Une assise, l'autre debout. Le troisième *soldato* était invisible, mais P.P. pouvait être tranquille, les gardes de nuit s'effectuaient toujours à trois. « Calvo » surveillait ça de près, lui-même supervisé par l'énorme et très cruel « Chili ».

Sitôt dans son bureau aux lourdes et laides tentures brochées, Pietro « *Primo* » Sampieri décrocha le combiné d'un standard téléphonique, dont il enfonça une touche. Presque aussitôt, un timbre métallique répondit :

— *Si, padrone ?*

La voix de Franco « *Calvo* » Pizzi, son *primo tenente*. P.P. questionna :

— Tu sais où est mon frère ?

— *Si, padrone*. À la télé.

La télé, ça voulait dire, les jeux vidéo. Luca Sampieri s'en gavait littéralement. Il en avait sûrement épuisé plus de deux cents, depuis qu'ils étaient ici. Aussi mou et veule que P.P. était dur et pugnace, le jumeau du boss ne survivait dans la dangereuse galaxie mafieuse que grâce à la famille, se réfugiant dans l'illusoire monde ludique de toutes sortes de *games* plus ou moins abrutissants. Seul, il serait mort depuis longtemps. Une moue dédaigneuse aux lèvres, le boss de Malaga ordonna :

— Dis-lui que je l'attends au bureau. Ensuite, rameute Julio et rappliquez tous les deux.

— *Subito, padrone*.

P.P. raccrocha, disparut un moment, revint avec un sac publicitaire en plastique sous le bras. Luca Sampieri l'attendait, un pli de contrariété inquiète plissant son front étroit.

— *Pasa algo, Pietro ?*

Contrairement à son frère, Luca ne s'exprimait pratiquement plus qu'en espagnol.

— *Momento*, grogna P.P. en posant le sac sur son bureau.

Puis allumant un fin cigare, il commenta :

— On attend les autres.

Les yeux rougis par l'abus d'écrans, Luca acquiesça en silence, se laissant tomber dans un fauteuil. Outre son peu de ressemblance avec son frère, il avait au moins une qualité, l'obéissance. Il avait toujours eu une trouille bleue de son jumeau. Il faut dire qu'à huit ans, Pietro l'avait quasiment noyé dans sa baignoire, pour le punir d'avoir rapporté à leur mère qu'il l'avait racketté.

— On est là, *padrone*.

Plongé dans ses pensées, Pietro « *Primo* » Sampieri avait à peine remarqué l'entrée des nouveaux arrivants. Franco « *Calvo* » Pizzi, grand et osseux, avec de tout petits yeux très pâles, une bouche réduite à un simple trait blême, et quelques courts cheveux gris en couronne autour du crâne, d'où son surnom de « *Calvo* », chauve. Plus petit, plus gracile et surtout beaucoup plus chevelu, son compagnon portait fièrement l'allure de sa nature profonde. Un homo à la bouche pulpeuse, au sourire éblouissant aux épaules étroites, attaches fines, taille flexible et cul cambré à souhait dans le pantalon coupé sur mesures. Un beau petit animal, qui, si l'on y regardait de plus près, intriguait tout de même par la froideur du regard. Normal. Julio Solar était un tueur. Un des meilleurs que l'Espagne ait connu ces dernières décennies. Un temps sollicité par les réseaux terroristes basques, il avait fini par se lasser de leurs stupides attentats. « *Calvo* » était alors arrivé, le recrutant pour le compte des Sampieri. C'était mieux payé, et beaucoup plus intéressant. Depuis, P.P. s'en félicitait. Julio était très doué. Ayant vécu à Hong-Kong dans sa jeunesse, il y avait appris les arts martiaux. Résultat : de ses mains apparemment fragiles, il était capable de tuer n'importe quel fier à bras, et même le monstrueux « *Chili* » se méfiait de lui comme de la peste. Laissant à d'autres les opérations musclées classiques, il était l'homme des actions délicates et discrètes. Dans la vie, il n'avait que deux passions. Le meurtre, et sa moto. Une Honda CBR 600, chaussée Pirelli Dragon et Dragon GT. Une merveille, entretenue comme une œuvre d'art, bichonnée comme un pur-sang. Son seul trésor, son unique faille. Mais on n'en était pas aux rushes-macadam et, en quelques mots, Pietro Sampieri résuma ce que lui avait appris le détective, achevant à l'adresse de « *Calvo* » Pizzi :

— Pour le moment, Jimmy colle au train du balèze. On avisera en temps utile.

Puis se tournant vers Julio, il questionna :

— Ça te dirait, *una bella sobra* ?

Una sobra. Une enveloppe, en espagnol. Un principe tout simple. Quand P.P. récompensait, c'était toujours par le biais des fameuses enveloppes. Les blanches, les bleues et les rouges. Ces dernières étaient les plus importantes. Le coffre-fort de P.P. en était plein. Cent mille dollars ? Cinq cent mille ? Personne d'autre que lui ne le savait, mais c'était énorme. De quoi fantasmer. Une « caisse noire » dans laquelle il piochait de temps à autre pour distribuer des primes, histoire de motiver ses hommes. Une fois, « *Calvo* » avait touché deux mille dollars d'un coup. *Une sobra roja* ! Pour tuer une gamine de douze ans, qui en avait trop vu, dans une histoire de racket. C'était avant Julio. Depuis, ce dernier rêvait de battre ce record. Ce soir, il en aurait peut-être l'occasion.

— *Claro, patron* ! s'exclama-t-il. *Claro* !

S'emparant alors du sac publicitaire, Pietro Sampieri le lança à Julio qui l'attrapa au vol d'un geste à la fois souple et terriblement précis.

— Alors, ordonna-t-il, enfile tout ça, que je voie ce que ça donne.

Le tueur homo ouvrit le sac, en sortit un ensemble tailleur-pantalon de crêpe ivoire, un chemisier lavande, un collant et des escarpins crème, à courts talons. Incrédule, Julio s'étonna :

— Que je passe tout ça ?

Il avait une voix suave, roucoulante... et ravie. Il adorait les vêtements féminins. Seulement ceux-là étaient à la *señora* Coko, il les avait déjà vus sur elle.

— Et magne-toi le derche, pressa le boss.

Lançant un regard alentour, le jeune tueur hésita :

— Que je me change... ici ?

Excédé, Pietro « *Primo* » Sampieri leva les yeux au plafond.

— Dans ta piaule ! Et maquille-toi en gonzesse. Mais pas en pute !

Tout le monde le savait, Julio ne détestait pas passer de temps à autre une soirée à *La Gruta*. Une boîte à pédés, où les travelos se donnaient rendez-vous. On savait aussi qu'il portait parfois des vêtements féminins... mais un peu trop sado-maso pour ce que P.P. projetait ce soir.

— Tu as un quart d'heure, concéda le *capo*. Et je veux du B.C.B.G. On t'attend.

Vingt-cinq minutes plus tard, Julio faisait sa réapparition dans le bureau où les trois hommes rongeaient leur frein. Mais à sa vue, ils restèrent muets de saisissement. Avec ses vêtements féminins, son

maquillage et sa démarche au déhanchement à peine prononcé, ce n'était plus Julio qui venait d'entrer. C'était une femme. Dans les vêtements de Coko. Une étrange lueur dans les yeux, Pietro « *Primo* » Sampieri ralluma le cigare qui s'était éteint, se laissa le temps de contempler le numéro de Julio qui en rajoutait, hocha enfin la tête pour déclarer :

— *Bene*. Maintenant, écoute. Et si tu travailles bien, tu l'auras, ta *bella sobra*. Une belle enveloppe... *roja sangre* !

Une enveloppe rouge sang ! Le bonheur !

CHAPITRE VI

Même dans cette chambre impersonnelle du *Galicia*, Mack Bolan éprouvait encore ce sentiment désagréable d'être sous surveillance. Une impression qui ne l'avait pas quitté depuis sa sortie de la polyclinique. Pourtant, il était certain d'avoir vu l'Opel d'Esther Zahli quitter la zone industrielle avant lui, certain aussi qu'elle avait réellement « décroché ». C'était autre chose. Comme une menace latente, indétectable. Moralité : il lui fallait de quoi parer à toute éventualité. Des armes.

Son sac de voyage à ses pieds, l'Exécuteur s'assit à la tête du lit, décrocha son téléphone, vérifia que sa ligne était branchée, recomposa le numéro de Rafaël Bodegon.

— *Diga ?*

Il n'y avait même pas eu de sonnerie et, surpris par la voix grasse et lourde, Bolan laissa passer deux secondes, avant de s'informer :

— Rafaël Bodegon ?

— *De parte de quien ?*

— Hans Lumle, déclina l'Exécuteur.

C'était le nom fourni par la filière de Brognola.

Au bout du fil, il y eut un silence, une respiration pesante, puis :

— *Si*. On m'a prévenu.

— J'ai besoin du matériel, attaqua Bolan. Ce soir.

— C'est impossible, *Señor*, pas pour ce soir ! Un tel matériel est long à réunir et...

— Pas d'histoires ! coupa sèchement l'Exécuteur. C'est ce soir, ou les marchés futurs passeront par quelqu'un d'autre.

Hal Brognola s'était montré clair sur le sujet. Bodegon possédait un stock de roulement important, et pouvait répondre dans l'heure, à toute commande « raisonnable ». Contacté par sa filière OTAN de Cadix l'avant-veille, il devait être opérationnel.

— Alors ? pressa Bolan.

Encore un silence, puis :

— *Bueno, Señor Lumle*. Je vais voir ce que je peux faire. Donnez-

moi votre téléphone et...

— Je ne suis pas joignable, coupa encore l'Exécuteur. Et je veux la réponse maintenant.

Le souffle lourd reprit un instant, avant que la voix grasse ne finisse par abdiquer :

— *Vale*, d'accord. Mais pas avant une bonne heure.

C'était raisonnable. Mais rendu méfiant par le peu d'enthousiasme du trafiquant, Bolan dicta :

— O.K. Je rappelle dans trois quarts d'heure. Je fournirai le point de contact.

— Euh... *vale*, accepta encore Rafaël Bodegon, avant de raccrocher.

Ou l'enthousiasme n'était pas son fort, ou il y avait une embrouille. D'expérience, l'Exécuteur savait combien ce type de personnage n'était pas un exemple de fiabilité, et il valait mieux se méfier. En attendant, autant préparer le peu de matériel qu'il possédait déjà. Sortant la boîte de « pâte à tarte » du sac de voyage, il l'ouvrit, découvrant de simples « biscuits » dorés, soigneusement emballés. Herman Schwarz était un véritable artiste. C'était à s'y méprendre, car même l'odeur pouvait donner le change. En réalité, chaque « biscuit » était une petite bombe à lui seul. Il suffisait d'y enfoncer un des petits crayons-détonateurs récupérés plus tôt, avec *The Snake*, dans la Japy, d'en activer la pré-mise à feu et d'actionner la télécommande prévue à cet effet. Un simple briquet trafiqué, actuellement dans la poche de l'Exécuteur. D'une stabilité exceptionnelle, le produit ne pouvait exploser sans la combinaison des trois éléments et, en cas de nécessité, on pouvait également obtenir une charge plus importante. Simplement en mélangeant plusieurs « biscuits » et en les malaxant, obtenant ainsi un pain d'explosif capable de faire sauter un pont.

Tout son matériel récupéré, Bolan enferma le sac de voyage dans l'armoire-vestiaire. Mais il allait quitter la chambre, quand il se ravisa, avant de redécrocher son téléphone. Un moment plus tard, il parvenait à joindre Brognola, à son bureau du *State Department*.

— Ta filière a souvent utilisé ton marchand local ? s'enquit-il d'emblée.

— Négatif, répondit le fédéral. Ce n'est même pas un *stringer*. Mais jusqu'à présent, il s'est montré *clean*.

L'Exécuteur fit la moue. Dans le monde glauque des trafiquants d'armes, l'usage du terme *clean* était souvent extensible.

— O.K., dit-il. J'ai encore besoin d'un truc. Des renseignements,

sur une certaine Esther Zahli. Une journaliste américaine, que je viens de rencontrer.

— Ah ! ironisa le fédéral, l'amour ! Toujours l'amour !

Redevenant sérieux, le numéro Deux du *Justice Department* demanda :

— Un instant, *Striker*.

Revenant en ligne une minute plus tard, il énuméra :

— Esther Zahli, née à Beyrouth de parents libanais druzes, arrivée seule aux States en 82, naturalisée en 83, morte en 88 à l'âge de trente-deux ans, tuée en reportage, dans les montagnes afghanes.

Une lueur s'était allumée dans les prunelles minérales de Mack Bolan. Son instinct et son sens de l'analyse immédiate ne l'avaient pas trompé. Esther Zahli l'avait mené en bateau.

— *Thanks*, remercia-t-il. Je te tiens au courant.

Il raccrocha, demeura songeur un instant, quitta enfin sa chambre, nanti de son mini-arsenal. En attendant un matériel plus sérieux... de la part du *señor* Bodegon.

C'était un pavillon assez laid. Une de ces constructions modernes sans style, qui pullulaient à présent un peu partout en Europe, sans tenir compte des styles régionaux. Cube de béton crépi de clair, toiture en tuile industrielle, perron avec balustres en béton moulé, haie de séparation mitoyenne en conifères tout aussi hideux. Le nec plus ultra du mauvais goût standardisé. Située à l'angle d'une petite *calle* déserte des faubourgs nord-est de Malaga, et plantée juste en dessous d'un réverbère de bois planté de guingois, la maison était parfaitement visible dans la nuit.

Arrivé depuis un moment, l'Exécuteur avait patrouillé dans le secteur, cherchant une cabine téléphonique qu'il avait trouvée sur le parking d'un petit supermarché, à l'amorce de la route de Grenade. De là, il avait rappelé Bodegon, lui donnant comme point de contact la *parada* d'autobus Coca Cola, de la sortie d'autoroute d'Algesiras, aperçue plus tôt à son arrivée en ville. Puis revenant en hâte planquer aux abords du pavillon, dont Brognola lui avait donné l'adresse, il s'était mis à attendre, pour le cas où. Mais rien n'avait bougé depuis et, une minute plus tôt, l'unique fenêtre jusqu'alors allumée au rez-de-chaussée s'était éteinte. Bolan patientait toujours à l'intérieur du Range-Rover garé non loin et, un instant plus tard, la porte basculante du garage s'ouvrit enfin, découvrant le mufler court d'un utilitaire Renault foncé. Le véhicule sortit, stoppa sur l'allée extérieure, laissant le temps au garage de se refermer, avant de s'élancer dans la rue.

Direction plein est. Cinq minutes plus tard, le Renault stoppait devant le rideau de fer d'une *ferreteria*, une quincaillerie de la calle de Suarez, à proximité d'une bretelle de l'*autopista del norte*. De loin, l'Exécuteur vit un grand type dégingandé, vêtu d'un ensemble en jean, sauter du véhicule et disparaître un instant par une porte latérale. En le voyant réapparaître et manœuvrer le Renault pour en présenter l'arrière sous le rideau de fer qu'il venait de relever, l'Exécuteur en conclut que la quincaillerie servait de dépôt pour les armes. Il laissa faire et l'opération dura environ un quart d'heure, avant que le rideau ne s'abaisse de nouveau et que le Renault ne redémarre. Direction plein sud. Selon toute vraisemblance, Rafaël Bodegon allait rallier leur point de contact. Jusqu'à présent, tout semblait *clean*. Restait que le trafiquant avait très bien pu téléphoner de chez lui à d'éventuels inconnus, à qui leurs tractations pouvaient porter ombrage. Dans ce cas, le point de contact prévu risquait d'être surveillé, voire piégé. Aussi, jugeant inutile d'aller se jeter dans la gueule du loup avant d'être correctement armé, l'Exécuteur avait décidé de court-circuiter l'opération. Tout en filant discrètement le Renault, il scrutait les rues sombres de leur parcours, cherchant l'endroit idéal.

Il le trouva peu après leur passage devant l'hôpital de l'avenida Carlos de Haya. Le Renault venait de ralentir à l'angle de l'avenue, s'apprêtant à contourner un chantier de démolition. Pour cela, il fallait franchir des ponts de tôle d'acier jetés sur la chaussée défoncée, avant de traverser toute une zone en plein chaos. Des palissades éventrées interdisaient mollement l'entrée du chantier, où des excavatrices et autres Caterpillars dressaient leurs machineries figées dans la nuit. Au moment où le Renault passait sur les tôles en cahotant, Bolan accéléra, sauta littéralement le premier comblage, donna un coup de volant sec, qui déporta le Range sur la droite, coinçant le devant de l'utilitaire qui grinça de ses quatre freins. Simultanément, il avait lancé son bras libre par la glace de portière abaissée et adressait de grands signes au chauffeur du Renault. Il entendit celui-ci lancer une bordée d'injures, tira le frein à main, sauta à terre, *The Snake* discrètement logé au creux de sa paume. Simple précaution. Déjà, une tête s'était encadrée à la portière du Renault, et une voix grinça en espagnol :

— Eh ! T'es pas bien, toi !

Un sourire froid aux lèvres, l'Exécuteur renvoya dans la même langue :

— T'excite pas, mec. Tu es bien Rafaël Bodegon ?

Dans le cadre de la portière, le type avançait une grosse tête brune coiffée en brosse, dévoilant une face de brute simiesque, aux pommettes exagérément saillantes et au menton en galoche, sur le côté duquel une grosse excroissance de chair s'ornait d'un solide

anneau, apparemment en or. Vision insolite, qui ne surprit Bolan qu'à moitié. Dans l'univers de sa guerre permanente, il avait pratiquement tout vu. Deux grosses rides s'étaient creusées sur le front de la brute, qui gronda :

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Bodegon ?

L'anneau de son menton tremblait à chaque mot, et dans les yeux réfugiés sous les arcades sourcilières proéminentes, un éclat dangereux flottait dans les prunelles sombres. L'Exécuteur, annonça :

— Soy Hans Lumle.

L'autre le toisa, fixant un instant les poches de blouson où il avait enfoui ses mains. Dans l'une d'elles, *The Snake* était prêt à cracher.

— Tu m'as suivi, grogna Bodegon, mauvais. J'aime pas ça. Ton matériel, tu vas pouvoir te le coller où je pense.

— Tu en es sûr ?

Disant cela, l'Exécuteur avait sorti sa main gauche de sa poche, brandissant négligemment une grosse liasse de dollars préparée à l'avance. L'autre loucha dessus, parut se perdre dans un gouffre de sentiments contradictoires, finit par grommeler :

— J'aime vraiment pas tes manières, mec. D'habitude, les affronts, je les fais payer le prix fort et...

— Cinq mille dollars, coupa Bolan en faisant crisser les billets. Si tu as le matériel, ils sont à toi. Sinon, on ne se connaît plus.

Bodegon hésitait encore, mais seulement pour la forme. En Espagne, cinq mille dollars, ça faisait beaucoup d'argent. Et le trafiquant achetant le matériel à prix cassés, c'était une excellente affaire.

— J'ai le matos, lâcha-t-il enfin, une autre sorte de lueur au fond des yeux. Tout ce que t'as commandé. Enfin... presque tout.

— Comment ça, presque ?

L'Exécuteur s'était rembruni et Bodegon se hâta d'ajouter :

— C'est le matériel de vision nocturne. J'ai pu avoir qu'une lunette à infrarouges, pour le M.16. Mais j'aurai peut-être la binoculaire passive dans deux ou trois jours. C'est dur à obtenir, ces trucs-là.

Désignant la palissade défoncée, Bolan proposa :

— Entre le Renault là-dedans, que je regarde un peu ça.

— On va plus où t'avais dit ?

Ce n'était pas vraiment de la contrariété. Simplement de l'incrédulité. De la méfiance, aussi. L'Exécuteur n'allait pas passer son temps à discuter.

— Non, répondit-il d'un ton bref. On est très bien ici.

Un instant plus tard, le Renault s'immobilisait dans les profondeurs du chantier, ne laissant que ses lanternes d'allumées. Tandis que le Range stoppait derrière lui, Rafaël Bodegon sauta à terre, et Bolan qui l'avait rejoint fut surpris par sa stature. Des épaules de débardeur, un poitrail large et épais, des bras et des jambes comme des troncs d'arbres, des pieds chaussés de Rangers, grands comme des péniches, et des poings énormes, dont un serrait une maxi-Maglite d'un bon kilo. Personnage touchant, dont les petits yeux ne cessaient de fixer Bolan, cherchant visiblement l'embrouille. Sur ses gardes, le monstre conservait son autre pogne à la lisière de ceinture de son blouson de jean, et l'Exécuteur était prêt à parier qu'il portait une arme. Ce qui était logique, compte tenu de ses activités.

— Ça va ! le pressa Bolan en désignant le Renault. Ouvre ça et finissons-en !

L'autre hésita encore un peu, se décida enfin à ouvrir l'arrière du véhicule. Sur le plancher, des cartons et des sacs de ferraille, quelques outils fatigués, et divers accessoires aux destinations diverses. Écartant les cartons, la brute dégagea un caisson latéral, fermé par un gros cadenas. Ce dernier cliqueta et, l'instant d'après, des objets emballés par des chiffons sortaient du logement, accompagnés d'un sac de voyage en toile grise, contenant armes de poing et des boîtes en carton, siglées Winchester, Norma, et autres marques de munitions.

— Vérifie, invita le marchand en se reculant. Les percuteurs sont tous en place, les mécaniques sont graissées et les silencieux demandés sont là aussi. Matériel neuf. Comme le poignard de commando, le crochet d'escalade et sa corde.

C'était vrai. Par ailleurs, le M.16 portait encore ses bandes de contrôle, ainsi que le micro-Uzi, le MAC.10 et le Beretta 92R, encore dans son emballage d'origine. Depuis qu'il avait remplacé le mythique Colt .45 dans l'armée américaine, l'automatique italien était beaucoup plus accessible au marché parallèle. L'Exécuteur aurait apprécié la présence d'un M.P. 5K, mais les armes allemandes étaient peut-être encore rares, dans les arsenaux de l'OTAN. En matière de gros matériel, outre une brochette de grenades de divers types, dont trois incapacitantes, fournies avec masque, Bodegon avait livré le SMAW demandé. Superbe lance-roquettes hyper léger en fibre de carbone, avec six missiles de 82 mm, capables de traverser blindages et murs de béton. Pour le reste, il y avait suffisamment de chargeurs et de cartouches pour tenir un petit siège. Bodegon n'avait même pas oublié la mini-Maglite demandée. Vérifiant le bon fonctionnement du lance-grenades M.40 couplé au M.16, l'Exécuteur acquiesça :

— *Bueno*. Je te rappellerai pour la binoculaire passive. Demain.

— J'ai dit, dans deux ou trois jours.

L'Exécuteur esquissa le même sourire glacé.

— N'oublie pas, Rafaël. Le client est roi.

Puis montrant le Range, il commanda :

— On charge.

Deux minutes plus tard, la liasse de dollars avait changé de mains, et tandis que le marchand regagnait le Renault, l'Exécuteur répéta :

— Demain soir, au téléphone.

En guise de réponse, il n'obtint qu'un vague grognement, aussitôt avalé par le grondement rageur du Renault qui démarrait. En regardant disparaître le véhicule, Bolan aurait dû se féliciter. La tractation avait été rondement menée, et sans le moindre incident. Pourtant, il ne pouvait se défaire d'un vague malaise. Son instinct lui disait que, derrière sa face de brute et ses manières assurées, Rafaël Bodegon n'était pas à son aise. Tout au fond de ses prunelles sombres et dures, l'Exécuteur avait surpris quelque chose qui ressemblait à de la crainte. Comme une peur diffuse, dont l'Exécuteur ne serait pas responsable.

Mais il n'allait pas passer la nuit ici. Réinstallé au volant du 4x4, il démarra doucement. Il avait son arsenal, son blitz pouvait commencer. Restait à identifier les cibles.

CHAPITRE VII

Dans l'habitable de la Ford Orion, Jimmy Salazar avait du mal à respirer. Depuis quelque temps, ces planques nocturnes l'épuisaient, et son palpitant s'emballait parfois jusqu'à l'étouffer. Comme par exemple maintenant. Il y avait de quoi, il venait de perdre le Range-Rover. Cela s'était passé non loin du chantier où le balèze et Bodegon s'étaient donné rencart. Salazar connaissait les connexions entre le trafiquant et la famille Sampieri, mais personne ne lui avait parlé de cette embrouille. Alors il s'était contenté d'observer, et d'enregistrer. À un certain moment, peu après la séparation des deux hommes, le Range avait trop accéléré pour la Ford, et il l'avait perdu sous la rocade de la MA 401, juste devant la caserne de la Guardia Civil. Depuis, il tournait comme un malade dans le secteur, incapable de savoir où était passé le 4x4. Erreur de débutant. Impardonnable. Si Pietro Sampieri savait ça, il le ferait égorger. Il lui fallait recouvrer ses esprits. Poursuivant sa route par l'avenida Juan XXX, il tourna à droite, tomba sur un mur d'enceinte du petit cimetière d'Heredia. Arrêtant la Ford devant une des grilles, il laissa le moteur tourner, activa son Dictaphone, histoire de ne pas perdre le fil, donna l'heure, commença à consigner les faits d'une voix lasse :

— Même soir, j'ai surpris contact inattendu, entre inconnu *Galicia* et notre marchand R.B, sans qu'on m'ait prévenu. Bizarre. De loin, j'ai pu assister au *deal*, qui a duré un quart d'heure. Les armes de l'utilitaire Renault ont été chargées dans le Range-Rover de l'inconnu du *Galicia*, et le paiement a eu lieu sur place. Renault R.B reparti, j'ai pris inconnu en filature, mais au moment où...

— *Buenos noches !*

En même temps qu'une portière arrière s'était ouverte à la volée, la voix avait résonné dans l'habitable, tandis qu'un objet dur et froid s'était enfoncé dans le cou du détective. Ce dernier émit un « couac » ridicule, esquissa un mouvement instinctif de défense, sentit son larynx craquer sous la pression de l'objet.

— Pas bouger, menaçait la voix inconnue.

Un timbre à l'accent anglo-saxon, aussi dur et glacé que ce qui s'enfonçait dans son cou. Une voix semblant venue d'outre-tombe.

Incapable de bouger, Jimmy Salazar se sentit fouillé, délesté de

son porte-cartes et de son vieux Star B, eut l'impression brutale de se retrouver entièrement nu. Le Dictaphone lui fut également retiré, et la voix glaciale apprécia dans son dos :

— Belle arme, Jimmy. Très belle arme !

D'un bref regard dans la clarté relative du lieu, l'Exécuteur avait noté le nom inscrit sur le permis de conduire, et identifié le gros automatique. Presque copie conforme du Colt 1911, hormis le calibre, le 9 mm espagnol était effectivement une arme puissante, pouvant même tirer par rafales. Les chargeurs étaient de 9, 16 et 32 coups. Une arme de guerre, insolite, chez ce type trop gras et au souffle court.

— O.K., souffla l'Exécuteur, en relâchant légèrement la pression du Beretta tout neuf sur le cou de l'Espagnol. On va parler, tous les deux.

L'ex-détective eut un bref soupir, questionna d'une voix cassée :

— Qui... tu es, toi ?

Toujours la même question. Quand l'Exécuteur leur tombait dessus, ils étaient complètement dépassés.

— Soy Mack Bolan, révéla d'emblée l'intéressé.

— Qui ?

Au moins un qui ne le connaissait pas encore ! Il précisa :

— Bolan le Fumier.

Cette fois, l'autre eut un haut-le-corps, couina :

— Tu... tu veux pas dire...

— Si. L'Exécuteur, mon pote. Pour te servir.

— Put...

Salazar n'acheva pas. Complètement déstabilisé, il ne respirait plus qu'à moitié, sifflant bizarrement des narines. Bolan reprit :

— Bon. Tu t'appelles Jimmy Salazar, tu me filoches depuis un moment et je déteste ça. Tu as dix secondes pour tout me dire. D'accord ?

— Écoute, tenta Salazar. J'ignore ce que tu veux. Mais je suis un priv...

Le reste fut emporté par une sorte de grognement et, après trois secondes de silence, l'Exécuteur insista :

— Tu es quoi, Jimmy ? Plus que sept secondes.

En guise de réponse, Jimmy Salazar émit une espèce de rot, parut se raidir sur son siège, avant de lâcher un profond soupir, qui alerta Bolan. Se penchant par-dessus son épaule, ce dernier lui tourna la tête de côté, vit ses paupières mi-closes et son nez pincé, nota la brusque absence de respiration.

— *Shit* ! jura-t-il tout bas.

Jimmy venait de passer l'arme à gauche. Terrassé par un infarctus, ou quelque chose du genre.

— *Shit* ! répéta l'Exécuteur en se penchant un peu plus.

Il ouvrit la boîte à gants de la Ford, découvrit des cartes routières, un constat d'accident vierge, plus un chargeur de 9 coups pour le Star. Au fond du logement, il y avait un téléphone sans fil. Espérant le miracle, l'Exécuteur sollicita la mémoire de l'appareil, mais aucun numéro n'avait été enregistré, et la touche bis ne donnait que deux « bips ». Elle avait été brouillée. Jimmy Salazar était un homme prudent. Mais en regardant mieux, Bolan aperçut des objets bizarres, à l'emplacement des pieds de la place du passager. Ramenant le tout à la lumière du plafonnier, il identifia avec surprise deux appareils qu'il connaissait bien. Un canon-micro directionnel à amplificateur, et une jumelle passive monoculaire, bricolée sur un casque d'écoute stéréo. De ce matériel russe, qu'on achetait maintenant dans les officines pour espions amateurs. Intrigué, il quitta le véhicule et surveillant la rue déserte, il ouvrit la malle arrière. Quasiment vide, à l'exception d'une simple mallette à outils. Il ouvrit cette dernière, sourit dans l'ombre. Dedans, outre quelques pinces et autres tournevis, il y avait de quoi ravir tout détective digne de ce nom. Tout un lot de « bugs », de micros-espions plus ou moins fiables, trois balises de poursuite, dont une seulement paraissait sérieuse, plus un récepteur scanner qui, lui, approchait réellement du top-niveau. En refermant la boîte à outils, Bolan avait compris. Jimmy Salazar était un privé. Un détective fatigué et sans doute malade du cœur, que le choc de son intervention avait tué raide.

Quand on n'est plus capable, il faut avoir le courage de raccrocher. Ses trouvailles sous le bras, Mack Bolan réintégra le Range stationné un peu plus loin, démarra, tout en actionnant les touches du Dictaphone. La bande revenue en arrière, il mit sur « play », perçut des souffles parasites, entendit ensuite la voix déformée de feu Jimmy Salazar qui énonçait une date, située quelques jours plus tôt, avant de commenter :

— « Ce soir, J. O a quitté son hôtel à dix-huit heures. S'est promenée sur le Paseo del Parque, avant de rejoindre sa copine à son hôtel. Je suis resté en planque, ai entendu par scanner les deux femmes faire l'amour, puis elles ont quitté la chambre pour aller dîner au *Los Tacos*, calle Granada. Impossible d'écouter par canon, à cause lieu clos. Sont ressorties à presque 22 heures, et se sont disputées sur le trottoir. J. O a dit à E. Z de repartir pour les States, qu'elle ne voulait plus l'avoir dans les jambes, qu'elle avait un boulot important à faire. E. Z partie, J. O a pris taxi pour se rendre au *Magic*. »

Suivit une autre plage de sons parasites, avant que la même voix ne dicte une autre date, celle de l'« accident » de Jennifer, préambule à un nouvel enregistrement :

— « Ce matin, J. O a quitté son hôtel à huit heures. P. R l'attendait dans sa voiture. Ils sont allés au port mais, avant de rejoindre le bateau, J. O a pénétré dans un bar, où je l'ai suivie, et où elle a téléphoné du comptoir. Communication brève. J. O ressortie, j'ai demandé le même combiné au patron du bar, contre pourboire. J'ai activé la touche bis du combiné, entendu un répondeur annoncer que j'étais en communication avec le *Justice Department* américain, le bureau des affaires du Crime Organisé. Quand je suis ressorti, J. O et P. R avaient disparu, et le bateau quittait le quai. J'ai appelé ligne prioritaire, sans résultat Rappellerai plus tard. »

Captivé par son écoute, l'Exécuteur laissa tourner la bande, entendit de nouveau, suivant cette fois l'énoncé de la date d'aujourd'hui :

— « Ce soir, j'ai suivi comme d'habitude E. Z jusqu'à la polyclinique. Elle en est ressortie peu de temps après, prenant en filature un 4x4 Range-Rover inconnu. Y avait-il eu un élément nouveau du côté de J. O ? Était-elle sortie du coma, et l'inconnu au 4x4 était-il lié à l'affaire ? Dans cette hypothèse, j'ai suivi les deux véhicules jusqu'à la zone industrielle N 331, où l'inconnu du Range a surpris E. Z dans sa voiture. Il l'a menacée d'une arme, mais je n'ai rien pu entendre. J'ignore donc si J. O représente un risque, je dois en référer. Ensuite, E. Z et l'inconnu se sont séparés, et j'ai suivi ce dernier, jusqu'à l'hôtel *Galicia*. »

Encore un silence entrecoupé de parasites, avant que la voix essoufflée de Salazar ne reprenne :

— « Même soir, j'ai surpris contact inattendu entre inconnu *Galicia* et notre marchand R. B, sans qu'on m'ait prévenu. Bizarre. De loin, j'ai pu assister au *deal*, qui a duré un quart d'heure. Les armes de l'utilitaire Renault ont été chargées dans le Range-Rover de l'inconnu du *Galicia*, et le paiement a eu lieu sur place. Renault R. B reparti, j'ai pris inconnu en filature, mais au moment où... »

Suivirent des bruits nouveaux, puis une autre voix qui ordonnait :

— « *Buenas noches*. »

Le timbre glacé de l'Exécuteur, un instant plus tôt. Ce dernier en savait assez. Il arrêta l'appareil, fit mentalement le bilan de sa trouvaille. Jimmy Salazar avait visiblement été chargé de surveiller J. O, Jennifer Olsborn, et il avait découvert la présence d'E. Z, Esther Zahli, ainsi que les rapports liant les deux femmes. Mais l'indice intéressant de l'enquête résidait dans le dépistage du coup de fil de

Jennifer Olsborn au *Justice Department*. Tout concordait Y compris ce que lui avait avoué Esther Zahli un peu plus tôt, y compris la raison de l'« accident » de Jennifer. Évidemment, si Salazar avait enregistré le nom du bateau en question sur sa bande, tout aurait désormais été très simple. Et si Esther Zahli avait bien été Esther Zahli...

Néanmoins, Bolan savait que Salazar connaissait Rafaël Bodegon, et qu'« on ne l'avait pas prévenu ». Qui aurait dû mettre le détective au courant de ce marché entre Bodegon et lui ? Tout cela commençait à sentir mauvais. Bodegon aussi. Mais la chose essentielle dans l'immédiat était cette allusion à propos de Jennifer Olsborn, et le *risque* qu'elle était censée pouvoir représenter. Message facile à comprendre. Si la jeune femme sortait un tant soit peu de son coma, elle risquait de parler. De dénoncer son, ou ses assassins. Or depuis longtemps, l'Exécuteur connaissait les méthodes mafieuses en matière de témoins potentiels. Sans la protection policière qui l'entourait, la taupe de Brognola aurait probablement déjà été achevée sur son lit de souffrances. Bolan ne pouvait pourtant pas passer son temps à son chevet.

Préoccupé, il avait instinctivement mis le cap sur Alameda Principal. Dix minutes plus tard, il passait devant la guérite du parking du *Galicia*, saluant le gardien d'un bref signe de tête. Un gardien qu'il avait arrosé de quelques dollars, dès leur premier contact. Parvenu dans sa chambre, il décrocha son téléphone, recomposa le numéro de Hal Brognola. Sans laisser le temps à ce dernier de s'étonner, il raconta ce qui s'était passé et fit part de ses craintes concernant Jennifer.

— Bien compris, renvoya aussitôt le fédéral. Tu es à ton hôtel ?

— Affirmatif.

— Je te rappelle, promit Brognola avant de raccrocher.

Mack Bolan alluma une cigarette, jeta un regard par la fenêtre qui donnait sur la cour, et le Range-Rover. Mais la cargaison du 4x4 ne risquait rien. Le gardien veillait. Un moment plus tard, le téléphone se manifestait, et le fédéral résuma :

— J'ai contacté notre homme du consulat, qui a lui-même appelé son contact à la Guardia Civil. Tout est filtré, les seuls visiteurs de Jennifer sont désormais les soignants de la clinique, et toi, depuis aujourd'hui. Ah ! J'oubliais... mon homme du consulat a eu une idée géniale, il va te faire livrer un messenger de poche. Un Tatoo. En Espagne, ce truc fait un vrai malheur. Comme ça, il pourra t'avertir instantanément, au cas où Jennifer referait surface.

C'était effectivement une excellente idée.

— Je lui ai demandé d'y adjoindre un téléphone cellulaire, ajouta

Brognola. Avec numéro confidentiel. L'attaché militaire en a toujours deux ou trois. Avec des lignes différentes. Ça peut dépanner.

— Ça peut, acquiesça Bolan.

— Le coursier du consulat doit déjà être en route, insista le fédéral. Attends qu'il soit passé.

— O.K., acquiesça Bolan.

— Quand tout sera fini, précisa encore Brognola, tu n'auras qu'à glisser les deux appareils dans une enveloppe, et les laisser à la réception du *Galicia*. On s'en chargera.

À condition de ne pas écoper d'une rafale avant Sur la ligne, il y eut un silence, puis :

— Besoin d'autre chose, *Striker* !

— *Si, Señor*, ironisa l'Exécuteur. Une bonne assurance-vie.

Il raccrocha, écrasa son mégot se mit à attendre. Dix minutes après, le téléphone sonnait de nouveau. C'était la réception.

— *Uno paquete para usted, Señor.*

Bolan remercia, laissa un peu de temps s'écouler, avant de redescendre. Pas envie d'être vu par le coursier. Un moment plus tard, salué par le gardien du parking, il quittait l'hôtel à bord du Range-Rover, roulait jusqu'au parking des *correos*, près de la cathédrale, où il stoppait le véhicule pour aller ouvrir le caisson de l'arsenal. Pour ce qu'il avait à faire, il ignorait si le Beretta suffirait.

CHAPITRE VIII

Anna-Maria Etchegarra était heureuse. Les mots qu'elle avait espérés si longtemps, elle les avait entendus ce soir. Dans la voiture, murmurés à son oreille par Felipe. Des mots doux comme le miel, les plus tendres qu'une femme aime à entendre de la bouche de l'homme qu'elle aime : la demande en mariage. Ce soir, Felipe avait parlé d'amour, de mariage, d'enfants, de bonheur. Alors, Anna-Maria était sur un nuage, et cette nuit de garde à la Polyclinique Emilio Diaz serait différente de toutes les précédentes. Cette nuit, peu importeraient les gémissements, les pansements, les poches d'urine à vider. Cette nuit serait le commencement du vrai bonheur. Elle échafauderait des millions de projets, rêverait de sa robe de mariée, de sa nuit de noces, chercherait déjà des prénoms pour ses futurs bébés.

Vraiment le bonheur ! Cela valait bien de commencer sa garde par un bon café. Quittant le vestiaire où elle venait d'enfiler sa blouse d'infirmière, Anna-Maria alla glisser quelques pièces dans la machine à expressos, au fond du couloir désert. Elle avait encore cinq minutes avant que sa collègue du troisième étage ne quitte son service, et la rejoigne ici pour la passation des programmes de soins. Nantie de son gobelet fumant, Anna-Maria Etchegarra gagna le petit bureau de transit, simple cabine située à l'autre extrémité du couloir, pour y attendre sa collègue. Un instant plus tard, elle entendit une porte s'ouvrir quelque part, puis un bruit de pas feutrés. Mais après une longue période d'attente, son café terminé et émergeant avec peine de ses rêves d'amour, elle commença à trouver le temps long. Dolores aurait dû être là. Elle quitta le bureau, remonta tout le couloir, fut rassurée par le rai de lumière qui filtrait sous la porte du vestiaire. Dolores se changeait. Heureuse de pouvoir annoncer l'enivrante nouvelle à quelqu'un, elle poussa le battant, pénétra dans la petite pièce et lança joyeusement :

— Alors, on traîne, ce soi...

La fin de la phrase lui resta dans la gorge. Dolores était bien là, mais écroulée au pied des rayonnages de la lingerie, blouse impudiquement remontée sur ses cuisses.

— Dolores !

Laissant la porte se refermer dans son dos, Anna-Maria allait se

précipiter, quand une voix étrange résonna dans son dos.

— *Buenos noches.*

Manquant hurler, Anna-Maria fit un bond de côté, se retrouva face à une blonde inconnue en tailleur-pantalons, arborant un sourire éclatant. Elle ouvrit la bouche, commença :

— Qu'est-ce que...

Cette fois encore, elle n'acheva pas. La blonde avait bondi sur elle, lui expédiant un terrible coup de poing en pleine poitrine. Sous le choc, Anna-Maria fut catapultée contre le mur. Il lui sembla que quelque chose avait craqué en elle, et qu'un voile de coton immaculé passait soudain devant ses yeux.

Comme un voile de mariée. Puis elle eut très mal au cœur, le voile blanc vira au rouge, puis au noir. Elle mourut instantanément, ignorant que la femme blonde était de sexe masculin.

Aussitôt, Julio Solar se pencha, palpa la carotide d'Anna-Maria, enregistrant l'absence de pouls, se redressa pour repousser les deux corps sous une rangée d'étagères, les dissimulant derrière des paniers à linge. Un instant plus tard, vêtu d'une blouse blanche et coiffé du bonnet réglementaire, le tueur pénétrait dans le monte-charge du personnel, appuyait sur le bouton du troisième et dernier étage. En débouchant dans le hall desservant les deux ailes, Julio, qui connaissait les lieux pour les avoir visités l'avant-veille en prévision de ce type d'action, n'hésita pas une seconde. Pénétrant dans la minuscule salle vitrée des infirmières, il s'empara d'un chariot, posa quelques flacons dessus, coinça le tableau des fiches de soins sous son bras et ressortit aussitôt, s'engageant résolument dans le couloir conduisant à la chambre de Jennifer Olsborn. En le voyant venir, le factionnaire de la Guardia Civil se redressa sur sa chaise, refermant l'album de B.D. qu'il feuilletait, un sourire indécis aux lèvres. C'était un beau jeune homme aux yeux caressants, et Julio n'eut pas à se forcer pour lui rendre son sourire. Mais son air toujours indécis sur le visage, le garde s'étonna à voix contenue :

— Je croyais que, enfin, Dolores m'avait parlé d'Anna-Maria !

Cet imbécile connaissait les infirmières ! Sans se démonter, et transformant son sourire convivial en une mimique charmante et complice, l'homo souffla :

— Elle sera en retard. Ce soir, son *novio*, son fiancé a réussi à la retenir !

C'était dit sur le ton de la confiance, à voix si basse que le garde avait eu du mal à entendre. Mais le timbre légèrement rauque de cette remplaçante n'était pas désagréable. Pas plus que son regard prometteur et le double renflement de sa blouse, à hauteur de

poitrine. Manquant échapper le tableau des fiches de soins, Julio laissa le factionnaire à son trouble naissant. Sans hésiter, il poussa la porte, pénétra dans la chambre de l'Américaine et referma derrière lui. Une veilleuse distillait sa sinistre lueur d'aquarium, et les ronronnements des appareils donnaient à l'endroit une vague apparence de sous-marin. Abandonnant aussitôt chariot et tableau de fiches, le tueur alla se pencher sur les instruments électroniques qui palpaient près du lit, coupa le son du bip-cardio, débrancha le contact le reliant au témoin de surveillance extérieure, avant de soulever la bâche plastique sous laquelle reposait Jennifer Olsborn. Repérant le tuyau d'arrivée d'oxygène rattaché au masque couvrant le bas du visage de l'Américaine, il hésita une seconde, mais avec les deux cadavres dans la lingerie, la thèse d'une mort naturelle concernant la journaliste aurait du mal à tenir. D'ailleurs, il n'avait pas le temps de faire dans la dentelle. Alors, saisissant la tête bandée de la jeune femme, il la souleva, l'attira contre son abdomen. Mais à l'instant où il s'apprêtait à lui briser la nuque, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, livrant passage au garde qui lança :

— Eh...

Malgré son self-control habituel, le tueur avait marqué un léger sursaut, et relâchant instinctivement son étreinte, il avait lancé la main droite sous sa blouse, cherchant déjà la crosse du petit Colt Agent engagé dans la ceinture de son pantalon d'ensemble.

Pendant ce temps, brandissant quelque chose d'indistinct, le garde avait poursuivi sur sa lancée :

— Vous avez per...

Il n'acheva pas. Dans le poing de Julio, le petit Colt Agent était apparu. Sur le pas de la porte, le garde sursauta également, envoyant lui aussi la main vers l'étui de son arme de service. Elle y parvint exactement à l'instant où le Colt Agent crachait sa .38 Spécial. La détonation éclata, faisant vibrer du verre quelque part. À moins de trois mètres de là, le garde parut repoussé en arrière par une force démente, allant renvoyer la porte contre le mur intérieur. Une tache sombre s'était formée au beau milieu de son front, tandis que d'autres s'étaient formées un peu partout derrière lui. Alors qu'il s'écroulait, un papier s'échappa de sa main gauche, voletant mollement à ses pieds. Une fiche échappée par Julio à l'instant de son entrée dans la chambre.

— *Maricon* ! feula Julio entre ses dents.

Instantanément, et sans lâcher le revolver, il avait réattrapé la tête de Jennifer Olsborn contre lui, et opéré un sec mouvement pivotant de ses deux bras. Il y eut un craquement presque doux, et Julio relâcha son étreinte, laissant retomber le buste de la jeune femme sur le lit. Sans même un regard vers l'écran de l'oscillomètre. Inutile. En deux

bonds, il fut à la porte, Colt braqué vers le couloir. Il n'y avait personne, mais déjà des exclamations s'élevaient dans les profondeurs de l'établissement, tandis que les gémissements d'un patient invisible résonnaient, provenant d'une chambre voisine. Julio Solar n'étant pas un débutant, ses nerfs un bref instant déstabilisés avaient déjà réagi. S'emparant de nouveau du chariot, il posa le tableau de soins sur le plateau, cacha son arme dessous et, refermant la porte de Jennifer derrière lui, il se lança dans le couloir, l'air affolé. Il arrivait au petit hall, quand un trio de soignants y fit irruption, affichant des mines incrédules. Deux infirmiers, une infirmière.

— Par là ! s'exclama Julio d'une voix blanche. C'est par là !

Les deux hommes s'élancèrent bravement, et Julio allait en faire autant dans le sens contraire, quand l'infirmière stoppa net sur place en l'apostrophant :

— Eh ! Mais qui êtes-vous ?

Sa voix avait-elle trahi Julio ? L'infirmière s'étonnait-elle de ne pas voir sa collègue ? Le tueur n'avait pas le temps de s'interroger. Son pied droit avait fouetté l'espace, percutant l'abdomen de l'infirmière avec tant de force qu'elle fut littéralement plaquée au mur. La violence du choc fit frémir ce dernier, et tandis que la jeune femme ouvrait une bouche démesurée pour chercher de l'air, le pied gauche de Julio était déjà parti. Un mawashi-géri d'une force inouïe. Vertèbres brisées net, l'infirmière partit sur le côté, s'écroula sur le lino, où elle émit un étrange borborygme post-mortem. À cette seconde, sans doute alerté par un sixième sens, un des infirmiers tourna la tête, et Julio vit nettement sa face se figer de stupeur.

— Eh ! cria-t-il à son tour. Qu'est-ce que...

Il n'acheva pas, mais leurs regards se croisèrent, et Julio comprit que les choses se compliquaient encore. Quand le deuxième infirmier se retourna à son tour, il avait de nouveau brandi le petit Colt Agent, et pressé la détente. L'homme en blanc qui s'était retourné le premier écopa la .38 en plein cœur. Reculant de deux pas précipités, il s'écroula dans les bras que son collègue avait instinctivement tendus. Dans la mêlée, viser était difficile, et Julio rata son deuxième tir. Touché à l'épaule, le deuxième infirmier poussa un cri étouffé, eut la présence d'esprit de lâcher son compagnon, pour plonger au sol, essayant de rouler à l'abri du coude du couloir. Mais c'était compter sans l'expérience du tueur. Ce dernier avait aussitôt abaissé le canon de son arme et, comme au stand, il avait lâché deux autres pruneaux, qui allèrent éclater le crâne du malheureux. Une demi-seconde avant qu'il ne soit protégé par l'angle du mur. Aussitôt, sautant pardessus le corps de l'infirmière, Julio traversa le petit hall, et dédaignant l'ascenseur qui pouvait se transformer en piège, il s'élança dans

l'escalier, bousculant une grosse soignante qui montait, et qui se mit à piailler comme une perdue à la vue du revolver qu'il était en train de recharger dans sa course. Le réflexe professionnel. Débouchant dans le hall de réception, il passa devant le comptoir où, un téléphone contre l'oreille, une secrétaire était en train de lancer le nom de la clinique à son correspondant. Sans doute la police. Sans un regard pour elle, Julio déboucha dans la cour pavée, sauta littéralement par-dessus une moto stationnée au pied du perron, jaillit comme un boulet sur le petit parking, traversa celui-ci pour bondir finalement sur le trottoir de l'avenue, tournant aussitôt à droite pour s'engouffrer dans la BMW, dont les feux étaient restés allumés. Le moteur tournait au ralenti, et en atterrissant sur le siège du passager, Julio lança d'une voix aiguë :

— Démarre !

Les mains sur le volant, Franco « *Calvo* » Pizzi afficha une mine inquiète. Pourtant, les réflexes du pro jouèrent instantanément et il déboîta aussitôt, coulant avec maestria la BMW dans la circulation.

Un instant plus tard, après avoir soigneusement observé son rétro, et convaincu qu'ils n'étaient pas suivis, il questionna enfin :

— Tu l'as eue, l'Américaine ?

— *Claro que si*, soupira Julio, en remettant machinalement une mèche de cheveux en place. Mais j'ai eu des ennuis.

— *Muy bien*, commenta le chauve, soulagé. Raconte.

Quand il eut terminé, ils étaient déjà sortis de Malaga, et la tension était retombée.

— *Bueno*, tempéra le *caporegime* avec son accent italien. On va expliquer ça au boss. Le principal est que la fille soit cannée. Pour le reste, je pense qu'il comprendra.

Julio leva les yeux au ciel. Pour comprendre, P.P. allait sûrement comprendre. Mais pour l'enveloppe, c'était une autre histoire.

CHAPITRE IX

Rafaël Bodegon avait peur. Il avait horreur de devoir se l'avouer, pourtant, c'était indéniable. Assis à sa table de cuisine et fixant l'écran muet de la télé posée sur le frigo, il en était à son troisième verre de *tinto*. Mais le vin rouge n'apportait aucune solution à son problème. Devait-il mettre Antonio au courant du marché avec le balèze américain ?

Antonio, l'homme de la mafia, son intermédiaire entre lui et ses commanditaires. Celui par qui tout pouvait arriver, surtout le pire. S'il savait que Bodegon travaillait aussi pour les « services » américains, court-circuitant ainsi les marchés parallèles très juteux des mafias, il se retrouverait immédiatement haché menu, ou par cent mètres de fond dans la baie, une gueuse de fonte aux pieds. N'empêche qu'il aurait peut-être dû avertir Antonio. Après tout, celui-ci connaissait ses sources d'approvisionnement et, jusqu'à présent, il n'avait rien trouvé à y redire. Il aurait suffi au trafiquant d'avouer qu'il avait été contacté par un acheteur *freelance*, recommandé par ces mêmes sources, pour que tout devienne simple. Mais ignorant qui était le *freelance* en question, et ne connaissant pas à l'avance les réactions des patrons d'Antonio, c'était un jeu dangereux. S'ils coïnciaient le balèze et si celui-ci faisait état de leurs connexions secrètes, Bodegon était cuit. Mais d'un autre côté, ne rien dire du tout pouvait être aussi dangereux.

Alors, depuis deux jours, depuis que *mister* Sam, son contact de Cadix, l'avait relancé, le trafiquant d'armes balisait doublement. *Mister* Sam avait été clair. La moindre indiscretion de sa part lui vaudrait un « extrême préjudice ». Rafaël Bodegon connaissait le jargon en usage dans ces sphères. Une menace qu'on ne lui avait encore jamais faite. Si, de son côté, *mister* Sam apprenait qu'il travaillait pour la mafia, fournissant ainsi tour à tour les arsenaux du Crime Organisé et les réseaux islamistes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, l'« extrême préjudice » serait immédiat. L'univers de *mister* Sam était très dangereux. Peut-être plus encore que celui d'Antonio. Une nébuleuse qu'il ne connaissait pas, mais où il savait que les mondes de la politique et du crime étaient étroitement imbriqués.

Ce *deal*, c'était un peu comme s'il jonglait avec des bombonnes de

nitroglycérine.

Pour se donner du courage, Rafaël Bodegon se servit un quatrième *tinto*, l'avalait cul sec, fixant le combiné du téléphone sans fil posé devant lui sur la table. Il rota, alluma une cigarette, s'octroyant encore une petite minute de réflexion avant de décider si, oui ou non, il allait appeler Antonio. À cet instant, il eut l'impression d'un courant d'air dans son dos, et il amorçait le mouvement de tourner la tête, quand une voix gronda derrière lui :

— Pas bouger.

Simultanément, quelque chose de dur et de froid s'était enfoncé dans sa nuque, tandis qu'une main le fouillait rapidement, ainsi que le blouson de jean pendu au dossier de sa chaise, où elle trouva son SIG 9 mm. Aussitôt, une autre voix s'éleva dans son dos. À la fois artificielle, et sirupeuse.

« Même soir, j'ai surpris contact inattendu entre inconnu *Galicia* et notre marchand R. B, sans qu'on m'ait prévenu. Bizarre. De loin, j'ai pu assister au *deal*, qui a duré un quart d'heure. Les armes de l'utilitaire Renault ont été chargées dans le Range-Rover de l'inconnu du *Galicia*, et le paiement a eu lieu sur place. Renault R. B reparti, j'ai pris inconnu en filature, mais au moment où... »

Suivirent des sons confus, puis une autre voix :

« *Buenas noches.* »

La voix du type qui le menaçait. Celle de l'acheteur américain ! Bodegon qui, d'habitude, devinait d'instinct le plus infime des dangers environnants n'avait rien senti du tout. Rien entendu non plus. Ni la porte d'entrée pourtant fermée à clé, ni celle de la cuisine, ni le moindre frôlement. À croire que ce type traversait les murs.

— Cet enregistrement, fit cette fois la même voix en direct, je l'ai trouvé dans le Dictaphone d'un certain Jimmy Salazar, qui roule pour la mafia locale. Ce qu'il y dit prouve qu'il te connaît. Il parle de « *notre* marchand R. B ». C'est-à-dire, de toi, et de ta camionnette Renault.

L'inconnu marqua une pause, questionna :

— Et toi, Rafaël, tu le connais, Salazar ?

Une seconde, le trafiquant caressa l'idée de mentir, mais il comprit que ce serait inutile. En prudent marchand d'armes clandestin, il avait un autre atout. Un joker majeur, précisément prévu pour ce type de situation. Mais il était trop tôt. D'abord, endormir la méfiance de l'adversaire, essayer aussi d'apprendre pour qui ce type roulait. Ça renseignait sur les réactions qu'il pouvait avoir en cas de castagne majeure. Et pour tout ça, seule la sincérité payait.

— Si, avoua-t-il. Ici, tout le monde le connaît. Je veux dire, dans

le milieu. C'est un connard de privé. Enfin, d'ex-privé.

— Mais encore ?

— Je sais qu'il bosse pour les caïds du secteur, mais je connais pas ses contacts, assura Bodegon.

— Admettons, concéda la voix dans son dos. Alors, raconte-moi ce que tu sais. Par exemple, sur toi et tes activités dans... le milieu, comme tu dis.

Pour Bodegon, c'était le moment de montrer ses tripes. Juste de quoi rester crédible. Céder trop vite pourrait sembler suspect. Il grinça de sa voix désagréable :

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Pour me faire plaisir, pauvre pomme.

— Hein !

Obéissant instinctivement à sa nature profonde, le trafiquant avait sursauté, et de nouveau voulu tourner la tête. Pour un simple écart de langage dans ce genre, beaucoup s'étaient retrouvés avec leurs incisives dans l'estomac. Bodegon était une force de la nature. Il pouvait casser une bûche d'un seul coup de poing. Mais la chose dure et glacée s'enfonça si fort dans sa nuque qu'il en vit des éclairs, et qu'une intense douleur lui vrilla la tête.

— Reste tranquille, conseilla l'inconnu.

Décidément de mauvaise humeur, le trafiquant aboya :

— Et pourquoi tu me demandes tout ça, d'abord ? T'es un flic ?

— Négatif. De la part d'un flic, et de la justice, tu ne risquerais presque rien. C'est comme ça, maintenant.

— Et par toi, grinça Bodegon, frémissant de rage malgré lui, qu'est-ce que je risque ?

L'anneau d'or tremblait au bout de son excroissance, accrochant les reflets de la lampe pendue au plafond. Dans sa nuque, la voix sinistre répondit doucement :

— La mort, minable. Rien que la mort.

— Hein ! Tu veux dire que...

— Je veux dire que si tu continues à bouger, le percuteur de cette arme va finir par lâcher, et que tu vas te retrouver avec de la cervelle sur tes murs de cuisine.

Mine de rien, les immense pognes de l'Espagnol avaient peu à peu glissé vers lui, et le bord de la table. S'il arrivait à en passer une sous le plateau ne fût-ce qu'un instant, il aurait une chance. Soudain calmé, il gronda :

— O.K., mec. Je peux au moins savoir qui tu es ?

— Mack Bolan. Ou l'Exécuteur, ou le grand Fumier. C'est comme tu veux.

Cette fois, Bodegon resta sans réaction. Figé sur sa chaise, il fixait toujours l'écran de télé, incrédule, comme doutant de ce qu'il venait d'entendre. Le front barré d'une grosse ride, il se posait des tas de questions, sans trouver de réponse. Ou plutôt si. Une seule. Il allait lui falloir beaucoup de chance, et beaucoup de réflexes, pour s'en sortir. Car il le savait pour l'avoir entendu dire partout, le grand Fumier ne faisait pas de cadeaux. Ou très peu. Il interrogeait, puis il tuait. À moins qu'on ne lui offre beaucoup en échange de la vie sauve. Alors, passé le premier instant d'hébétude, Rafaël Bodegon recommença à penser sainement. Et à affiner son plan. Toujours le même. Basé sur la confiance. Et l'intox. Quand il fut prêt, il lâcha, hésitant :

— Je comprends rien, mec. Mack Bolan, ça, j'ai pigé. Mais le reste, ce truc d'exécuteur, de fumier, c'est du chinetoque, ou quoi ?

Mack Bolan esquissa un sourire froid. Le marchand semblait sincère. D'ailleurs, il n'avait pas eu le moindre tressaillement à l'énoncé de son nom. Pour une fois sa légende ne trouvait pas d'écho, et c'était finalement rassurant. À force d'être autant connu et craint, on allait finir par faire des films sur lui.

— O.K., dit-il. Laisse tomber. Raconte seulement. Je veux tout savoir. Tout, c'est-à-dire pour qui tu bosses dans ce que tu appelles le milieu, ce que tu vends et à qui, enfin, tout.

— Écoute, mec. Je...

— Ah ! coupa Bolan. J'oubliais ! Je suis très susceptible. Je sens une seule fois que tu me mènes en bateau, je te fais sauter la merde qui te sert de cervelle. Vu ?

Pas de réponse.

— *Vale* ?

— *Vale* ! finit par acquiescer Bodegon, de mauvaise grâce. Je commence par quoi ?

— Le début serait le mieux. Je veux dire, pour ce qui concerne tes activités avec la mafia. Pour les autres, je suis au courant. Tu bosses pour eux depuis quand ?

— Même pas un an, avoua Bodegon sans mentir.

— Qui t'a contacté ?

— Un type que je connaissais pas, mais qui, lui, semblait bien me connaître.

— Son nom ?

— Antonio.

— Antonio comment ?

— Je sais pas.

— *Cuidado*, attention, Rafaël ! gronda l'Exécuteur en ponctuant sa mise en garde d'une pression du Beretta. *Cuidado* ! Tu vas dire des bêtises !

— Merde ! jura le trafiquant. Je sais pas, et je peux pas l'inventer ! Dans notre job, c'est presque toujours comme ça !

Ce n'était pas complètement faux. Bolan insisterait plus tard.

— Continue, exigea-t-il. Ça s'est passé comment, ce premier contact ?

— Simple coup de fil chez moi. Pour me donner rencart, et parler affaires. Je faisais déjà un super trafic, et Antonio le savait. Le *deal* entre nous prévoyait qu'il se mêle pas de ma combine, et que je lui procure le matériel sans me mêler de la sienne. Il m'a brossé le topo, et j'ai accepté. Je pouvais avoir beaucoup d'armes, et il avait les réseaux de distribution. D'après ce que j'ai pu comprendre à la longue, les flingues sont le plus souvent destinés à l'Afrique noire, au Maghreb et au Moyen-Orient. J'en sais pas plus et je m'en fous. Du moment que j'avais mon fric, moi...

— Je veux bien, intervint l'Exécuteur. Mais tu dis que tu pouvais avoir les armes, or, entre quelques calibres chouravés sur les livraisons gérées par *mister* Sam, et le trafic à grande échelle de ton Antonio, il y a une différence. D'une part, les trous dans des stocks de l'OTAN, ça ne passe pas inaperçu, d'autre part on sait que *mister* Sam n'est pas dans le coup.

Et pour cause, puisque le « trafic » de Sam était organisé par la CIA. À moins qu'il ne trahisse en ajoutant clandestinement un deuxième trafic au premier, pour son compte personnel. Bolan avait déjà vu pire.

— *Esta la verdad*, c'est la vérité, le rassura Bodegon. Sam est hors-jeu, dans cette affaire. C'est pas sur ses livraisons que je ponctionne les miennes. Pourtant, c'est par lui que ça a commencé. Indirectement.

Bolan tiqua :

— Comment ça ?

Rafaël Bodegon parut hésiter, finit par lâcher du bout des lèvres :

— Ton Sam, il est grillé.

L'Exécuteur encaissa sans broncher. Si c'était vrai, ça intéresserait beaucoup Hal Brognola. Incrédule, il pressa :

— Raconte-moi un peu ça.

— Un jour, commença le trafiquant, j'ai reçu un coup de téléphone. Une femme m'a dit...

— Une femme !

— Si, affirme Bodegon. Une gonzesse. Elle se fait appeler Tracy, et elle m'a dit qu'elle connaissait mes manigances avec Sam, et qu'elle voulait elle aussi en croquer. J'ai essayé de m'en débarrasser en répondant qu'elle n'avait qu'à voir ça avec Sam, mais elle a insisté. Elle avait accès aux stocks d'armes déclassées, et elle pouvait m'en livrer beaucoup. À moi de les écouler. En cas de refus, elle dénonçait Sam aux autorités, je perdais mon fournisseur et je me faisais pincer. Moi, je savais que Sam était couvert et qu'il risquait rien, pas plus que moi. Mais le *deal* de la gonzesse m'a intéressé, et j'ai accepté. Quand, plus tard, Antonio est arrivé avec ses propositions, j'avais le répondant.

Bolan fit la grimace. Il était venu pour un simple blitz, et il se retrouvait avec une histoire de trafic d'armes au sein de l'OTAN. Pas vraiment son domaine. Il fallait alerter Brognola, mais avant, il devait en apprendre plus, et il questionna :

— Comment est-ce que vous opérez vos contacts, la fille et toi ?

— Dès la mise au point de la combine, on s'est plus jamais téléphoné. Le truc, c'est le système de la boîte aux lettres, ironisa lourdement Bodegon. Comme dans les films d'espionnage. Quand j'ai besoin de matériel, je dépose une liste codée dans un endroit connu seulement de nous, et on me livre deux ou trois jours plus tard. Des fois, c'est plus long. Ça dépend des possibilités.

— Où ça ?

— Jamais au même endroit. La dernière fois, c'était au port de Marbella. Les armes étaient dans une camionnette, dont on m'avait fait passer un double des clés par la boîte aux lettres. J'ai fait le transfert dans mon Renault, j'ai déposé le fric dans leur fourgon, je l'ai refermé, j'ai déposé la clé dans une boîte aimantée, que j'ai discrètement collée sous un garde-boue, et je me suis tiré. Je te dis ! Comme dans les films d'espionnage ! railla le trafiquant.

Le premier stress passé, il reprenait du poil de la bête. Bodegon était un vrai dur, et rien ne prouvait qu'il ne menait pas Bolan en bateau. Il fallait vérifier.

— O.K., fit l'Exécuteur en revenant à ses moutons. Et avec ton fameux Antonio, comment ça se passe ?

— Avec lui, c'est plus simple, renseigna Bodegon. Un type me téléphone, me passe commande, me dit où je dois livrer, et le fric est déposé chez moi presque aussitôt.

— Et quand tu veux le joindre ?

— Il déteste ça.

— Mais quand tu veux vraiment ?

— C'est arrivé juste une fois, finit par lâcher l'Espagnol. J'avais un lot intéressant de lance-missiles SMAW déclassés, que je voulais négocier directement. Pour les cas exceptionnels, on m'avait dit d'appeler un bar, *La Paloma*, à Marbella, de dire qui je suis et de demander qu'Antonio me rappelle d'urgence. Je l'ai fait, et on m'a rappelé pour me fixer rendez-vous. Ça s'est passé de nuit, en plein dans les vignes, sur la route d'Antequera. J'ai jamais pu voir sa tête, à Antonio, on m'a tout de suite bandé les yeux. Je sais même pas si c'est lui. En tout cas, le type à qui j'ai parlé était sur la banquette arrière de la bagnole, avec un autre mec, et moi sur le siège avant, à côté du chauffeur. Je suis sûr qu'on me braquait de partout.

Tout ça se tenait. L'Exécuteur connaissait suffisamment les méthodes mafieuses pour croire le trafiquant.

— *Bueno*, se décida-t-il après une courte réflexion. Dans ce cas, tu vas pouvoir me prouver ta bonne foi.

— Hein ? Comment ça ?

— Tu vas appeler *La Paloma*, et demander un contact. Pour ce soir.

— Ce soir !

— Affirmatif. Tu dis que tu as un lot exceptionnel, que tu ne peux pas parler de ça par téléphone. Bref, tu te démerdes.

Rafaël Bodegon réfléchissait à toute vitesse, mais il avait du mal à se concentrer. À cause de cette arme invisible enfoncée dans sa nuque. À travers son stress, une seule pensée vraiment cohérente s'imposait : trahir Antonio, c'était la mort assurée. Un instant, il avait pensé pouvoir enfin glisser une de ses foutues mains sous le plateau de la table et tenter le jackpot. Dans ce cas, parler d'Antonio et de tout le bordel n'était pas grave. L'autre fumier emporterait simplement ça dans sa tombe. Mais le fumier le tenait bien, il voyait parfaitement ses mains... et il allait finir par l'obliger à l'appeler, *La Paloma*. Et là, on saurait que Bodegon avait trahi. Résultat : la méga-rafale punitive. Alors, une seule solution. Tenter sa chance. Maintenant.

— *Vale*, soupira-t-il. D'accord.

Puis tout se passa très vite. Vives comme des crotales, ses deux mains s'étaient élancées en même temps. La gauche accompagnant le mouvement pivotant de son propre buste, la droite filant sous la table. Celle de gauche percuta le bras du Fumier, écartant son arme de côté et, dans le même temps, la droite arrachait le petit Bodyguard scotché en permanence sous le plateau de la table. Un quart de seconde plus tard, le canon du revolver passait sous son aisselle, s'enfonçant dans l'abdomen du grand Fumier crachant sa première ogive. Il enregistra un sursaut, perçut un bref grognement, fut galvanisé par une joie

indicible.

Dans la demi-seconde suivante, il ne comprit plus rien. Il y eut un choc terrible sur son poing armé, il sentit que le Bodyguard lui échappait, et il se retrouva quasiment allongé sur la table par une force infernale. En percutant le bois, son nez craqua sinistrement. Il eut un goût de sang dans la bouche, sentit son bras précédemment armé douloureusement étiré, main tournée vers le plafond. Puis il y eut comme un coup de poinçon dans sa paume, et Bodegon dut se tordre le cou, pour voir un long et gros tube noir, planté dans sa paume. À l'autre bout du tube, il y avait un automatique Beretta, avec un poing fermé autour de sa crosse.

— C'était mal calculé, Rafaël, fit la voix d'outre-tombe au-dessus de l'Espagnol. Très mal calculé.

Bodegon avait oublié le blouson de jean, suspendu au dossier de sa chaise. Ce n'était pas dans l'abdomen du Fumier qu'il avait enfoncé le canon du Bodyguard, mais dans son propre blouson. Ce qui l'avait trompé à l'instant de tirer. Bolan, lui, avait eu le réflexe nécessaire. Et maintenant...

— Cinq secondes, Rafaël, prévint le timbre sinistre de l'Exécuteur. Tu as cinq secondes pour accepter d'appeler Antonio. À la sixième...

Mack Bolan laissa sa menace en suspens. Le gros réducteur de son enfoncé dans la paume du trafiquant était explicite.

— *Uno*, commença-t-il. *Dos... très...*

Transpirant à grosses gouttes, Bodegon tenta une ruade, sentit son coude et son épaule craquer. S'immobilisant aussitôt, il sembla réfléchir un instant, et tandis que le chiffre *cuatro* résonnait dans la bouche de l'Exécuteur, il cracha soudain, bavant de haine :

— Va te faire foutre, sale con !

Loin de l'impressionner, la menace du Beretta semblait, au contraire, l'avoir galvanisé. Pour l'Exécuteur les choses se compliquaient.

CHAPITRE X

Leopoldo Castelar tétait son cigare sans le savourer vraiment. Dommage. Un Roméo et Juliette ! Un de ces « barreaux de chaise », que son importateur attitré faisait directement venir de La Havane, et qui coûtait quasiment la semaine de salaire d'un ouvrier moyen. D'ailleurs, ce soir, Leopoldo Castelar n'aimait rien. Il était de mauvaise humeur. Il détestait ces rendez-vous clandestins. Il exéçrait la faune humaine qui grenouillait au bas de l'échelle mafieuse, et il aurait aimé pouvoir ramasser le fric sans avoir à se salir les mains. Malheureusement il n'était que le gérant de la *Sociedad General de Transportes*, une petite société d'import-export, modeste maillon de la longue chaîne mafieuse installée depuis peu dans le secteur. Ne glanant au passage que quelques miettes du gigantesque banquet mondial de l'*Organized Crime*, il était bien obligé de se frotter à des ringards comme Rafaël Bodegon, et rageait de recevoir ses ordres d'un mac. Car sous sa couverture de producteur de films, Pablo Ruiz n'était qu'un proxénète. Son intermédiaire avec les gros bonnets locaux. Un simple souteneur, auquel Leopoldo Castelar devait cirer les pompes et dont il devait tout accepter, y compris d'assister à ses foutus cocktails. Organisées à tout bout de champ, les soirées de ce minable producteur de séries Z et de vidéos pornos étaient aussi nulles que lui. Vulgaires et simples prétextes à boire et à culbuter des starlettes prêtes à tout. Des sauteries, comme celle à propos de laquelle il avait reçu un carton d'invitation pour ce soir.

Un carton ! À lui ! Décidément, le mac ne se sentait plus ! Mais peu avant son départ, le téléphone avait sonné. Un téléphone cellulaire que lui avait remis Pablo Ruiz, et dont Castelar ignorait quel particulier, ou quelle société en était l'abonné. Une ligne seulement utilisée par ce mystérieux correspondant qui lui servait d'intermédiaire avec le marchand d'armes, et par laquelle ce dernier venait de lui demander un rendez-vous d'urgence, pour un marché « prioritaire ». En clair, un lot d'armement exceptionnel, affaire à saisir tout de suite. Le genre de tractation délicate à ne jamais traiter par téléphone. Obligé d'accepter, Leopoldo Castelar avait rameuté ses deux gorilles, avertissant aussitôt le mac, qui lui avait donné sa bénédiction. Maintenant, la Mercedes grimpait la route, sinueuse et bordée de vignes, qui menait à Alora, et Leopoldo Castelar laissait son

regard plonger dans la nuit. Souvent, il se demandait ce qui l'avait amené, deux ans plus tôt et à quarante et un ans, à lâcher son existence terne d'employé du fisc, pour accepter cette grosse combine mafieuse. Chaque fois, il se répondait que c'était par goût de l'aventure mais, au fond, il savait que c'était faux. C'était uniquement pour le fric. Comme simple fonctionnaire des impôts, il n'aurait jamais pu accéder à tout cela. Sans argent, il n'aurait pu avoir, ni son appartement duplex de Victoria, ni son hors-bord pour le ski, ni ces filles qu'il se payait à volonté, ni cette fontaine à pognon qu'était la SGT, ni cette Mercedes, aux coussins de cuir odorant, dans laquelle il avait fait installer chaîne hi-fi, mini-bar et télévision. Dans ces conditions, depuis longtemps déjà, il avait cessé de gamberger sur le système qui lui permettait tout ça. Il ne pensait plus aux victimes des faillites *qu'ils* causaient, aux rackets *qu'ils* opéraient, ni aux cadavres que cela entraînait parfois, quand les choses n'allaient pas droit. Pour Leopoldo Castelar, tout ça était abstrait. Il ne connaissait pas les victimes de la « famille », et il n'avait jamais vu un seul cadavre de sa vie. Sauf à la télé, bien sûr. Et la justice ne l'avait encore jamais ennuyé. Alors normalement, ce soir, il aurait dû être détendu. S'il ne l'était pas, c'était à cause de Bodegon. Bodegon le trafiquant, l'homme qui le reliait à l'univers sale et dangereux du Crime Organisé.

— On arrive, patron.

Assis près de lui sur la banquette, Mario, son garde du corps personnel. Un grand type maigre, au visage étroit, et aux petits yeux bleus, glacé comme un iceberg, que la « famille » lui avait d'emblée imposé. Un tueur. Leopoldo n'avait jamais eu l'occasion de le voir à l'œuvre, mais il le savait dangereux, et il en avait peur. Car c'était certain, Mario était à son service, autant pour le surveiller que pour le protéger.

— On va faire comme l'autre fois, patron, précisa encore le garde du corps.

Il avait bougé sur la banquette, et Leopoldo Castelar entendit le son caractéristique d'un armement de culasse. Celle du MAC.10 qui ne le quittait presque jamais. Calibre 9 mm, chargeur de trente cartouches, cadence de tir, 1200 coups/minute. Une arme qui collait la trouille à Castelar.

— C'est la meilleure procédure, ajouta le tueur, en se penchant à la vitre pour scruter la nuit.

Procédure simple. Pendant que Mario sortirait pour surveiller les alentours, Ramon quitterait son volant, pour rejoindre Bodegon à son Renault, vérifier qu'il ne portait pas d'arme et lui bander les yeux. Ensuite, il le conduirait jusqu'à la Mercedes, où Castelar écouterait sa proposition, avant de le faire reconduire à son véhicule. Ensuite,

demain ou après-demain, ayant fait son rapport à Pablo Ruiz, Castelar répercuterait à Bodegon la réponse donnée par les huiles à sa proposition. Un cloisonnement étanche, qui mettait ces mêmes gros bonnets à l'abri de toute indiscretion.

— Si, acquiesça mollement le gérant de la SGT. C'est la meilleure procédure.

De toute façon, il n'avait pas le choix. Mario prenait directement ses ordres de Pablo Ruiz, les transmettant lui-même à Ramon le chauffeur. Pour eux, Leopoldo Castelar n'était qu'un figurant. Il était l'homme de paille.

— On arrive ! lança à son tour le chauffeur pardessus son épaule.

La Mercedes venait en effet de quitter la route d'Alora, cahotant à présent dans les ornières d'un chemin creux qui s'enfonçait dans les vignes. Elle franchit un passage à niveau, tressauta sur des rails, et les phares balayèrent un moment les alignements de ceps feuillus de leurs pinceaux blêmes. Un instant plus tard, elle déboucha sur un vaste terrain nu, au milieu duquel les ruines d'une ancienne coopérative viticole achevaient de s'écrouler. Trois bâtiments bas, entourant une cour pleine d'herbes folles. Au fond de celle-ci, feux éteints et l'avant tourné vers la sortie, la fourgonnette Renault du trafiquant. La Mercedes ralentit, s'arrêtant enfin à l'entrée de la cour.

— Mets pleins phares, ordonna Mario au chauffeur.

Celui-ci obéit, et les trois hommes virent nettement la tête du trafiquant à travers son pare-brise. Immobile, les yeux mi-clos à cause de la lumière, Bodegon attendait, selon les instructions.

— *Vamos !* lança Mario en quittant la Mercedes.

Il avait déjà disparu, quand Ramon descendit à son tour, sortant de sa poche le foulard noir destiné à bander les yeux du marchand d'armes, et de son holster d'épaule, l'automatique Glock 9 mm, qu'il affectionnait. Une arme autrichienne, de fabrication récente et en matériaux composites, dont le poids à vide n'atteignait pas 700 grammes. De la démarche lourde qui le caractérisait, le chauffeur alla jusqu'au Renault, ouvrit la portière du conducteur, tendit le foulard en ordonnant d'un ton rogue :

— Colle-toi ça sur...

Il n'acheva pas. Soudain alerté par l'étrange pâleur du trafiquant, il avait amorcé un léger recul, tandis qu'instinctivement, son bras armé était monté devant lui. Simultanément, son regard venait d'accrocher l'anneau d'or traversant l'excroissance de chair de sa joue. Un anneau qu'il avait déjà vu la fois précédente, mais qui ce soir s'agrémentait d'une sorte de breloque. Une médaille en bronze.

— *Madré de...*, commença-t-il. Qu'est-ce que...

Là non plus, il n'acheva pas. À cause de l'énorme choc qui lui arriva dans la poitrine, et qui l'envoya sur le côté, battant l'air de ses deux bras et lâchant à la fois le foulard noir et le Glock. Il n'avait même pas perçu l'étrange et lointain « flop » qui avait résonné dans la nuit.

Mais à quelque distance de là, Mario, lui, l'avait parfaitement entendu. Et identifié. Un bruit de réducteur de son. Incrédule, il s'était instinctivement accroupi dans les ruines où il avait établi son poste de guet, ses petits yeux bleus dilatés fouillant la nuit, l'index sur la détente du MAC.10. Pourtant, ses battements cardiaques n'avaient pas changé de rythme. Ni sa respiration. Il avait toujours été comme ça. Calme, presque indifférent au danger. Simplement, tous les sens aux aguets, il scrutait la nuit sans comprendre. Sauf une chose. Derrière son volant, Rafaël Bodegon n'avait pas bronché, c'est donc qu'il était mort lui aussi.

Ils étaient tombés dans un piège. Mais tendu par qui ? Pourquoi ? Tout allait très vite dans la tête de Mario. Mais trois secondes ne s'étaient pas écoulées depuis le « flop », que deux autres résonnèrent. Si rapprochés qu'ils se confondirent presque. Instantanément, les phares de la Mercedes éclatèrent, plongeant le décor dans l'obscurité. Une voix cria au loin :

— *Qué pasa, Mario ?*

Dans la Mercedes, Leopoldo Castelar s'affolait. Mario, non. En professionnel aguerri, il avait repéré la direction des coups de feu assourdis. D'un bond et au jugé, il franchit un mur éboulé, se redressa, lâcha une brève rafale. En vain. S'accroupissant de nouveau, il attendit encore un peu, entendit Castelar qui criait derechef :

— *Qué pasa ?*

C'était pourtant clair, ce qui se passait. Sans répondre et toujours à l'aveuglette, Mario se glissa vers la gauche, effectuant un lent crochet, dont il espérait qu'il le rapprocherait de la Mercedes. Mais à cet instant, il entendit le moteur de cette dernière s'emballer subitement et il jura entre ses dents :

— *Maricon !*

Castelar s'enfuyait ! Au même moment, le tueur perçut une succession d'autres « flops », entendit un choc du côté de la berline, suivi d'un cri. Affolé, Leopoldo Castelar hurla :

— Mario ! Les pneus ! On nous canarde, merde !

Comme si Mario ne s'en était pas rendu compte.

Se déplaçant une nouvelle fois, ce dernier avait décrit un autre arc de cercle, avant d'envoyer une autre rafale de MAC.10 au hasard. Ou presque. Car à la seconde où il se tapissait au sol, il entendit

nettement le cri. Un cri bref, étouffé, suivi d'un bruit métallique, semblable à celui d'une arme qui tombe et ricoche sur un sol pierreux. Mario eut un rictus, attendit un peu avant de se redresser. Il avait entendu une portière s'ouvrir, puis un bruit de cavalcade. Suivant sa logique, Castelar tentait de s'enfuir à pied. Jurant entre ses dents, le tueur se décida à rompre son silence.

— Arrêtez, patron ! Attendez !

— Laisse. Il n'ira pas loin.

Une voix grave, lugubre, comme sortant de terre. Une voix trop calme. Pour la première fois de sa vie jonchée de cadavres, Mario Sotti eut peur. Très brièvement, mais très intensément. Un véritable choc à l'épigastre, qui lui fit lever précipitamment son P.M. en un geste ridicule de parade, tandis que sa bouche s'ouvrait pour chercher de l'air, et que son index pesait sur la détente pour rafaler. Il n'eut le temps ni de l'un, ni de l'autre. Son regard dilaté fut ébloui par des éclairs blêmes, un cyclone éclata à son oreille et le temps d'une parcelle de seconde, il eut très mal à la tête. Puis il se sentit plonger dans un gouffre noir, et il n'éprouva plus rien.

— Mario ! Merde !

Mais Mario ne répondait plus, et Leopoldo Castelar eut une sorte de nausée. Un instant plus tôt, il avait vu tomber Ramon, et maintenant, quelque chose lui disait que Mario était mort aussi. Jusqu'à présent, il n'avait jamais été confronté à la violence, et cette brusque plongée dans le cauchemar lui fit tout regretter en bloc. Il aurait dû rester fonctionnaire. Mais il était trop tard et, machinalement, il s'était à demi redressé de derrière les éboulis où il s'était réfugié.

— Mario ?

Simple réflexe. Un lambeau d'espoir aussi. Ou le tueur était mort, ou il se planquait quelque part pour essayer de surprendre l'adversaire. Un ennemi que Castelar ne connaissait pas, et à la présence duquel il ne comprenait rien. Alors, sa trouille grimpait en lui, grignotant sournoisement ses nerfs. Il était sur le point d'appeler encore Mario, quand soudain, il perçut une sorte de glissement sur sa gauche. Le cœur au bord des lèvres, bouche pincée sur son cri contenu, il ouvrait des yeux paniqués, ne distinguant rien dans la nuit noire.

— Pa... tron !

Ça n'avait été qu'un murmure, mais le gérant de la SGT sursauta. Il aurait voulu crier, appeler, mais c'était impossible. Sa gorge était si nouée qu'il en étouffait.

— Patron ! répéta la voix, tout près. C'est... moi !

Ramon ! C'était la voix de Ramon ! Ramon qui n'était pas mort, et qui avait réussi à ramper jusqu'ici ! Leopoldo Castelar faillit hurler de joie. Il était sauvé !

— Ramon ! parvint-il à souffler enfin. *Qué pasa ?*

— C'est... c'est Bo... degon, patron. Mort.

— Mort ! répéta le gérant d'une voix blême. Qu'est-ce que...

— Il a... un truc, coupa le chauffeur invisible. Attention, patron ! Une truc... dans son putain d'an... neau ! La... la médaille de...

— Quoi ! paniqua de nouveau Castelar. Comment ça, une médaille !

Il entendit une sorte de choc mou, perçut une brève plainte, puis plus rien. De plus en plus nauséeux, la face à ras de terre, il bêla :

— Quelle médaille, merde ?

Il y eut un froissement près de lui, suivi d'un petit tintement, et tandis qu'un rayon de lumière trouait la nuit, éclairant un objet bizarre tombé juste devant son nez, une voix sinistre gronda au-dessus de sa tête :

— Celle-là.

CHAPITRE XI

Leopoldo Castelar fixait l'objet doré d'un regard halluciné. Sans comprendre. Au-dessus de lui, la voix renseigna, polaire :

— C'est la médaille Marksman, Antonio. Celle des tireurs d'élite.

Le timbre de l'inconnu était vraiment lugubre. Trop calme, trop glacé. Leopoldo Castelar voyait cette chose par terre, mais c'était flou et il cligna des paupières pour s'éclaircir la vue. Il le regretta aussitôt. Il y avait bien une médaille, mais aussi un anneau en or, avec un lambeau de chair blême accroché après. Secoué par un violent spasme, le gérant de la SGT vomit un peu de bile, s'étouffa, vomit encore. Haletant, il chercha son souffle et, sans qu'il l'ait voulu vraiment et du fond de sa panique, il appela faiblement :

— Ramon !

— Mort, renvoya l'inconnu. Je viens de l'achever. J'ai tué Mario aussi. Pour Bodegon, j'ai attendu qu'il m'ait conduit jusqu'ici pour lui éclater la colonne vertébrale. D'une seule balle. Et toi, ajouta la voix de mort, je vais te...

— Non !

Cette fois, le gérant de la SGT avait eu le courage de relever la tête. Il ne vit d'abord que deux pieds chaussés de chaussures de sport, puis deux jambes, et enfin une haute silhouette vêtue de noir, avec un P.M. en sautoir sur le poitrail, deux grenades accrochées à la ceinture et un automatique à long réducteur de son à la main. Un gros tube noir, pointé sur sa tête.

— Non ! répéta-t-il, non ! Pas moi !

À cause de la lampe torche brandie par l'autre main de l'inconnu, il ne voyait pas son visage, et cela décuplait sa peur. Un gargouillement indécent secoua ses boyaux, tandis qu'il gémissait d'un ton suppliant :

— Pourquoi ?

Le rayon de la torche bougea et, durant une demi-seconde, l'Espagnol distingua une face d'extraterrestre qui le fit frémir. Une face sans expression, avec comme un casque d'écoute sur la tête, et un truc devant l'œil gauche, qui ressemblait à un petit caméscope. Puis la lampe s'éteignit et la voix d'outre-tombe reprit :

— Pourquoi ? Mais parce que tu es une ordure, Antonio. Comme les trois autres que je viens de tuer.

Malgré sa panique et ses intestins en révolution, Leopoldo Castelar recommençait à penser un minimum. Suffisamment pour qu'une étincelle ne crève lentement l'enveloppe racornie de sa mémoire. Ce que venait de dire ce type éveillait en lui de vagues réminiscences. Quelque chose qu'il pressentait encore plus chargé de menaces que tout ce qu'il vivait en ce moment. Se pouvait-il que... Non ! C'était impossible ! Tout ce qu'on racontait à ce sujet ne pouvait qu'être une légende. Une de ces légendes à la noix qu'on se raconte pour se foutre la trouille. Mais il y avait cette saloperie de médaille, avec son morceau de viande. Les tripes de plus en plus nouées, Leopoldo Castelar se décida à couiner :

— Vous... vous n'êtes quand même pas...

Il se tut, incapable d'en dire plus.

— Si, répondit la voix sépulcrale. Mon nom est Mack Bolan. Le Fumier, si tu préfères.

Suivit un long silence, durant lequel l'Espagnol put nettement entendre les battements de son cœur. Il n'osait plus bouger, n'osait plus penser non plus. Le grand Fumier ! L'Exécuteur ! Le tueur de *mafiosi* ! Tout ça ne pouvait pas être. Il était dans son lit et il cauchemardait. Au-dessus de lui, la voix sinistre le détrompa :

— Il faut qu'on parle, Antonio.

Un autre silence, puis :

— Au fait, Antonio comment ?

L'Exécuteur voulait parler ! Leopoldo Castelar allait pouvoir se justifier. Expliquer. Les choses allaient s'arranger. Et pour bien montrer d'emblée sa bonne foi, l'Espagnol avoua :

— Pas... pas Antonio. Leopoldo. Leopoldo Castelar.

— *Muy bien*, le félicita la voix lugubre. Continue. Explique-moi un peu tout ça. Je veux savoir ce que tu fais, pour qui tu roules, etc.

Le temps d'une seconde ou deux, Leopoldo Castelar songea à ce que la « famille » faisait aux donneuses. Mais là, répandu aux pieds du grand Fumier, son choix était d'une simplicité biblique. Il voulait vivre encore. Pour le reste, il verrait plus tard. Alors il parla. Il raconta sa vie terne de fonctionnaire, sa rencontre avec le monde du Crime Organisé, expliquant enfin comment, grâce à la *Sociedad General de Transportes*, il avait aidé la création des réseaux de trafic d'armes pour le compte de la mafia locale.

— Tout ça, c'est bien beau, lança l'Exécuteur quand il se tut, essoufflé. Mais ce qui m'intéresse, ce sont les noms de tes patrons.

On y était. Leopoldo Castelar avait redouté cet instant plus que tout. Il était le point d'orgue de son *debriefing*. Le moment où tout devait normalement se jouer. Ou il satisfaisait le Fumier, ou il se faisait tuer. Or, il le savait, il n'avait pas vraiment le moyen de sauver sa peau. Bolan voulait les têtes du trafic, il n'avait qu'un sous-fifre à lui livrer.

— Alors ?

Le timbre de l'Exécuteur n'avait pas changé, pourtant l'Espagnol sentit l'impatience dans le propos. Alors, fermant les yeux comme pour se protéger, il lâcha du bout des lèvres :

— Ruiz. Pablo Ruiz.

— Qui est Ruiz ? interrogea Bolan, implacable.

— *EL. El Macho*, précisa Castelar. Le... big-mac de la ville. Il est aussi producteur de films. Du porno, des trucs moches.

— Pas le profil d'une grosse légume, ce Ruiz.

Ça allait mal pour Castelar. Très mal. Malade de trouille, il chevrota encore :

— C'est... c'est mon contact ! C'est à lui que... que je rends les comptes. Il est l'intermédiaire. Les autres, je... je ne les connais pas. Mais je vais vous dire comment coincer Ruiz !

Dans l'ombre, Mack Bolan grimaça de dégoût. Avec ces rats, c'était toujours la même chanson. Le même scénario dégueulasse. Tous vendraient père et mère pour sauver leur sale peau. Écœurant.

— C'est facile ! s'enhardit le gérant, fou d'un nouvel espoir. Ce soir, il a organisé une fête. Un cocktail. Il y aura beaucoup de monde. Vous l'aurez sans problème. Parole !

— Où est ce penthouse ?

— Derrière San Juan Bosco ! N° 5, calle Martinez, dernier étage. Un immeuble de bureaux. Désert la nuit. Ça donne sur le cimetière. Facile ! J'ai même un carton d'invitation ! Là, dans ma poche ! Un carton anonyme ! Pour les intimes. Ceux dont on ne doit pas connaître l'identité.

— C'est filtré ? interrogea l'Exécuteur.

— *Si*. Mais il y a toujours beaucoup de monde. Les gardes vérifient les invitations, sauf les cartons anonymes. Parfois, ils fouillent aussi. Même les intimes.

Dans la galaxie mafieuse, c'était souvent une sage précaution. On était souvent tué par ses proches. Bolan s'enquit :

— Et comme protection rapprochée ?

— Trois *tenientes*, précisa Castelar. Avec chacun un ou deux gardes

du corps. Ils logent là-bas en permanence. C'est immense et confortable, et souvent, il y a aussi des filles. Très jeunes. Des starlettes en mal de rôles, ramassées au gré des castings. Les meilleurs éléments sont envoyés au *convento*.

— Qu'est-ce que c'est, le *convento* ?

— Un ancien couvent, qui appartient en sous-main aux boss de la ville. Une sorte de centre de formation pour aspirantes putes. Il y a des gardes, et une mère maquerelle. J'ignore où ça se trouve exactement, mais c'est là que Ruiz fabrique ses gagneuses. Ensuite, les meilleures sont envoyées à des amis à l'étranger, ajouta le gérant avec dégoût. En Libye, au Moyen-Orient ou en Arabie Saoudite. Elles commencent comme mondaines dans les palaces, et finissent le plus souvent comme cheptel d'abattage.

Pris par son récit, Leopoldo Castelar se calmait peu à peu. L'espoir revenait. Le grand Fumier avait l'air de le croire. De s'intéresser à ses aveux. Bon signe. Sa légende affirmait que, parfois, il graciait ceux qui l'aidaient. Il allait donc l'aider. Le mieux possible.

— Vous verrez, ajouta-t-il, servile à souhait. Vous verrez. En arrivant dans l'appartement, il y a...

L'Exécuteur écoutait, enregistrant le moindre détail, échafaudant déjà son plan. Si Castelar ne lui donnait pas les noms des boss du secteur, c'est qu'il ne les connaissait pas. Il n'était qu'un maillon de la longue chaîne du crime. Un instrument qu'on jette après usage. Dans la mafia, c'était comme ça. Et l'Exécuteur avait souvent dû ainsi remonter les pistes, ne sachant à l'avance s'il parviendrait jusqu'en haut de la pyramide. Un sommet d'autant plus multiple que le nombre de familles augmentait, avec la montée en force des mafias sud-américaines, et l'émergence de celles qui venaient maintenant de l'Est européen.

— O.K., fit Bolan quand l'Espagnol eut terminé. J'ai vu que tu as le téléphone, dans ta voiture. Tu vas appeler Pablo Ruiz, lui dire que tout va bien, et que tu ne vas pas tarder. Ça le rassurera sûrement.

Et surtout, il ne se méfierait pas. Le plan de l'Exécuteur nécessitait un minimum de sérénité. De part et d'autre. Car, bien évidemment, il était exclu de faire courir le moindre risque aux invités du mac. L'Exécuteur n'aimait guère les blitz en public, mais si Castelar disait la vérité, ce cocktail était effectivement une excellente occasion d'avancer à pas de géant.

À condition que Ruiz ne soit pas, lui aussi, un simple maillon intermédiaire.

— En voiture, ordonna l'Exécuteur en attrapant le gérant par son col.

Complètement déphasé, Castelar se retrouva sur pied, poussé en avant dans le noir. À croire que le Fumier y voyait comme en plein jour. Sans doute ce truc en forme de caméscope. Il avait vu ça dans des films. Butant sur le terrain inégal et toujours fermement maintenu par le col, Leopoldo Castelar se retrouva bientôt sur la banquette arrière de la Mercedes, et cela lui procura un soudain regain d'espoir. Dans cette berline de luxe, il était chez lui. Dans ce monde facile, où rien de mauvais ne pouvait lui arriver. Juste avant que la portière ne se referme sur eux, il avait eu le temps d'apercevoir un peu mieux le visage de l'Exécuteur, dans la lumière du plafonnier. Une tête de soldat futuriste, avec un œil unique, si glacial que l'Espagnol fut presque soulagé de ne plus y voir de nouveau. Déjà, comme par enchantement, le combiné cellulaire de bord était venu atterrir sur ses genoux.

— Vas-y, ordonna l'Exécuteur. Et sois bref.

Grâce aux touches luminescentes de l'appareil, Leopoldo Castelar put commencer à composer le numéro de Ruiz. Mais ses mains tremblaient tellement qu'il se trompa.

— Pardon ! s'excusa-t-il. Je n'ai pas fait...

— Recommence.

La voix était toujours aussi calme. Aux gestes de Bolan, Castelar comprit qu'il activait l'écoute « mains libres » du téléphone, et quand la sonnerie retentit dans l'habitacle, il sursauta sur la banquette.

— *Diga ?*

Une voix rude, mais contenue. En fond sonore, une salsa lointaine.

— Je veux parler au *Señor* Ruiz, bêla Castelar.

— Désolé, il est très occupé.

— Eh ! cria presque le gérant de la SGT. C'est urgent ! Je suis Leopoldo Castelar !

Une hésitation, puis :

— *Un rato*. Un moment.

Il y eut un nouveau temps mort, avant qu'une nouvelle voix ne résonne dans la Mercedes :

— Léo ! s'exclama une voix désagréable. *Qué pasa ?*

— *Nada* ! rassura le gérant d'un ton précipité. Rien du tout. Enfin... plutôt si ! Notre... fournisseur pour l'étranger vient de me proposer une belle affaire. Un super lot. Je serai un peu en retard, mais je t'expliquerai. Tout va bien.

— *Muy bien ! Muy bien !* renvoya le timbre désagréable. Amène-toi vite ! Moi, c'est un lot de super starlettes, que je viens de recevoir ! À la limite d'âge, si tu vois ce que je veux dire ! Si tu en veux un peu

avant qu'on les abîme...

Il y eut un petit rire saccadé dans l'appareil, et la communication fut coupée. Récupérant le combiné dans le poing crispé de Castelar, Bolan coupa à son tour puis, s'adressant au gérant de la SGT, il questionna :

— Il est comment, Ruiz ? Je veux dire, physiquement.

— Grand et musclé, gueule bronzée, tempes argentées, moustaches et sourire pour pub de dentifrice. Il porte une bague à l'annulaire gauche. Une tête de taureau avec deux émeraudes à la place des yeux. Vous ne pourrez pas le rater. Toutes les filles sont accrochées à lui.

Bolan acquiesça, félicitant à son tour :

— *Muy bien*, Leopoldo. *Muy bien* ! Tu t'es montré à la hauteur.

Juste à hauteur de traître. Les *amici* que l'Exécuteur préférait. Avec eux, pas de remords. Sur l'écran verdâtre de la jumelle passive, il voyait la face contractée du gérant, avec son regard obstinément braqué devant lui. Il se dit que la galaxie mafieuse était bien mal représentée par ce type de couard et, comme pour lui-même, il déclara, songeur :

— *Muy bien*.

Puis il pressa la détente du Beretta, qui éternua encore une fois dans son poing. Tempe éclatée, Leopoldo Castelar s'effondra sur le côté, souillant le beau cuir noir de la Mercedes. Il ne s'était pas vu mourir, il avait même cru un instant être tiré d'affaire. Mais l'Exécuteur n'avait pas le choix. Tant qu'il n'aurait, ni identifié, ni localisé son *vrai* gibier, il devrait agir dans l'ombre, et en secret. Dans la poche de Castelar, il trouva effectivement le carton d'invitation annoncé. Le nom de l'invité y était absent, et l'adresse correspondait à celle donnée par le gérant . Après un ultime regard au cadavre, il lança :

— Tu aurais dû rester aux impôts, minable !

Belle oraison funèbre s'il en fut. Mais déjà, l'Exécuteur avait quitté la Mercedes.

CHAPITRE XII

Quand le 4x4 de l'Exécuteur entra en ville, il était un peu plus de 23 heures. Sans presque chercher son chemin, Bolan retrouva le Guadalmedina, descendit vers le sud, mettant le cap sur le *Galicía*. Pas question d'aller au cocktail du mac en combinaison de combat. Salué par le gardien du parking, il pénétra dans la cour, y laissa le Range, le temps de se changer.

Quand il quitta son hôtel un peu plus tard, il était nettement plus présentable. Pantalon d'alpaga noir, veste grise, bronzage rehaussé par chemise de soie blanche et chaussures à l'avenant. L'uniforme du fêtard B.C.B.G.

Le tout, sans arme. Dans un premier temps, même *The Snake* resterait dans le Range. À cause d'une fouille possible. À 23 h 30, il grimpa à l'assaut de Cristo de la Epidemia et arrêta de nouveau le Range à l'angle de la calle Martinez, sous le mur du cimetière. Caisson-armement bouclé et mains dans les poches, il remonta la calle, tourna à gauche, trouva le N° 5. Effectivement un immeuble de bureaux de quatre étages, à l'entrée duquel deux cerbères endimanchés filtraient les arrivants. Un petit groupe sacrifiait à la fouille avec bonne humeur. Certaines langues étaient déjà pâteuses, signe que la fête n'avait sûrement pas commencé ici. Sous le regard trouble et langoureux d'une longue femelle brune en fourreau lamé or, Bolan se laissa passer à la « poêle à frire », scruté au passage par un troisième larron en costume cravate sévère et à la mine soupçonneuse. Sous sa veste, on devinait des formes caractéristiques. L'artillerie de service. Sans son arsenal, l'Exécuteur se sentit soudain tout nu. Il entra dans la gueule du loup, sans même un cure-dents sur lui.

— *Buenos noches, Señor.*

Le soupçonneux s'était emparé de son carton d'invitation. Voyant qu'il avait affaire à un « intime », il n'insista pas, mais l'Exécuteur avait noté le trouble dans ses yeux. Visiblement, le type cherchait à mettre un nom sur son visage. Profitant de l'agitation du groupe, Bolan s'éclipça, emprunta l'unique ascenseur en service, où un liftier en livrée assurait les manœuvres. Ils n'étaient pas encore au premier étage que, déjà, la brune longiligne en fourreau lamé profitait du nombre pour se coller à lui comme une sangsue. Il aurait suffi d'une

dizaine d'étages pour qu'elle le viole sur place, mais il n'y en avait que quatre et, enfin libéré, Bolan se retrouva sur un vaste palier peint en blanc et décoré de poutrelles laquées en rouge, où s'ouvrait une porte à double battant. Au-delà, c'était carrément la folie. Une succession de salons en plusieurs niveaux, une foule à faire éclater les murs, où se côtoyaient visiblement toutes les tendances de la société espagnole. Vrais et faux artistes, vrais et faux riches, vrais et faux truands aussi. Tout le monde semblait plus ou moins allumé, soit à l'alcool, soit à la dope, soit aux deux. Des filles superbes et très jeunes partout, des vieux salingues qui laissaient traîner leurs mains partout. La soirée branchée, dans toute l'acception du terme. Dans certains coins plus ou moins à l'écart, il y avait même quelques parties de jambes en l'air bien amorcées. En guise d'éclairage, des batteries de projecteurs aux couleurs vives, qui clignotaient aux rythmes du techno. Soirée *rave* à domicile. Une fumée épaisse stagnait à hauteur d'homme, enveloppant chaque participant d'un bienheureux anonymat. Situation propice au plan de l'Exécuteur. Se repérant à l'instinct, il avait déjà enfilé un couloir, puis un autre, avant de tomber dans les communs, puis dans un petit hall décoré de pastels coquins. La partie visiblement privée de l'appartement. Devant lui, une double porte laquée. Verrouillée.

— Vous cherchez quelque chose, *señor* ?

Un type à gueule de boxeur venait d'apparaître au débouché du couloir, peu amène. Comme les cerbères du rez-de-chaussée, sa veste dissimulait des protubérances suspectes. Exhibant un sourire niais, Bolan répondit :

— *Los servicios, por favor* ?

Le gorille le guida jusqu'à un autre couloir, désignant une porte marquée *toilettes* en français, devant laquelle attendaient deux filles complètement allumées. Sitôt le « boxeur » disparu, Bolan reprit ses recherches, tomba dans une cuisine jonchée de bouteilles vides, puis dans une arrière-cuisine, où une fenêtre donnait sur une fausse terrasse, occupée par la clim' et d'autres appareils. Dans la tête de l'Exécuteur, un plan se dessinait. Tournant la crémone de la fenêtre, il vérifia qu'elle demeurerait close quand même, quitta les lieux à l'instant où un type complètement ivre entra, cherchant encore à boire.

Un moment plus tard, la topographie des lieux et divers détails gravés dans sa mémoire, il réapparaissait dans l'immense suite de salons. Dans son cerveau, le plan de son blitz était pratiquement arrêté.

Se fondant de nouveau dans l'humanité grouillante et risquant bravement ses tympans, Mack Bolan se fraya un chemin jusqu'au premier bar venu, où il arracha de haute lutte une coupe de champagne à toute une horde assoiffée. Il allait porter le verre à ses

lèvres, quand la brune au fourreau lamé fut soudain devant lui, avec ses grands yeux langoureux et humides.

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

Elle avait dû à la fois se recoller à lui et hurler pour se faire entendre. Son parfum au jasmin était délicieux, mais un brin entêtant et, en s'écrasant contre Bolan, ses seins semblaient sur le point de jaillir de son décolleté.

— *No*, convint-il en la repoussant gentiment. *Soy americano*.

Elle était allumée, mais vraiment belle aussi, et extrêmement tentante. Bien qu'étant venu pour tout autre chose, Bolan entama la conversation. Inutile de se faire remarquer en jouant les grands solitaires mystérieux. Il devait à la fois repérer Pablo Ruiz et se familiariser avec les lieux. Déjà, il avait pu identifier quelques gros-bras aux vestes déformées par endroits. Nombreux. Et il n'avait peut-être pas tout vu. En tout cas, pas question de tenter quoi que ce soit maintenant. Une fois la topographie enregistrée et son plan établi, il retournerait au Range-Rover et attendrait la fin des festivités, avant de réinvestir les lieux, clandestinement, et dûment équipé. Mais il allait reposer sa coupe vide au bar, quand il buta sur une autre femme. Baissant les yeux pour s'excuser, il se statufia une seconde, muet de surprise.

Esther Zahli ! Du moins, celle qui se faisait appeler ainsi. Avec ses cheveux noirs à la Jeanne d'Arc et ses grands yeux gris, eux aussi emplis d'étonnement.

— *You* ! s'exclama-t-elle fort à propos.

— *Me*, renvoya l'Exécuteur, mi-figue, mi-raisin.

Il n'oubliait pas ce que lui avait révélé Hal Brognola par téléphone, sur la prétendue Esther Zahli. Un instant déstabilisée, l'amie de Jennifer Olsborn parvint à esquisser un sourire pour s'étonner, apparemment ravie :

— Le monde est petit, non ?

En d'autres circonstances, sa voix rauque devait être envoûtante.

— On peut le dire, admit Bolan.

Puis vaguement railleur :

— Un petit reportage sur la faune animale du pays ?

— Une petite enquête chez les couventines ? renvoya-t-elle du tac au tac, embrassant l'assistance débridée d'un air entendu.

À propos de couventines, elle ne croyait pas si bien dire. À cause du *convento* évoqué par Castelar. Apparemment, elle s'était vite ressaisie, et comme plus tôt lorsqu'il avait déjoué sa filature, elle le défiait du regard. Furieuse d'être ainsi supplantée, la brune au

fourreau lamé la toisa avec mépris, les plantant là pour se ruer vers un groupe extrêmement dissipé, et très bruyant Avec un sourire amusé, la fausse Esther Zahli ironisa :

— Dommage. Elle n'avait pourtant aucune raison d'être jalouse.

Évidemment. Mais, poursuivant son idée, Bolan questionna encore :

— Comment êtes-vous entrée ? Il faut être invité.

— Une journaliste d'ici. Une amie de Jennifer, spécialisée dans les affaires criminelles, qui l'avait aidée dans son enquête. Elle avait une invitation. Et vous ?

— Un ami aussi, éluda Bolan. Vous êtes venue accompagnée ?

— Non.

— Vous connaissez donc quelqu'un, ici ?

La belle Esther ouvrait la bouche pour répondre, quand une voix résonna soudain derrière eux :

— Pour l'incognito, c'est raté !

Instantanément, les nerfs de l'Exécuteur s'étaient noués, et une infime fraction de seconde, sa main faillit plonger vers sa ceinture. Mais il était désarmé, coincé en pleine foule. Il était piégé.

CHAPITRE XIII

Les nerfs à fleur de peau, l'Exécuteur avait tourné la tête, et son regard en avait rencontré un autre. Noir, dur, avec des tas de questions tout au fond. Celui de Pablo Ruiz, le maître des lieux, le big-mac, l'intermédiaire de feu Castelar, le premier vrai maillon de la chaîne mafieuse locale. Avec ses tempes argentées, sa face virile bronzée, son tour de cou en or et sa bague d'annulaire en forme de tête de taureau. L'Exécuteur avait enregistré tout cela en moins de deux secondes. Comme il avait vu aussi les deux mastards qui encadraient le big-mac. L'un d'eux n'était autre que le troisième cerbère de l'entrée de l'immeuble. Celui qui avait récupéré son invitation, et l'avait dévisagé avec tant d'insistance. D'ailleurs, il avait conservé cette même expression, à la fois attentive et suspicieuse, scrutant tour à tour les traits de Bolan et de sa compagne, l'air peu amène. Sous sa veste, on devinait toujours nettement l'artillerie. Pendant ce temps, tandis que l'autre porte-flingue se contentait d'observer l'Exécuteur à la dérobée, Pablo Ruiz avait esquissé un sourire en coin, fixant la fausse Esther Zahli d'un regard soudain plus velouté.

— Vous auriez dû vous faire annoncer, chère amie, reprocha-t-il en accentuant son sourire de bellâtre. Irina Dolby en personne ! Chez moi ! Chez Pablo Ruiz !

Durant un bref instant, l'Exécuteur crut que la jeune femme allait craquer. Un éclair de panique dans ses grands yeux gris, elle avait marqué un bref recul, pâlisant légèrement sous son hâle. Mais immédiatement ressaisie, elle eut son petit sourire en coin qui la rendait si jolie, tandis qu'elle renvoyait, mondaine en diable :

— J'aime l'incognito, *Señor* Ruiz. Déformation professionnelle, je suppose.

Son accent castillan était absolument parfait, et son self-control étonnant. L'admirant en secret, Bolan l'observait, curieux de voir où mènerait tout ça. En lui, la tension était retombée, mais il restait sur le qui-vive. Le cerbère du rez-de-chaussée l'observait toujours, l'air de rien. Pendant ce temps, le mac reprenait, charmeur à n'en plus pouvoir :

— N'empêche, je suis heureux de vous accueillir à cette fête,

señorita Dolby. Sans mon cher Juan qui vous a identifiée dès votre arrivée...

Pablo Ruiz se tut brusquement puis, se penchant vers la journaliste, il révéla, confidentiel :

— Juan est un ancien physionomiste de casino. Il a dû vous voir dans l'un d'eux. Au cours d'une réception, sans doute.

— Sans doute, admit la *vraie* Irina Dolby. L'année dernière, j'ai mené une enquête sur les casinos d'hôtels dans le monde. Notamment dans le Sud-Est asiatique, et en Amérique latine. J'ai beaucoup fréquenté certaines salles.

Juan ne répondit pas mais, à son expression, Bolan comprit qu'Irina avait deviné. Ce qui n'arrangeait guère leurs affaires. D'une part, feu le détective Salazar l'ayant identifiée comme amie de Jennifer Olsborn, son signalement avait dû être diffusé chez les pourris du coin, d'autre part un physionomiste, c'était exactement ce que Bolan ne souhaitait pas trouver sur son chemin. Mais maintenant, ce dernier semblait se désintéresser d'eux. Une brochette de minettes excitées et piaillardes venait de fondre sur un nouvel arrivant, portant veste métallisée et lunettes mauves. Inutile d'être physionomiste pour le reconnaître, celui-là. Sa photo s'étalait partout dans la presse espagnole. Une star locale du rock, dont Bolan avait oublié le nom.

— Et vous, *señor*, lança soudain Ruiz à l'adresse de Bolan, vous êtes également *periodista* ?

Arborant un sourire modeste, Mack Bolan s'excusa :

— *Perdon, Señor* Ruiz. Mon nom est Robert Collier.

Mieux valait serrer la version officielle au plus près. Pour le cas où les *amici* du coin auraient des mouchards à la clinique.

— Voyage privé, renseigna-t-il encore.

Apparemment satisfait, le mac avait déjà oublié Bolan pour faire du plat à la belle Esther-Irina. Un vrai pro, façon latino. Œil de velours, verbe roucoulant Sauf qu'ici, il fallait hurler pour se faire entendre. Voyant qu'Irina souhaitait rompre le contact, le mac tendit sa carte en insistant :

— Appelez-moi très vite. Nous avons des tas de choses à nous dire.

Ben voyons ! Son sourire au coin des lèvres, Irina Dolby s'empara de la carte, se laissa enfin happer par Bolan, qui l'entraîna vers la sortie en prévenant :

— Je n'aime pas ça. J'ignore comment vous avez atterri ici, mais ça devient dangereux pour vous. Vous êtes en voiture ?

— Taxi.

— Dans ce cas, reprenez un taxi. Je vous appelle à votre hôtel.

— Pas question.

Elle ne souriait plus du tout, et dans ses grands yeux gris se lisait une farouche détermination. Dégageant le bras qu'il lui avait saisi, elle le toisa, lèvres pincées.

— J'ignore qui vous êtes exactement *mister*... Collier, mais vous n'avez aucun droit sur moi.

— O.K., admit-il, glacé. J'espère seulement que vous ne ferez pas un cadavre de plus.

Malgré son self-control, elle s'était légèrement raidie, et il insista, toujours aussi polaire :

— Qu'est-ce que vous croyez, *miss* Dolby ! Que votre carte de presse va vous protéger ?

Dans le monde actuel, les journalistes enlevés, emprisonnés, torturés ou tués ne se comptaient plus, et la mafia n'était pas toujours étrangère à ça. Pressant, l'Exécuteur insista encore :

— Rentrez au *Naranjos*, *miss* Dolby. J'ai ma petite idée sur la raison de votre présence ici, et je trouve ça très, mais vraiment *très* imprudent. Vous ne connaissez sans doute pas bien ces gens, moi si.

— Et c'est pour ça que vous êtes là.

Ils étaient arrivés sur le palier, où l'ascenseur livrait une nouvelle fournée de fêtards. Le bruit était atroce et, malgré la clim', il faisait trop chaud. De lourds parfums se mélangeaient entre eux, y compris celui des pétards qui commençaient à circuler sans vergogne. Il fallait vraiment hurler pour s'entendre et, brusquement, Bolan en eut assez.

— Venez, enjoignit-il à Irina Dolby.

Il lui avait de nouveau pris le bras. Elle voulut se dégager encore, n'y parvint pas et fit la grimace.

Pourtant, elle ne protestait plus, quand il la poussa dans la cabine. Une minute plus tard, ils débouchaient sur le trottoir, où l'air presque frais et le silence leur firent du bien.

— Où est-ce qu'on va ? ironisa la jeune femme, parvenant enfin à se libérer.

— Vous refusez de prendre un taxi ?

— Oui. Dès que vous serez parti, je remonterai là-haut.

De nouveau, elle le toisait, pleine de défi. Avec un soupir, Bolan la guida jusqu'au Range-Rover, dont il ouvrit les portières. S'installant au volant, il alluma une cigarette en invitant :

— Montez. Je ne vais pas vous enlever.

Il désignait le siège du passager et elle finit par s'y asseoir, acceptant même une cigarette. Ils firent un peu de fumée en silence et,

amusée par l'insolite équipement radio du bord, elle alluma le transistor, cherchant machinalement une station FM acceptable. Une musique de jazz emplît l'habitacle en sourdine, mais cela ne dura pas. C'était l'heure des infos, et en journaliste qui se respecte Irina Dolby augmenta le son d'un geste automatique. Un commentateur parla de politique, un autre évoqua la pollution méditerranéenne, puis le premier revint, annonçant un flash spécial :

— « Ce soir, massacre en chaîne dans une clinique de Malaga, annonça-t-il, abrupt, avant de poursuivre : On l'apprend à l'instant, Jennifer Olsborn, la jeune chanteuse américaine, repêchée l'autre jour, atrocement mutilée à la suite d'un accident, au large de Malaga, a été assassinée ce soir, sur son lit de... »

— Oh non !

Rauque et douloureux, le cri avait jailli de la bouche d'Irina Dolby comme une plainte animale.

— Non !

Mue par une sorte de réflexe, elle avait rouvert sa portière, s'apprêtant à sauter à terre. Bolan n'eut que le temps de la rattraper par un bras, la clouant au dossier du siège en grondant :

— Non, Irina. Attendez ! C'est peut-être...

Il allait dire une idiotie. Bien sûr, il n'y avait pas de doute. Ils avaient parfaitement entendu tous les deux. Monocorde, la voix du commentateur poursuivait, annonçant non seulement la mort de Jennifer, mais également le massacre de trois infirmières et de deux internes masculins de la Polyclinique Emilio Diaz. Atterré, Mack Bolan se sentait impuissant. Et en partie responsable. Sans doute alertés par l'arrivée du « fiancé » américain de Jennifer, les responsables de son « accident » avaient décidé de la faire taire à jamais. Sans faire de quartiers. Ces pourritures mafieuses avaient décidément la main lourde. Cinq morts en une soirée !

Un long moment passa ainsi, et les infos étaient finies depuis longtemps quand Bolan leva de nouveau les yeux sur Irina Dolby. Jusqu'à présent effondrée et sanglotant sans retenue, elle était maintenant figée sur son siège, raide et dure comme du bois. Les yeux braqués droit devant, elle semblait soudain transportée ailleurs. Comme en état de transes. Dans la pénombre de l'habitacle, Bolan distinguait une petite veine qui battait à sa tempe, là où les cheveux n'étaient encore que duvet. À cet instant, on aurait dit une petite fille, qu'un sort vraiment trop injuste a terrassée. Mais l'Exécuteur voyait aussi la lueur qui brillait dans ses yeux encore mouillés de larmes, et il savait la lire. Il avait l'expérience de la haine. Il laissa passer le temps, sachant qu'il n'y avait rien à dire. Quand enfin Irina parla de nouveau,

ce fut d'un ton univoque, presque détaché, sans le regarder.

— La première fois que j'ai vu Ruiz, c'était au *Magic*, avoua-t-elle pour commencer. Tout de suite, il s'est mis à tourner autour de Jenny, et à lui faire des avances. Jennifer ne connaissait pas encore ma présence à Malaga. J'avais mis une perruque blonde et des lunettes, et j'étais habillée autrement. Le soir suivant, il est venu avec des copains, et il l'a invitée à leur table. Jenny semblait trouver ça marrant, et moi, j'étais folle de rage. J'avais déjà relevé le numéro de la voiture de ce porc. Une BMW, immatriculée ici. On m'a confirmé que c'était un habitué. Un VIP, qui venait très souvent, avec des tas de filles. J'ai pris des photos, je ne savais que faire, j'étais malade de jalousie. Même après que Jenny eut découvert ma présence, j'ai gardé le secret. Je sentais quelque chose de pas net. De dangereux. À la suite de ce qu'ils ont appelé l'accident j'ai demandé à l'amie journaliste de Jennifer d'identifier le propriétaire de la BMW. Ainsi, j'ai pu découvrir son nom et son adresse, et j'ai commencé à le surveiller. J'ai vite réalisé que ses activités de producteur n'étaient qu'une couverture, et j'ai alors compris ce sur quoi Jennifer travaillait vraiment. La mafia. Ce que j'ignorais encore, ce sont ses activités, disons... parallèles.

Jouant l'étonnement, Bolan questionna :

— Quelles activités parallèles ?

— Ne vous fichez pas de moi. J'ai beaucoup réfléchi, et je suis arrivée à la conclusion que vous n'étiez pas venu là pour une simple enquête. Vous n'avez rien d'un flic américain. Pas plus que d'un agent d'un service quelconque.

L'Exécuteur lui lança un regard de côté.

— Et... j'aurais l'air de quoi, selon vous ?

Se tournant brusquement vers lui, elle planta son regard gris dans le sien, pour énoncer calmement :

— D'un tueur.

On ne pouvait être plus direct. Haussant un sourcil qui se voulait incrédule, Bolan fit encore semblant de s'étonner :

— Qu'est-ce qui vous fait dire une telle énormité ?

Elle le regardait toujours, mais avec plus d'intensité encore, et il se sentit presque gêné lorsqu'elle déclara d'un ton las :

— J'en ai vu beaucoup, des tueurs, vous savez. Le monde en est rempli. Partout. À l'est comme à l'ouest, au sud comme au nord, on en forme à tour de bras. Désormais, *mister* Collier, cette humanité malade est entrée dans l'ère de la mort violente banalisée.

Un long silence plana, avant que Bolan ne questionne enfin :

— Quelles étaient vos intentions, concernant Pablo Ruiz ?

— Je veux le traquer, le confondre, le détruire.

Elle n'avait pas dit *voulais*, mais *veux*. Mais elle n'avait pas précisé quel mode de destruction elle envisageait. Et comme pour répondre à ses interrogations, elle déclara d'un ton grave :

— Jusqu'à ce flash d'infos, je n'envisageais qu'une vengeance légale. Mais maintenant, tout est changé.

— Ce qui signifie ? interrogea l'Exécuteur.

Elle tourna la tête, et plongeant de nouveau son regard dans le vague, elle dit doucement :

— Je vais le tuer.

L'Exécuteur hocha lentement la tête, réfléchit un long moment et dans le silence sourd de l'habitable du Range, sa voix grave et profonde résonna :

— J'ai mieux à vous proposer. Beaucoup mieux.

Irina Dolby s'était imperceptiblement tendue sur son siège, n'osant plus le regarder.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Je vais les tuer*, Irina. Je vais *tous* les tuer.

Le toisant de nouveau, pleine de défi, Irina Dolby questionna :

— Pourquoi feriez-vous ça ?

L'Exécuteur esquissa un sourire presque gentil, et plongeant son regard polaire dans les grands yeux gris et humides, il souffla, un air d'évidence accroché à sa face granitique :

— Parce que je suis un tueur, bien sûr.

CHAPITRE XIV

Le silence régnait dans l'habitable depuis une éternité. Depuis la dernière réplique de Bolan, sur son état de tueur, on aurait dit que le monde s'était arrêté de tourner, et qu'ils s'étaient eux-mêmes arrêtés de respirer. En réalité, l'Exécuteur scrutait la nuit. Un peu plus tôt, après une longue reconnaissance à pied, autour et à l'intérieur de l'immeuble de Ruiz, il avait déplacé le Range, de manière à pouvoir observer, à la fois la sortie de l'immeuble de celui-ci, et les terrasses de son penthouse. Il était maintenant près de trois heures du matin, il n'arrivait plus d'invités au N° 5 de la calle Martinez, mais il en restait encore pas mal au dernier étage. C'allait être le moment.

Passant à l'arrière du Range, l'Exécuteur ouvrit le caisson de l'arsenal pour en sortir le sac de voyage en toile grise, délaissant l'armement « lourd ». Cette nuit, par souci de discrétion, il se contenterait d'un minimum de matériel. Méthodique, il vérifia les chargements du MAC.10 et du micro-Uzi, compléta celui du 92F et enfouit chargeurs supplémentaires, crochet d'escalade et rouleau de filin dans les poches du sac, recouvrit le tout de la sinistre combinaison de combat, achevant son paquetage avec les holsters, la ceinture et les Nike foncées. Cela fait, il coinça le Beretta au réducteur de son dans sa ceinture de pantalon, attacha la gaine du poignard de commando sous sa manche de veste, empocha la mini-Maglite. Hésitant un instant, l'Exécuteur finit par s'octroyer un petit supplément. Deux grenades incapacitantes, plus le masque de protection, destiné à filtrer les émanations paralysantes. Quand il fut prêt, il sauta du Range et, le sac accroché à l'épaule, il s'arrêta à hauteur de la portière du passager pour rompre enfin le silence en déclarant, mi-ironique :

— Puisque vous ne voulez pas rentrer, surveillez au moins le 4x4.

Elle ne répondit pas, et il allait s'éloigner, quand elle le rappela :

— Attendez !

Il se retourna.

— Oui ?

Elle avait de nouveau ce regard de défi qu'il lui connaissait maintenant si bien, lorsqu'elle interrogea :

— C'est comment, votre vrai nom ?

Il esquissa un sourire sans joie, répondit :

— Mack Bolan.

Il lui sembla apercevoir une étrange lueur dans les yeux de la jeune femme, mais il avait déjà fait quelques pas, quand elle lança dans son dos :

— Mack Bolan !

Il fit face encore une fois.

— Oui ?

La même lueur étrange dansait toujours dans les prunelles grises, quand Irina Dolby lança, lèvres serrées :

— Tuez-les tous.

*

* *

L'intrusion clandestine dans l'immeuble s'était déroulée sans problème. Par l'entrée des livraisons d'un diffuseur d'articles de bureau que l'Exécuteur avait forcée, grâce au petit « sésame » du génial Herman Schwarz. Maintenant, son sac à l'épaule, l'Exécuteur venait d'atterrir sur la terrasse inférieure du bâtiment, où un petit vent léger charriait des senteurs de mer et de terre mélangées. Après avoir vérifié que le 92F était solidement coincé, il sortit rouleau de filin et crochet du sac, visa, lança le fer, qui s'accrocha à la rambarde de terrasse du deuxième étage. Il tira sur la corde, vérifia que ça tenait bon, et ainsi de suite ; cinq minutes plus tard, anse du sac autour du cou, il prenait pied sur la quatrième terrasse. Celle du penthouse de Ruiz, du côté qu'il avait repéré trois heures plus tôt, c'est-à-dire dans la partie « technique ». Là où séchoir à linge, centrale d'air conditionné et autres matériels domestiques avaient été installés. Partie de terrasse légèrement en surplomb et fermée aux invités, où l'on n'accédait que par l'arrière-cuisine de l'appartement. Ici, la musique était moins forte et, en se penchant dans le vide, l'Exécuteur pouvait apercevoir les derniers fêtards par les baies ouvertes, dont certains étaient allés flirter ou fumer le dernier joint, sur les trois autres terrasses. Bolan compta les baies, les situant mentalement par rapport aux pièces repérées plus tôt, intrigué par deux fenêtres sans terrasse, qui ne semblaient correspondre à rien. C'est par là qu'il faudrait commencer. Jugeant imprudent de pénétrer dans le penthouse avec le sac d'armes, il cacha provisoirement ce dernier dans le séchoir. Vérifiant enfin qu'il était présentable, il risqua un œil par la fenêtre de l'arrière-cuisine. Déserte. Et le battant qu'il avait déverrouillé des heures plus tôt l'était toujours. Poussant ce dernier, il

sauta dans la pièce, referma derrière lui. Mais il allait passer dans la cuisine, quand des rires l'en dissuadèrent. D'un bref regard, il vit une fille et un type en train de se bécoter. Puis le type ouvrit le congélateur, en sortit un bac à glaçons, avant d'entraîner la fille. Dès qu'ils eurent disparu, Bolan passa dans la cuisine, avant de la quitter à son tour, une coupe vide en main. Il déboucha dans un grand couloir, croisa deux jeunes gens étroitement enlacés contre le mur, qui pouffèrent en le voyant passer. L'instant d'après, après avoir croisé d'autres invités en quête d'isolement, il aboutissait dans le petit hall qu'il cherchait. Celui qu'il avait également repéré plus tôt. Un hall aux portes verrouillées, qui selon toute logique desservait la partie privée de l'immense penthouse. Heureusement désert. Feignant d'être égaré pour le cas où, Bolan frappa à une double porte laquée, ne reçut pas de réponse. Alors, le « sésame » de Schwarz refit sa prestation et, dix secondes plus tard, il investissait la pièce, refermant aussitôt derrière lui, avant d'allumer la mini-Maglite.

Il ne s'était pas trompé. À voir les photos accrochées aux murs, montrant Pablo Ruiz en diverses situations et compagnies, il s'agissait bien de son bureau privé. Ou plutôt, d'une sorte de garçonnière, à l'écart du reste, où tout avait été prévu pour vivre agréablement. Grande table de travail en marbre de Carrare, profonds canapés de cuir, bibliothèques de bois vernis, dont un panneau laissait apparaître un espace entre lui et le mur. Bolan tira dessus, le fit coulisser, découvrant une vaste chambre. Décorée comme celle d'un lupanar, avec estampes érotiques aux murs recouverts de velours rouge, grand lit recouvert de coussins et panneaux de miroirs au plafond. Le bureau était muni de deux fenêtres, dont l'Exécuteur n'avait justement pu attribuer de concordance avec les pièces figurant sur son plan mémorisé. Ouvrant l'une d'elles, il passa la tête, nota avec satisfaction qu'au prix d'une acrobatie, il pouvait éventuellement accéder à la terrasse « technique » où l'attendait son sac d'armes. Refermant le battant, il partit en reconnaissance, trouva ce qu'il cherchait, dans le sas accédant à la salle de bains. Un dressing-room parfaitement aménagé, dont une partie de la penderie constituerait la planque idéale. Car c'était sûr, à un moment ou à un autre, Pablo Ruiz viendrait ici. Restait à récupérer le matériel. Impossible par la fenêtre de la salle de bains. Trop petite, et ne débouchant que sur le vide. Retournant dans la chambre, l'Exécuteur rouvrit la fenêtre, risqua un regard dehors. Personne. Si quelqu'un entrait dans la pièce maintenant, c'était le méga-problème. D'un rétablissement, il passa le buste à l'extérieur, se hissa sur l'entablement de la terrasse, atterrit enfin sur celle-ci, tout près du séchoir à linge, où il récupéra le sac, avant de répéter l'opération, en sens inverse. Toujours personne dans le bureau. L'Exécuteur repassa dans le dressing, prépara son matériel,

enfila la combinaison de combat sur ses vêtements, fixa son harnachement. Après avoir disposé les ouvertures, de manière à pouvoir surveiller, à la fois la chambre, et la partie de bureau que l'espace entre le mur et la bibliothèque permettait d'apercevoir, il se mit à attendre.

Une attente qui dura presque une heure, jusqu'à ce qu'il perçoive enfin des bruits provenant du bureau. Songeant qu'il s'agissait de Ruiz, il s'aventura, Beretta avec silencieux au poing, glissa un regard prudent, vit la lumière allumée. Mais il ne s'agissait que du physionomiste. Intrigué, l'Exécuteur le vit ouvrir un tiroir de la bibliothèque, en extraire un dossier, dont il sortit un bristol assez grand, qu'il se mit à examiner avec attention. D'où il était, Bolan ne pouvait voir ce qu'il regardait. Il allait regagner sa planque, quand le pourri se tourna de trois quarts vers la lumière. Alors, l'Exécuteur vit ce qu'était le bristol en question.

Une photo. La sienne ! Ou plutôt, une copie du portrait-robot de lui, qui circulait partout, depuis maintenant des années. Un portrait-robot qu'il avait déjà vu. Très ressemblant.

Le physionomiste l'avait reconnu ! Aussitôt, l'Exécuteur remisa le Beretta dans son holster, empoigna le manche du poignard sous sa manche et, lame pointée en avant, il se glissa dans le bureau. Il arrivait sur le type, quand alerté par son instinct, celui-ci amorçait le mouvement de se retourner. Tout se passa alors très vite. D'une clé à l'épaule, l'Exécuteur immobilisa le bras qu'il allait plonger sous sa veste, lui bloquant également la nuque. Tête brutalement rejetée vers le bas, Juan poussa une plainte aiguë, lâcha le portrait-robot, voulut ruer. Mais la prise était solide, et la lame du poignard lui piqua sèchement la nuque. L'Exécuteur questionna, glacé :

— Ruiz sait que tu m'as reconnu ?

— *No* ! couina le pourri. Pas encore !

— Combien d'hommes armés, dans la baraque ?

— Euh ! Quatre... non, cinq !

— *Esta bien*, souffla l'Exécuteur.

Puis d'un coup, il enfonça la lame dans la nuque de Juan. Celui-ci couina une deuxième fois, avant de s'écrouler contre Bolan, foudroyé. Moelle épinière sectionnée, il n'avait pas souffert. Presque pas saigné non plus. L'Exécuteur le traîna dans la penderie, revint dans le bureau, reverrouilla la double porte, ramassa son portrait-robot, vérifia qu'aucune trace suspecte ne subsistait, éteignit la lumière, avant de retourner dans le dressing, où il se remit à attendre. Cette fois, moins d'un quart d'heure. Il était exactement 4 h 15, et des échos de la soirée lui parvenaient encore quand il entendit la porte du bureau claquer. Il

s'avance, sentit un frisson d'excitation lui parcourir la nuque, quand il vit la haute silhouette de Ruiz dans le bureau.

— Juan ? Tu es là ?

Juan était bien là, mais il n'était pas près de répondre. Ruiz hésita, ouvrit à son tour un tiroir de la bibliothèque, en sortit un humidificateur, où il s'apprêtait à sélectionner un cigare, quand l'Exécuteur lui arriva dans le dos. Juste au moment où, alerté lui aussi par son instinct, Ruiz tournait la tête. La crosse du 92F lui percuta la tempe, éraflant violemment l'oreille. Il poussa un cri, envoya ses deux mains en barrage, parvint à repousser le bras de Bolan au moment où celui-ci frappait pour la deuxième fois. Ruiz cria encore, tenta un coup de pied qui ne frappa que le vide. Tout en esquivant, l'Exécuteur avait levé sa jambe droite de côté, envoyant son pied dans un fulgurant mouvement latéral de fléau. Ce dernier atteignit le mac en pleine tempe, juste à l'endroit où la crosse venait de le frapper. Mawashi-géri parfait, qui envoya instantanément Ruiz au pays du sommeil. Le mac s'effondra sur la moquette, mais alors que l'Exécuteur s'apprêtait à aller reverrouiller la porte, celle-ci se rouvrit subitement.

— Patron ! Juan a dispa...

Le balèze qui, tout à l'heure, flanquait le physionomiste auprès de Ruiz. Un dixième de seconde surpris, le costaud réagit vite. Sa main était déjà engagée sous sa veste, quand le Beretta apparut dans le poing de Bolan. Le « flop » du réducteur de son résonna juste à l'instant où le *soldato* brandissait son arme. Un gros Star B, qui n'eut pas le temps de cracher sa première 9 mm. Atteint en plein cœur, le *pistolero* resta la bouche ouverte, s'effondrant sur place comme une marionnette aux fils coupés. L'Exécuteur bondit, le tira pour dégager la porte, la reverrouilla, transporta les deux corps dans le dressing, puis celui de Ruiz dans la salle de bains. Dès lors, plus question de faire dans la dentelle. Amenant le buste du mac au-dessus des WC, il lui ôta sa ceinture, lui attacha chevilles et poignets ensemble derrière le dos, lui enfonça la tête dans la cuvette, tira la chasse. Pour Ruiz, le réveil fut brutal. Encore à demi-inconscient, il voulut se dégager. Lui enfonçant la lame du poignard dans le cou, l'Exécuteur prévint :

— Tu cries, je te saigne.

La pointe de la lame était exactement posée sur la carotide. Il suffisait de pousser un peu, pour que le sang gicle. Pablo Ruiz hoqueta :

— Qu'est-ce que...

— Je veux les noms de tes patrons, coupa l'Exécuteur, implacable. Avec les adresses, les effectifs, tout. *Pronto*.

— Va te faire...

À cet instant, des coups furent frappés à la porte du bureau, lui coupant la parole.

— Patron ! cria une voix lointaine. Vous êtes là ?

Ruiz allait crier, mais la lame du poignard le rappela à la raison.

— Patron ! *Hay un problema* ? Il y a un problème ?

— Ils vont défoncer la porte ! grinça le mac en se débattant. Ils vont te faire ta fête, connard !

L'Exécuteur le calma d'un léger coup de lame, qui entama la peau, tout près de la carotide.

— Ils ne trouveront que ton cadavre, pourri ! Je veux savoir pour qui tu bosses ! Vite !

Cette fois, la lame avait profondément pénétré la chair du big-mac, et il céda d'un coup :

— *El... el jefe, aquí... esta* Pie...

Mais l'interrompant une nouvelle fois, la voix lointaine cria de nouveau :

— Patron ! *Qué pasa* ?

Les choses allaient très vite se compliquer pour Bolan. Il allait relancer Pablo Ruiz, quand un énorme craquement se fit entendre du côté du bureau. Et là encore, tout se passa très vite. Des ombres apparurent à l'entrée de la chambre, Bolan attrapa le micro-Uzi posé à ses pieds et dans le même temps, Pablo Ruiz parvint à s'extraire de la cuvette des WC en hurlant :

— Tuez-le !

Plongeant dans le dressing, l'Exécuteur faillit littéralement tomber sur le premier *soldato*. Un gros automatique au poing, celui-ci hésita une demi-seconde de trop. Quasiment silencieuse, la mini-rafale de l'Uzi lui déchiqueta le ventre, l'envoyant s'écraser à l'autre bout de la chambre.

— *Cuidado* ! Attention ! cria une voix sur la droite.

Simultanément, deux flingueurs étaient apparus à l'entrée de la chambre, calibres braqués, un peu dépassés, cherchant une cible. Au même instant, roulant, rampant et tressautant comme un cafard, Pablo Ruiz déboulait dans les jambes de l'Exécuteur, juste comme il s'éjectait en avant pour échapper aux tirs. Il y eut des coups de feu, deux courtes rafales, un cri étouffé sur la droite de Bolan, un gémissement aigu derrière lui. Déjà, il se redressait, accueillait un troisième *pistolero* d'une nouvelle mini-rafale. Il avait eu le temps de reconnaître le « boxeur ». Au loin, des cris, des appels. L'alerte était donnée, et la fête allait tourner à la panique. Roulant vers Pablo Ruiz pour exercer une nouvelle tentative, l'Exécuteur s'arrêta net. Une large flaque de sang

s'étalait sous sa tête, et un morceau de son crâne avait disparu. Le mac était mort. Tué par les tirs de ses propres flingueurs, quand ils avaient voulu abattre Bolan.

— *Shit* ! gronda celui-ci en plongeant sur son sac d'armes.

Mais il n'avait pas le temps de se morfondre. Il fallait déguerpir. Rafalant deux autres types qui venaient de surgir à l'entrée du bureau en pointant leurs armes, l'Exécuteur sauta par-dessus les cadavres et, son sac à l'épaule, alla tirer le panneau de bibliothèque, avant de le coincer avec un pied de chaise. Puis, sans hésiter, il ouvrit la fenêtre, prit appui sur son entablement et, comme la première fois, se hissa jusqu'à la demi-terrasse supérieure. Pendant ce temps, derrière lui, la chasse s'organisait, malgré la panique ambiante. Mais retrouvant son itinéraire d'arrivée, Mack Bolan avait déjà sauté sur la terrasse du dessous. En quelques manœuvres de grappin et de niveau en niveau, il se retrouva bientôt dans la réserve du diffuseur d'articles de bureau, et quand il émergea dehors, personne ne l'attendait. Moins d'une minute après, il réintérait le Range-Rover. Tendue, Irina Dolby s'inquiéta :

— Que s'est-il passé ? On entend des cris et...

— Ruiz est mort, coupa Bolan en démarrant aussitôt. Mais il n'a pas eu le temps de parler.

En quelques mots et tandis que le 4x4 quittait le théâtre des opérations, il résuma les événements, faisant part de son amertume.

— Il reste les photos, rappela Irina après un moment de réflexion. Celles que j'ai prises au *Magic*. Vous vous souvenez ?

Les photos dont elle avait parlé plus tôt ! Détail qu'il n'avait pas enregistré sur le moment. Maintenant, Bolan se souvenait. La journaliste avait raison. Avec un peu de chance, ses photos permettraient peut-être d'identifier ceux qui accompagnaient le mac au night où se produisait Jennifer Olsborn.

— O.K., apprécia l'Exécuteur. En attendant, on va aller chercher vos affaires au *Naranjos*. Ensuite, je ferai de même au *Galicja*, et on cherchera un autre hôtel.

La jeune femme secoua ses cheveux.

— J'ai une meilleure idée. Arrêtez-moi à une cabine.

En guise de réponse, Bolan sortit de la boîte à gants le cellulaire fourni par l'homme du consulat.

Aussitôt, Irina composa un numéro, dut attendre un moment avant d'obtenir son correspondant. Une certaine Sandra, à laquelle elle expliqua seulement qu'un « ami » et elle avaient besoin d'être hébergés provisoirement. Elle dit « *gracias* », puis elle raccrocha, avant de déclarer :

— Sandra nous attend.

Son visage s'était détendu, ne reflétant plus que la fatigue. Au fond des grands yeux gris, la tristesse était revenue.

CHAPITRE XV

Pietro Sampieri, Luca « *Secondo* » et Franco Pizzi n'étaient qu'à demi soulagés. Julio avait certes rempli son contrat, mais ils auraient préféré une mort « naturelle ». Plus discrète que tout ce cirque. Vautré dans le grand fauteuil directorial du bureau, Pietro soupira, de mauvaise humeur. Puis fixant son regard noir sur Julio, il grommela :

— Pas de *sobre* pour cette fois. On a failli aller au désastre.

Des traces de maquillage subsistant sur sa face crayeuse, l'homo blêmit encore plus. Bien sûr, les infos avaient fait état du massacre de la clinique, mais ce n'était pas sa faute si les choses avaient mal tourné. Il avait quand même rempli son contrat ! Trop injuste. De quoi rafaler dans le tas. Julio savait où était le coffre aux enveloppes. Une fois, sans qu'on l'ait vu, il avait même surpris le boss en train de l'ouvrir. La combinaison restait gravée dans sa mémoire en lettres dorées à l'or fin. Un jour, il l'ouvrirait, ce putain de coffre. Et il filerait avec toutes les enveloppes. Tout le fric !

— Les flics sont excités, maintenant, déclara P.P., le ton plein de lourds reproches. Va falloir être prudents. En attendant, il est tard. Tout le monde au lit.

Cette fois, il ne s'était adressé à personne en particulier, et personne ne releva. D'ailleurs, un téléphone s'était mis à sonner sur le bureau, figeant Luca Sampieri qui avait déjà quitté son fauteuil. Pietro décrocha, se demandant qui pouvait bien appeler à cette heure-là.

— *Diga ?*

— Patron, c'est moi, lança une voix précipitée, dans le combiné.

Avec un accent que P.P. identifia tout de suite. Alberto Moreno, un des *tenenti* du *regime* de Franco Pizzi. Ils l'avaient déplacé cette nuit chez Pablo Ruiz, pour assurer la sécurité de son pince-fesses. Un Napolitain, pur sucre, et de toute confiance. Levant machinalement les yeux sur son *caporegime*, le boss de Malaga interrogea, intrigué :

— *Si. Qué pasa, Berto ?*

Sur la ligne, il y eut un bref silence et en toile de fond sonore, Pietro Sampieri perçut comme des sirènes dans le lointain. Deux grosses rides creusèrent son front et il cracha :

— Eh, Berto !

— *Si, patron. Soy aquí, pero...* il s'est passé quelque chose, chez Pablo !

— Qu'est-ce qui s'est passé, bordel !

À l'autre bout de la ligne, Alberto Moreno résuma les faits d'un ton haché, précisant qu'il téléphonait d'une cabine.

— Les flics sont partout, patron ! acheva-t-il. J'ai juste eu le temps de me tirer !

Atterré, Pietro Sampieri haletait doucement, fixant toujours la face également catastrophée de Franco « *Calvo* » Pizzi. Car grâce à l'ampli de l'appareil, tout le monde avait entendu le récit du désastre.

— Rentre immédiatement, ordonna P.P. au flingueur.

Puis il raccrocha, se renversa dans son fauteuil, fermant les yeux pour mieux se concentrer. Bien sûr, grâce au cloisonnement opéré à tous les échelons de la famille, la police ne pourrait remonter de Ruiz aux Sampieri. Mais si le mac les avait balancés au mystérieux canardeur évoqué par Moreno, ce salopard pouvait aussi bien s'en prendre à eux. « *Primo* » se souvenait soudain des infos fournies par Jimmy Salazar, à propos de l'inconnu du *Galicia*. Celui qui avait filoché la gouine. La copine de Jennifer Olsborn. Il fallait qu'il sache. Décrochant de nouveau le téléphone, il composa le numéro du privé, laissa résonner plus de dix sonneries avant d'abandonner. Bizarre. Où qu'il se trouve, et de jour comme de nuit, Salazar répondait toujours. Son cellulaire ne le quittait jamais. Il rappellerait plus tard. Relevant les yeux sur son *caporegime*, il décréta :

— Toi, tu vas t'occuper des filles.

Franco Pizzi avait toujours rêvé gérer le « dossier » prostitution de la famille. Il allait pouvoir saisir sa chance.

— Provisoirement, rectifia aussitôt le boss. Si tu fais tes preuves, Alberto te remplacera à la tête du *regime*, et tu garderas les putes.

Entendant cela, Julio frémit de rage. Normalement, la succession au poste de *caporegime* aurait dû lui échoir. Sans l'hécatombe de la clinique... Mais il se vengerait. Sûr et certain.

*

* *

Sandra Guzman était superbe. Et aimable, et elle parlait parfaitement bien l'anglais et le français. Un trésor. Et en plus, sa villa était une pure merveille. Située sur les collines au nord de Malaga, elle offrait une vue imprenable sur la mer. Bien sûr, à plus de quatre heures du matin, le panorama se résumait au croissant de lumières de la côte, mais la journée, c'était forcément sublime. À leur arrivée, elle

avait accueilli Irina et Bolan comme s'il s'agissait de vieux amis perdus de vue depuis longtemps, et même vêtue d'un simple survêt enfilé à la hâte, la maîtresse des lieux était éblouissante. Ils avaient eu droit au café, à un rapide tour du propriétaire, afin de choisir la chambre qui convenait le mieux à chacun, et avec ça, pas une question indiscreète. Bolan n'avait rien dit, laissant à Irina le soin de raconter l'essentiel. Un minimum que Sandra avait aussitôt écourté de son propre chef, prétextant qu'il valait mieux aller se coucher, et qu'on en reparlerait plus tard. Une perle !

Un superbe fruit que, visiblement, la belle Irina aurait bien aimé croquer.

Maintenant, après un coup de fil à Brognola pour lui parler de son agent OTAN grillé, plus un fax envoyé de son hôtel pour lui faire parvenir copie des photos prises par Irina au *magic*, Mack Bolan était allongé dans le noir, cherchant un sommeil qui tardait à venir, passant et repassant le film des événements dans sa mémoire. Pas brillant. Un ex-détective mort d'un infarctus avant d'avoir parlé, un trafiquant d'armes aux révélations inquiétantes, une piste amorcée grâce aux aveux d'un gérant de société mafieuse, et cette même piste qui s'arrête avec la mort prématurée du big-mac local. Résultat : si les photos ne donnaient rien, l'Exécuteur n'aurait plus qu'à retourner aux States, où un autre blitz était en train de se profiler du côté de New York. À moins... à moins que la belle Sandra Guzman n'ait quelque chose à lui mettre sous la dent Irina Dolby n'avait-elle pas dit qu'elle travaillait sur des dossiers criminels ?

Soudain alerté par un léger bruit, l'Exécuteur s'était brusquement tendu. D'instinct, ses doigts s'étaient refermés sur la crosse du 92F enfoui sous l'oreiller, tandis que dans un faible rayon de lune passant par les persiennes, il apercevait la poignée de sa porte. Une poignée qui tournait lentement. Incrédule, il ne voyait pas quel danger pouvait bien le guetter ici. Il l'avait vérifié tout au long de leur périple de nuit aucun véhicule ne les avait filés. Mais il en était là de ses réflexions, quand la silhouette apparut dans l'encadrement de la porte. Diaphane, vaporeuse. Une nuisette, avec un corps dedans.

Sandra Guzman ! Sans un bruit l'apparition vint jusqu'au lit de Bolan, sembla hésiter une seconde, avant de saisir la nuisette par ses bretelles. Quand le vêtement tomba à ses pieds, ce fut comme une corolle de fleur qui s'ouvre. Dans les rais de lueur lunaire, le corps nu de Sandra apparut alors, encore plus sublime qu'il ne l'avait deviné. Avec des grâces de ballerine, la jeune femme se pencha, ouvrit le drap, se coula enfin contre Bolan. Juste à cet instant, le cellulaire du consulat posé par terre se mit à sonner. L'Exécuteur décrocha.

— *Mister Collier* ? demanda une voix masculine et ensommeillée.

— *Yeah.*

— Je vous appelle du consulat, annonça son correspondant, l'air contrit. C'est à propos de votre... je veux dire *miss Olsborn*. Je viens d'apprendre une terrible nouvelle et...

— O.K., coupa Bolan. Je suis au courant.

— Désolé, fit encore la voix. Je...

— Je conserve votre matériel quelque temps, coupa de nouveau Bolan. Quand tout sera fini, je vous avertirai.

— Bien sûr ! Bien sûr ! Prenez votre temps ! L'Exécuteur raccrocha. Justement, il allait en prendre un peu, du temps. Contre lui, Sandra Guzman émit un petit rire perlé, avant de souffler tout bas :

— Je ne vous dérange pas ?

Mack Bolan sourit dans l'ombre, et ses bras s'ouvrirent, accueillant le corps doux et parfumé.

— Si, répondit-il.

Pietro Sampieri avait eu un mal fou à se vider la tête, et il venait juste de s'endormir enfin, quand sa porte de chambre s'ouvrit à la volée.

— Pepe !

Luca venait de faire irruption dans sa chambre, et Pietro ralluma la lumière, l'insulte déjà à la bouche.

— Bordel ! Qu'est-ce qui te prend, enf...

— Pietro, coupa Luca en refermant les pans de sa robe de chambre autour de lui. Encore un problème !

— Quoi ? cracha le boss de Malaga. Quel problème, merde !

— La radio, Pepe ! cria presque le jumeau dans un souffle, en se laissant tomber sur le bord du lit de son frère. Un flash vient de l'annoncer.

— D'annoncer quoi ! Faut que je t'arrache les mots ?

Luca déglutit avec peine, lâchant du bout des lèvres :

— Raf Bodegon... et Leopoldo ! On vient de trouver leurs cadavres !

— Quoi ?

Instinctivement, Pietro Sampieri avait jeté un regard à son réveil. Il était plus de huit heures du matin, et le soleil filtrait à travers les rideaux de la fenêtre. Il avait quand même dormi une heure ou deux !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de merde ! s'exclama-t-il

en se redressant complètement pour attraper sa propre robe de chambre.

— Je sais pas, avoua son frère en se frottant les yeux. Je sais pas, mais ça sent mauvais. Dans les deux cas, ils parlent d'une balle dans la tête. Tous les cadavres ont été retrouvés au même endroit. Dans les vignes de Ronda, découverts par des ouvriers viticoles.

— Comment ça, tous les cadavres !

— Ben... Bodegon, Leopoldo, et ses deux *soldati*. Tous séchés au gros calibre.

Peu à peu, Pietro Sampieri sentait son estomac se révolter. Cette fois, c'était grave. Il suffisait de réfléchir un peu pour s'en rendre compte, car si on avait buté, à la fois le trafiquant d'armes et le gérant de la SGT, c'est qu'on avait fait le lien entre eux. Mieux, c'est parce que Bodegon avait donné Castelar. À partir de là, il était facile de dire qui avait permis au tueur de remonter jusqu'à Pablo Ruiz. Ce même Castelar. Moralité : tout ça procédait d'un principe simple ; un gros malin tentait de remonter la piste jusqu'au sommet de la pyramide, c'est-à-dire lui, Pietro « *Primo* » Sampieri.

— Bordel ! jura-t-il tout bas. Bordel de bordel !

Puis, sourcils froncés, il se mit à réfléchir intensément, tandis que, comme à son habitude, son frère commençait à paniquer.

— Il faut mettre les bouts, Pepe ! gémit Luca. Faut se replier au *convento* ! Ici, c'est trop exposé !

— Ferme-la ! On va rester ici !

— T'es dingue !

— Si on nous cherche vraiment, argumenta le boss plus calmement, on nous trouvera où qu'on aille. Alors, autant attendre ces fumiers ici. Je vais appeler *Napoli*. Sonner le tocsin. Le père nous dira ce qu'il faut faire. Ils rameuteront des renforts. On a des équipes à Barcelone. À Madrid aussi.

Après tout, les emmerdes, ça concernait *toute* la famille. Il suffisait de se bouger un peu. Des gros malins qui voulaient le gâteau des autres, ça se voyait souvent. Chez les *amici*, on savait leur couper l'appétit !

— C'est toujours comme ça ?

Ironique et superbe d'impudeur, la belle Sandra s'était redressée sur un coude, le Beretta se balançant mollement au bout de son index mignon.

— Oui, répondit-il. Toujours.

Dans leurs ébats, l'arme était sortie de sa cachette, mais la jeune femme ne semblait pas vraiment impressionnée. Elle souriait, magnifique. De légers cernes soulignaient ses grands yeux sombres, et sans doute trop sollicitée, sa bouche ressemblait à un fruit près d'éclater. En d'autres circonstances et dans une autre existence, Mack Bolan aurait sans doute été tenté par un petit break avec ce genre de femme. Mais il n'était pas venu en Espagne pour cela. Pourtant, il allait peut-être avoir besoin de Sandra. Elle connaissait bien le dossier de la grande criminalité espagnole, et au cours du *desayuno*, le petit déjeuner qu'ils venaient de prendre au lit, elle lui avait expliqué pourquoi. Elle avait passé son adolescence en Amérique du Sud, son père y avait fait fortune dans l'immobilier. Revenu au pays avec sa famille, il avait monté d'autres programmes, mais la mafia internationale nouvellement implantée avait voulu mettre le grappin sur ses affaires. Le père avait refusé, défendant bec et ongles son petit empire. Résultat : on avait un jour repêché son cadavre, au large de Malaga. Peu après, sa mère morte de chagrin, Sandra s'était retrouvée à la tête de l'affaire familiale, et les pressions s'étaient aussitôt reportées sur elle. Depuis, ayant achevé ses études de droit, elle avait obliqué vers le journalisme. Son but : combattre le Crime Organisé avec cette arme. La plus puissante, après celle du genre qu'utilisait l'Exécuteur. Parallèlement, elle faisait front. Elle avait nommé deux de ses cousins directeurs, et refusait tout compromis avec les *amigos*.

L'éternelle histoire. Avec, le plus souvent, la même issue. Un jour, hélas, on retrouverait les cadavres de ses cousins, ou le sien. En attendant, elle dénonçait les manœuvres mafieuses dans des articles incendiaires, et c'est ainsi qu'elle et Jennifer s'étaient rencontrées. Elle haïssait toutes les formes de crime, et Bolan l'avait compris, elle était prête à l'aider au maximum. Mais du bruit venait de résonner dans la chambre voisine, et Sandra quitta le lit, recouvrant sa nudité d'une robe de chambre en déclarant, mutine :

— Irina doit avoir faim.

Mais déjà, l'Exécuteur avait replongé dans ses préoccupations. Par terre, près du téléphone cellulaire, gisaient les photos confiées par Irina cette nuit. Sur l'une d'elles, la plus intéressante, Ruiz le mac figurait en compagnie de deux autres types. Prise au télé au moment où ils grimpaient dans une BMW, la photo les montrait en gros plan. Un chauve avec une gueule de tueur, un blond avec catogan, plutôt beau. Si ces types figuraient quelque part dans les dizaines de milliers de fiches de la section *Organized Crime* du *Justice Department*, Hal Brognola finirait par mettre un nom sur chacun d'eux. Mais cela signifierait surtout que l'Exécuteur aurait désormais une chance de pouvoir reprendre le fil interrompu de son blitz. Il lui suffirait de retrouver un de ces gus, et de le « travailler », certain à la fois, d'avoir

affaire à un pourri, et un pourri qui fréquentait le mac. CQFD.

Mais pour ça, il fallait patienter. La villa de Sandra était équipée d'un fax, dont Bolan avait donné le numéro à Brognola ce matin. Il suffisait d'attendre.

CHAPITRE XVI

Grâce aux éléments recueillis par Bolan, une enquête venait de s'ouvrir au sein de l'OTAN pour coincer Tracy, la mystérieuse sous-traitante ès-armements de feu Bodegon Hal Brognola venait d'annoncer la bonne nouvelle. Si les ordinateurs du *Justice Department* n'avaient pas réussi à identifier le blond au catogan des photos d'Irina Dolby, ils avaient en revanche attribué un nom au chauve à gueule de tueur. Un certain Franco Pizzi, dit « *Calvo* ». Un « deuxième couteau » qui, deux ans auparavant, avait appartenu à la famille camorriste Pascuale, décimée depuis. Au desk *Organized Crime*, on ignorait pour qui il roulait à présent. Probablement pour une autre famille napolitaine. Ne restait plus à l'Exécuteur qu'à planquer autour du *Magic* pour tenter d'intercepter, soit le blond, soit Franco Pizzi. En faisant très attention de ne pas se faire repérer. Car il l'avait appris par le Dictaphone de feu Salazar, son signalement était sûrement diffusé aux *amici* locaux. Quant à celui d'Irina Dolby...

Résultat : il était obligé d'accepter l'aide proposée par Sandra Guzman. Un plan facile. En compagnie de quelques copains, et équipée d'un « mouchard », elle irait fouiner au *Magic*, pendant que l'Exécuteur planquerait dehors, relié à elle par le matériel d'écoutes trouvé dans l'Orion de Jimmy Salazar. On ne pouvait pas faire plus simple, effectivement Restait le cas Irina Dolby. La jugeant désormais trop connue des pourris, l'Exécuteur avait décidé de la laisser à l'écart. Ce qui n'avait pas eu l'air de lui plaire beaucoup, mais elle avait fini par céder aux arguments de Bolan. Elle resterait à la villa. À l'abri.

Comme d'habitude, le vieil Ottavio Sampieri n'avait pas traîné. À peine quelques heures après l'alerte donnée par Pietro, les renforts avaient débarqué. Détachés de la famille Cassano, de Madrid. Pietro était satisfait Luca rassuré. Certes, on ignorait toujours qui étaient ces inconnus qui foutaient le fief à feu et à sang, mais on attendait de pied ferme. Huit fines lames supplémentaires occupaient désormais la villa du boss de Malaga. De vrais pros, qui avaient déjà largement fait leurs preuves en diverses occasions, dans le nord de l'Espagne. Tout aurait dû baigner, sauf que Pizzi était au bord de l'explosion.

Les renforts étaient commandés par « *Gatto* », le chat. Un tueur

aux yeux de félin, d'où son surnom de guerre. Un vicelard psychopathe. D'emblée, il avait marqué son nouveau territoire, reléguant ostensiblement Pizzi, le *caporegime* en place, au rang de subalterne provincial. Cela avait immédiatement déclenché des frictions. Vexé, « *Calvo* » Pizzi avait voulu se rebiffer, mais ce petit con de Luca « *Secondo* » l'avait aussitôt remis en place devant tout le monde. Depuis, « *Gatto* » pavoisait, et Franco Pizzi avait envie de flinguer tout le monde.

Sans Julio qui ne cessait d'arrondir les angles, il serait sans doute passé à l'acte, et ce soir, l'homo ne le quittait pas, cherchant le truc qui désamorcerait l'*ex-caporegime*.

— Et si on s'occupait un peu des stocks, proposa-t-il, alors qu'ils s'envoyaient une bière au clair de lune, sous la véranda, à l'arrière de la grande villa.

Dans la nuit claire, Franco Pizzi le considéra de côté.

— Quels stocks ? demanda-t-il, rogue.

— Tes stocks, bordel ! Tu as bien été nommé super-mac par le boss, non ? Alors, faudrait peut-être t'occuper de la marchandise !

— Fais pas chier !

Franco Pizzi n'arrivait pas à se déridier. Julio insista :

— Allez, viens ! Je vais prendre la 600 et aller me ramasser un minet à *La Gruta*. J'en ai repéré un qui pourrait t'intéresser. Tu sais, pour ton pote libyen. Le ministre de je ne sais quoi.

— Hum ! fit seulement Pizzi, en guise de commentaire.

— Pendant ce temps, reprit Julio, tu iras chercher ces deux connasses allumées de l'autre soir.

Deux petites salopes, des « touristes » belges, qui marchaient à la poudre, et que Pizzi avait draguées quelques jours plus tôt dans une boîte minable de la route de l'aéroport. Fauchées jusqu'à la trame, elles partageaient une chambre dans une espèce de motel minable, situé dans le même secteur, et elles lui avaient refilé leur numéro de téléphone, avec des tas de promesses dans leurs yeux de camées. Elles ne devaient pas totaliser 36 ans à elles deux, et elles avaient des culs fantastiques. Des proies faciles, et du beau matériel pour le Moyen Orient. Il leur suffisait d'un petit stage au *convento*, pour les former côté technique, et leur apprendre les bonnes manières.

— On se rejoindra au *Magic*, insista encore l'homo. Tu soûleras les gonzesses et si je sens mon minet mûr, on remonte tout le monde au *convento*. Vale ?

— Hum ! fit encore le chauve. Pour ça, faudrait d'abord avoir l'accord du boss. Avec ce qui se prépare...

— On aura le feu vert, mec. Il ne se prépare rien du tout. Personne ne viendra nous emmerder ici. Je dis que tout ça, ce n'est qu'une histoire de trafic. Bodegon et Leopoldo avaient dû traiter des trucs à part. Entre eux.

Dans leur spécialité, les clashes n'étaient pas si rares.

— J'y vais, ou tu y vas ? pressa l'homo. Après tout, c'est toi, le nouveau super-mac, non ?

Soudain regonflé, Franco Pizzi acheva sa bière d'un trait, disparut dans la villa. Quand il revint un moment après, Julio vit à son expression que c'était gagné.

— Le boss est O.K., lança Pizzi, presque joyeux. Lui aussi, il est sûr que personne ne viendra nous emmerder ici. Je lui ai parlé des deux Belges, il m'a donné carte blanche. Il veut juste que tu prennes un cellulaire avec toi, et qu'avant d'aller aux gonzesses, je passe prendre deux gus au *convento*. Simples couvertures, pour le cas où.

Julio se redressait à son tour pour se diriger vers le garage, quand l'*ex-caporegime* l'arrêta :

— Y a qu'un truc, dit-il. P.P. te fait dire de prendre une bagnole, et de laisser ta moto ici. Il la trouve trop voyante. Par les temps qui courent...

Julio feula de dépit Avec sa CBR Honda 600 noir et rose, il faisait bander tous les petits speedés de *La Gruta*. Le boss, il faisait vraiment chier ! Franco ferait comme il voudrait pour les gorilles du *convento*, mais pour le cellulaire, lui, il allait « l'oublier ». Pas question d'être emmerdé en pleine romance !

L'enseigne rouge et jaune du *Magic* brillait de tous ses feux, et son clignotement commençait à fatiguer l'Exécuteur. Des heures qu'il planquait ainsi, confiné dans l'habitable du Range, à surveiller l'entrée du night Il était plus de deux heures du matin, et toujours rien. On avait beau être en Espagne, pays des couche-tard, il fallait se faire une raison. Le « *Calvo* » des photos d'Irina ne viendrait plus cette nuit.

Et pendant ce temps, alertés par les morts de la veille, les *amici* du secteur devaient renforcer leurs défenses à tour de bras. Pour un blitz souhaité éclair...

Relié en permanence à Sandra, grâce au jeu *bug-scanner* trouvé dans le lot de gadgets de feu Salazar, l'Exécuteur pouvait suivre en continu tout ce que la jeune femme disait. Mais jusqu'à maintenant, seule la musique d'enfer du night et quelques propos sans intérêt échangés avec ses amis lui parvenaient. Si les choses s'éternisaient d'une part, elle allait vite se lasser, d'autre part, *on* finirait par trouver

suspecte cette soudaine et assidue fréquentation du *Magic*. On, c'est-à-dire les pourris qui avaient tué son père et qui la tannaient pour infiltrer leurs billes dans l'affaire familiale. Mais au moins, cette éventualité aurait-elle alors l'avantage de découvrir l'ennemi. Solution hasardeuse, voire dangereuse pour Sandra.

En attendant, l'interminable planque durait, et Bolan avait beau s'user les yeux sur les jumelles fournies par la belle *periodista*, il n'avait encore vu personne entrer au *Magic*, qui ressemble de près ou de loin à ses deux « suspects ». Selon toute vraisemblance, ils feraient chou blanc cette nuit Heureusement, l'entrée de la boîte se trouvait sur une place encombrée de véhicules stationnés en tous sens, et le Range n'était pas trop repérable.

Mais l'Exécuteur en était là de ses supputations, quand une Mercedes sombre et quasi neuve stoppa soudain devant la porte du night, déversant sur le trottoir un trio d'hommes et deux filles apparemment complètement allumées. Juchées sur des talons trop hauts et les fesses serrées dans des jupes microscopiques, elles riaient fort, s'interpellant dans un français à l'accent bizarre. Des Belges, estima Bolan, qui avait également déclenché quelques blitz au pays des frites et du Manneken-Pis. Mais à cet instant, l'Exécuteur n'avait que faire des deux filles. Car parmi les trois mâles aux allures de rouleurs, celui du milieu ressemblait à l'homme de la photo. Chauve, gueule de mauvais garçon. Les deux autres, des mastars aux épaules de débardeurs, ressemblaient exactement à ce qu'ils devaient être : des hommes de main, des flingueurs. Tandis que le groupe disparaissait à l'intérieur du night et qu'un des deux portiers sautait dans la Mercedes pour aller la garer plus loin, le pouls de Bolan s'était légèrement accéléré. Ce n'était que la première nuit de planque, et déjà, le jackpot semblait à sa portée.

Semblait seulement. Une confirmation s'imposait et seul, un examen de près fournirait la réponse. Un examen qu'en principe, Sandra pourrait effectuer de l'intérieur. N'ayant pas pu doter la jeune femme de système retour-son, l'Exécuteur était condamné à attendre qu'elle le contacte. Ce qu'elle fit environ cinq minutes plus tard :

— *Leader* ! lança-t-elle à voix contenue dans le scanner. Je crois que la cible chauve est en vue. Il vient de débarquer avec deux types et deux filles, mais ils se sont installés dans un box très sombre et l'identification formelle est difficile. J'espère que les filles vont vouloir danser et l'entraîner sur la piste. Sinon, dans un moment, j'essaierai de m'approcher.

La voix de Sandra se tut, remplacée par la sono démente. L'Exécuteur ne pouvait laisser la jeune femme prendre le moindre risque. Si les autres trouvaient son manège bizarre, ça pouvait se

compliquer. Il décida d'aller voir lui-même et, l'instant d'après, en veste et pantalon comme la veille chez Ruiz, il franchissait l'entrée du night Avec dans sa chaussette gauche, *The Snake* enfilé bien au chaud. Descendant un escalier en pierres éclairé par des flambeaux hideux, il se retrouva dans une salle voûtée, où la sono hurlait ses milliards de décibels. Sur la droite, un bar pris d'assaut par une faune hétéroclite, au centre, une piste de danse surélevée et éclairée par-dessous, occupée par un trio de jeunes beautés dansant plus ou moins nues, et tout autour, la foule en transes. La techno semblait de rigueur, et tout au fond de la cave, enfermé dans sa cage de verre, le DJ de service se déhanchait autour de ses platines. Dans un renfoncement sombre, des tables avec des consommateurs « sages », et derrière, une demi-douzaine d'alcôves encore plus sombres, toutes occupées. Se frayant un chemin comme pour se rendre aux *servicios*, Bolan repéra Sandra et ses amis. À son passage, elle tourna son regard de côté, désignant l'alcôve la plus éloignée, où l'Exécuteur distingua quatre silhouettes. Les trois hommes et une des filles. Il croisa l'autre en franchissant l'entrée des toilettes. Complètement pétée, elle dansait sur place... un walkman sur les oreilles. Le programme du DJ ne semblait pas convenir. Elle était mignonne et provocante et, dans son regard, Bolan capta les stigmates de la toxicomane.

Quand il revint dans la salle un instant plus tard, rien n'avait bougé dans le box. L'adepte du walkman n'avait pas rejoint les autres. Elle se déhanchait maintenant au milieu de la meute techno, déjà serrée de près par un bataillon de transpirants aux yeux révoltés. Pratiquement collé à son ventre, l'un d'eux s'était mis à singer un coït plus ou moins réussi, et Bolan se dit que ça n'allait sûrement pas durer longtemps. Dans l'alcôve, on commençait à s'agiter un brin, et bientôt, sa copine vint lui hurler quelques mots. Cette dernière sembla agacée, fit mine de passer outre, mais son amie insistait vraiment, et elle se résigna à regagner l'alcôve, se déhanchant de plus belle. Profitant de l'incident, Bolan avait infléchi son parcours vers sa droite passant à moins de trois mètres de la table qui l'intéressait. Et là, un seul coup d'œil lui suffit.

Le chauve était bien celui des photos. Franco « *Calvo* » Pizzi, l'ex-deuxième couteau de feu la famille camorriste Pascuale.

De nouveau, l'excitation le gagna, et repassant devant la table de Sandra, il se contenta de battre des cils en signe d'assentiment. Signe préalablement prévu, indiquant qu'elle n'aurait plus qu'à le prévenir, quand le chauve partirait. Le reste appartenait à l'Exécuteur.

Dehors, il fut agréablement surpris par le silence et l'air pur. Regagnant le Range, il se changea rapidement, avant de fouiller dans le matériel confisqué à Jimmy Salazar. Il y trouva deux systèmes-

beepers miniaturisés. Matériel dernier cri, dont la particularité résidait dans une mini-batterie intégrée de secours, destinée à relayer la pile-bouton qui l'équipait. Malgré cela, l'autonomie totale n'était que de quelques heures, les aimants de fixation ne tenaient guère, et le champ de réception demeurait aléatoire. En revanche, l'appareil qui retint son attention était certes plus gros, mais beaucoup plus fiable. Une balise de poursuite, à pile de 9 volts et à platines aimantées, émettant sur fréquence fixe de 146 à 148 Mhz, et recevable sur réseau scanner ou TW VHF. Bolan connaissait le modèle. En ville sa portée ne dépassait pas 200 mètres, mais en champ libre, elle pouvait atteindre 2 kilomètres. Exactement ce qu'il fallait pour une filoché discrète, et efficace. Le principe en était d'une simplicité quasi primaire. Plus on suivait son gibier de près, plus le bip était fort à la réception.

Essais effectués, l'Exécuteur quitta de nouveau le Range, traversa la place, et débusquant la Mercedes dans un enchevêtrement de véhicules, il vérifia que personne ne pouvait le voir, avant de plonger sous la caisse de la berline. Remplissant leur office, les aimants plaquèrent le boîtier au plancher de la voiture, et Bolan n'eut qu'à replier l'antenne à rotule pour la diriger dans la bonne direction. Le contact en étant déjà activé, il n'eut plus qu'à regagner le Range-Rover, pour régler la fréquence et en vérifier l'excellent fonctionnement Dix secondes plus tard, tandis qu'il reposait le scanner sur le siège voisin, une BMW surgit d'une rue adjacente, déboulant sur la place comme une bombe, pilant devant le *Magic* en faisant hurler ses pneus. Le portier se précipita, ouvrit les deux portières de gauche, permettant à trois hommes de s'extraire du véhicule. Deux crânes rasés vêtus de cuir, un blond portant catogan, habillé en coordonné pantalon-blouson de soie bleu nuit Cette fois, c'était le super-bingo !

Mais alors qu'il suivait des yeux l'entrée du trio dans le night, l'instinct de l'Exécuteur enregistra un frôlement à l'extérieur, tout près du Range-Rover. Tous les sens en alerte et les doigts déjà refermés sur la crosse du 92F, il tourna la tête, vit une ombre surgir sur sa gauche et, simultanément une main déverrouilla sa portière.

CHAPITRE XVII

Irina Dolby venait d'ouvrir la portière de Bolan et une seconde décontenancé, celui-ci fit disparaître le Beretta avec mauvaise humeur.

— Tu es dingue, ou quoi ! gronda-t-il en adoptant le tutoiement. On avait décidé que tu...

— Tu avais décidé, coupa la brune en le tutoyant à son tour. Moi pas. Dès ton départ j'ai sauté dans ma voiture. Je savais te trouver ici, alors, je suis là. Regarde, ajouta-t-elle en brandissant un petit téléphone cellulaire. J'ai même emprunté ça à ta copine. Ça peut nous aider.

Il y avait eu un soupçon de jalousie dans la réflexion sur sa copine. Mais Bolan avait d'autres chats à fouetter. Il secoua la tête.

— Pas question de...

— Pas question de quoi, beau ténébreux ! railla-t-elle. Tu vas appeler la police ? M'assommer ? Me tuer ?

Le défi était revenu dans ses prunelles grises et Bolan comprit que rien ne la ferait changer d'avis. Poussant son avantage, Irina se calma :

— Écoute, Mack Bolan. C'est ma copine qui est morte dans cette fichue clinique. Je me sens un droit, dans cette affaire. À défaut de les crever moi-même, ces types, je veux au moins participer à leur perte. Tu peux comprendre ça ?

L'Exécuteur ne voyait pas comment dire le contraire. Surveillant la sortie du night du coin de l'œil, il demanda :

— Et, comment tu la vois, ta participation ?

Irina ne se laissa pas démonter.

— J'ai vu arriver tout le monde, et je sais que tu ne pourras pas filer deux voitures en même temps. D'ailleurs, soit dit en passant, si tu m'avais autorisée à t'aider, je t'aurais évité d'entrer dans la boîte, tout à l'heure. Parce que moi, je l'ai reconnu dès le premier coup d'œil, le chauve.

Elle marquait un petit point. N'empêche que l'Exécuteur détestait toujours autant s'adjoindre l'assistance d'amateurs. À plus juste titre quand il s'agissait d'une femme.

— Bon, finit-il par admettre. Tu es là et je ne peux pas te tuer.

Mais tu ne bouges plus d'ici et tu te contentes d'observer.

— *Fuck*, l'observation ! Je te dis que je veux participer.

— Tu deviens vulgaire ! reprocha Bolan.

— Je vais suivre une des deux voitures, que tu le veuilles ou non.
Le mieux serait que tu me dises laquelle.

Coriace, l'amie de Jennifer. Et pendant ce temps, les autres pouvaient quitter le *Magic* à tout instant Résigné, Bolan soupira :

— O.K. Tu suivras le blond.

— Logique, approuva Irina, apparemment ravie.

Et devant l'air incrédule de Bolan, elle précisa, arborant le petit sourire en biais qui la rendait si charmante :

— Comme ça, on reste entre homos.

L'Exécuteur haussa les épaules.

— Tu as un autoradio, dans ta voiture ?

— J'ai.

— Parfait. Retourne à ton volant. J'arrive.

L'Exécuteur était déjà dehors, une mini-balise dans la poche de sa combinaison. Un moment plus tard, il rejoignait Irina à son Opel, régla la fréquence de réception FM sur le bon canal, tout en expliquant le fonctionnement de la mini-balise.

— Surtout, recommanda-t-il en guise d'épilogue, tu ne t'approches jamais trop près. Notamment en rase campagne. Puisque tu as le téléphone, dès que tu as fixé le blond à son point d'arrivée, tu m'appelles.

Ils échangèrent leurs numéros et Bolan regagna le Range, mal à l'aise. Encore heureux qu'elle n'ait pas exigé une arme, elle aurait été capable de mettre le night à feu et à sang.

Franco Pizzi n'était pas content. Les deux pédés ramassés par Julio étaient trop crades. Genre destroy, et très exubérants. Au point que les deux filles commençaient à faire la gueule, et que tout ça énervait Nino et Patricio, les gorilles. Mauvaise ambiance. D'ailleurs, avec les pédés de *La Gruta*, c'était toujours comme ça. Là-bas, les nuits finissaient presque toujours en bagarres. Attirant le jeune tueur à l'écart, l'*ex-caporegime* reprocha :

— T'aurais pu trouver moins merdiques, comme pédales, non ?

— Hé ! sursauta l'homo, tu es raciste, ou quoi !

— Fais pas chier ! Tu vas larguer ces deux cons et monter avec nous au *convento*.

— Ça va pas ! Ils sont à pied !

— *Vale*, concéda Pizzi. Dans ce cas, pendant que les gars et moi, on remontera au *convento* avec les filles, toi, tu ramèneras tes fiottes où tu les as ramassées. Vu ?

Cette fois, le ton de Franco Pizzi avait été beaucoup moins aimable. Préférant éviter un affrontement, Julio abdiqua :

— *Vale* ?

Pour le consoler, Pizzi argumenta :

— Tu te rappelles, le petit Français aux yeux verts ?

Julio se souvenait. Un très jeune Lillois, que feu Ruiz avait ramassé sur la plage, alors qu'il draguait les vieux messieurs pour se payer ses lignes.

— Eh bien, il est toujours au *convento*, rappela Pizzi fort à propos. Je l'ai vu tout à l'heure, on termine sa formation, avant de l'envoyer au Koweït. Mais si tu préfères, on pourrait le céder à ton pote Omar.

Omar était un très vieil ami de Julio. Ils s'étaient connus à Paris, des années plus tôt, où ils avaient monté des affaires ensemble, avant qu'Omar ne retourne à Tanger pour élargir son négoce de traite des Blanches, tandis que, rappelé par le clan Sampieri, Julio rentrait à Naples. Omar dirigeait un très bon réseau de prostitution et de pédophilie, destiné au marché moyen oriental. Le jeune Lillois lui plairait beaucoup. Il fallait entretenir l'amitié.

— Largue tes minables, insista Pizzi. Et rejoins-nous là-haut. Je devrais plus en avoir pour longtemps, à décider ces deux connes.

— D'accord, fit cette fois Julio en quittant la banquette, et en faisant signe aux deux rasés. On les met.

Ce qui ne signifiait pas forcément ce que l'on peut imaginer.

*

* *

Il y eut un grésillement dans le scanner, et la voix de Sandra Guzman suivit, toujours sur fond de techno :

— Attention, *Leader* ! Le gibier blond va sortir.

Une minute plus tard, le trio d'homos refaisait son apparition sur le trottoir du *Magic*. Les deux rasés vidaient des canettes de bière en hurlant des obscénités, à peine calmés par le blondinet qui les poussait vers la BMW. Du coin de l'œil, Bolan vit de loin l'Opel d'Irina manœuvrer, et tandis que le groupe se partageait en deux, il alla poster le Range à la sortie de la place. Ce serait bientôt à lui de jouer. Il vit la BMW démarrer en trombe, presque aussitôt prise en chasse

par l'Opel d'Irina. Si elle ne les perdait pas, ce serait un miracle. De ce côté, c'était parti.

Dans la BMW, les deux destroys s'étaient d'autorité affalés sur la banquette arrière, bavant leur bière sur les coussins, rotant comme des diesels, jurant comme des charretiers. Maintenant, Julio se rendait compte de son erreur. Il n'avait plus aucune envie de ce genre de pédés. Pour un peu, il aurait stoppé la BMW dans un coin sombre pour se les payer à coups de flingue. Mais il était trop connu à *La Gruta*. Ça ferait désordre.

— Eh ! Chauffeur ! cria l'un des deux dans son dos. À la maison, et vite !

L'autre se mit à étouffer de rire, assenant de grands coups de pieds dans le dossier de Julio. Agacé, celui-ci fit une embardée qui déclencha un véritable triomphe. Hurlant de plus belle, celui qui venait d'envoyer les coups de pieds se redressa soudain derrière lui, attrapant le volant par-dessus ses épaules.

— Ouais ! cracha-t-il, complètement défoncé. Ouais ! Fonce, *hombre* !

D'un violent coup de coude, Julio parvint enfin à lui faire lâcher prise. Une côte quasiment enfoncée, le punk retomba à l'arrière, grognant de douleur, le souffle coupé.

— Eh ! cria l'autre en balançant sa canette sur le plancher. T'es dingue, ou quoi ! T'as fait mal à mon copain !

— Ta gueule, pouffiasse !

La voix de Julio avait claqué, sèche, tout à coup étonnamment calme. Tellement changée que le deuxième crâne rasé en resta bouche bée. Dans le rétro, durant à peine une seconde, il avait surpris le regard du blond. Un regard de tueur. Confit dans les vapeurs d'alcool, il redressa son voisin, murmurant des trucs peu aimables à l'intention de ces salopes de « pétasses platinées ». Heureusement, ils arrivaient en vue de *La Gruta*, et la BMW s'arrêta le long du trottoir, dérangeant une bande de branchés cuir-chaînes en grande discussion. Là aussi, les canettes circulaient, et le verbe était plus que haut. Pour s'extraire de la voiture, les rasés durent forcer un peu sur les portières, repoussant le mur humain. Mais ivres comme ils l'étaient, ils ne durent pas le faire avec tous les égards requis, car un grand mohican, au toupet de cheveux rouges, se formalisa aussitôt. Le verbe monta de plusieurs crans, des copains des crânes rasés intervinrent... et les premiers coups tombèrent. N'en ayant rien à faire, Julio avait déjà enclenché la première pour redémarrer, mais à cet instant la bagarre devint générale, et alertée par le téléphone arabe, une marée homo déferla de *La Gruta*, se cognant dessus à bras raccourcis, enfermant la BMW dans

un véritable carcan. Sans s'affoler, Julio klaxonna, tenta de forcer le passage. Mais la folie ambiante risquant de se retourner contre lui, il finit par tout arrêter, verrouillant les portières, attendant que cela se calme.

Tel qu'il le connaissait, Franco « *Calvo* » allait faire une maladie de ne pas le voir arriver. Sans compter que la bagnole était en train de prendre des gnons.

Justement, ça devenait sérieux aussi de ce côté-là. Secouée par la castagne générale, la BMW tanguait sur place, et le tueur entendait nettement les coups qu'elle encaissait. Il fallait réagir. Il redémarra le moteur, abaissa sa glace de portière et hurla :

— Dégagez de là !

Puis il accéléra, bousculant sérieusement les pugilistes situés devant le capot. Mais alors qu'il se croyait sorti d'affaire, un petit groupe fondit sur la BMW, bouteilles de bière à bout de bras. Des hurlements s'élevèrent, d'autres coups se mirent à pleuvoir sur la carrosserie. Une seconde, Julio fut tenté d'extraire le Beretta qu'il avait laissé dans la boîte à gants. Mais on ne savait jamais comment une bagarre pouvait dégénérer, et il se voyait mal faire un carton. À cet instant, il reçut un coup de poing, voulut remonter sa vitre, et celle-ci fut pulvérisée par une canette lancée à toute volée. Cette fois, la coupe était pleine. Furieux, il s'éjecta dehors, attrapa le costaud qui venait de le frapper par le col, lui envoya un tel coup de boule que le nez de l'autre éclata comme un fruit mur. Le costaud s'écroula en couinant, mais décidément sorti de ses gonds, Julio avait encore frappé. Un coup de coude meurtrier, en plein plexus d'un autre combattant, qui poussa un étrange chuintement, avant de s'écrouler à son tour, livide et hagard, cherchant de l'air. Un coup comme ça pouvait être mortel, et Julio ne fut pas vraiment certain de l'avoir suffisamment contrôlé. Il voulut réintégrer la voiture, reçut encore quelques coups, auxquels il répondit férocement. En se demandant comment tout ça allait finir. Puis subitement, la bagarre s'arrêta comme elle avait commencé. Avec le silence et l'hébétude qui suit en pareil cas. Sans chercher à comprendre, légèrement groggy et titubant un peu, Julio allait se réinstaller au volant, quand il vit le corps coincé sous les roues arrière de la BMW. Pour dégager ce dernier, il se fit aider par le videur de *La Gruta*, un super-bodybuildé, qui avait prudemment disparu le temps de la castagne. Le blessé à l'abri sur le trottoir, Julio se redressait, quand le videur l'interpella :

— Elles sont à toi ?

Il brandissait un trousseau de clés au bout de son bras hypertrophié. Le tueur blond secoua la tête.

— Non, dit-il.

— Et ça ? insista le cerbère. C'était là.

Là, c'était par terre, à la verticale du pare-chocs arrière, et ça, c'était un objet noir, que Julio prit d'abord pour un briquet. Mais en y regardant mieux, il put voir qu'un fil d'acier sortait du petit boîtier, et que l'engin comportait un interrupteur sur le dessus. Une lueur étrange dans le regard, il dit seulement :

— Ça, oui. *Gracias*.

Puis il empocha l'objet, réintégra la BMW, redémarra enfin.

CHAPITRE XVIII

Le bip de la balise était redevenu parfaitement audible dans l'autoradio de l'Opel et Irina Dolby se remit à respirer normalement. Tout à l'heure, elle avait assisté de loin à la bagarre devant *La Gruta*, et elle avait cru que tout était fichu, quand ces cinglés avaient esquiné la BMW. Il n'aurait plus manqué que la police débarque ! Mais plus tard, alors que suivant toujours la BMW, elle attaquait les premiers virages de la route de Ronda, le bip avait presque disparu et elle s'était un instant découragée. Heureusement, deux ou trois kilomètres plus loin, elle avait retrouvé le contact et depuis, ça allait beaucoup mieux. Maintenant, presque décontractée, elle suivait les virages de la route sans presque y penser. Elle ignorait où sa filature allait la conduire, mais elle savait une chose : elle ne lâcherait plus le petit pédé blond. Un homo qui la révoltait étrangement. Un malaise qu'elle avait éprouvé dès sa première apparition devant l'entrée du *Magic*, et qui n'avait cessé de la hanter depuis. Bizarre. En règle générale, les homos hommes et femmes se supportaient plutôt assez bien et, jusqu'à présent, Irina Dolby n'avait jamais éprouvé d'aversion pour les pédés. Il y avait autre chose. Son instinct lui criait, à la fois qu'il était pour quelque chose dans la mort de Jennifer, et qu'il était très dangereux. Quelque part en elle, une mystérieuse petite voix lui disait de se méfier. Que tout ce qui lui semblait facile maintenant risquait de se compliquer subitement. À son désavantage. Pourtant, elle continuait d'avancer, ne voyant pas ce qui pourrait la menacer à présent. Le blond était seul, et n'avait pas l'air sur ses gardes. Il roulait même en père tranquille et... Bon sang ! Elle avait failli ne pas la voir !

La BMW ! Elle était soudain là, tous feux éteints, arrêtée sur un terre-plein, devant la grille fermée d'une propriété viticole, dont on apercevait une fenêtre encore éclairée, à cent mètres environ dans les vignes. Un portail flanquait la grille, il était ouvert, et un chien aboyait au loin. Irina eut le réflexe de poursuivre sur sa lancée, cherchant des yeux un endroit où dissimuler l'Opel. Elle le trouva à une cinquantaine de mètres, dans un chemin creux bordé d'oliviers, qui redescendait vers l'autre coteau. Elle coupa le moteur, baissa l'intensité du bip, eut envie d'allumer une cigarette, s'en abstint finalement. Elle songea appeler le cellulaire de Bolan, préféra se

donner un peu de temps. Rien n'indiquait que, pour la BMW, cet arrêt soit le terminus. Alors, elle se mit à attendre. Sans impatience, elle avait le reste de la nuit devant elle. Elle avait même le reste de la vie... sans Jennifer. À cette évocation, un sanglot sec lui noua la gorge, mais elle tint bon. Sa haine la soutenait, et elle savait maintenant qu'elle serait vengée. Grâce à Mack Bolan.

Mack Bolan, dit le Fumier, dit surtout l'Exécuteur. Une légende qu'en tant que journaliste, elle connaissait plus ou moins. Elle savait que la mafia avait causé la mort de sa famille, et que revenu du Viêt-nam où il s'était particulièrement illustré, celui qu'on appelait là-bas Sergent Miséricorde était entré en guerre contre l'*Organized Crime*. Elle savait que les mafieux du monde entier avaient juré d'avoir sa peau, et que partout sur la planète les polices rêvaient de le coincer. Il dérangeait trop.

Et c'était cet homme-là qui venait de croiser sa route. Un de ces hommes, trop mâles, trop sûrs d'eux, qui lui déplaisaient tant.

Dans l'habitacle, le bip de la balise commençait à devenir obsédant. Si cela continuait, Irina allait finir par s'endormir. Un instant, elle fut tentée de changer de canal, pour écouter un peu de musique. Mais si la BMW repartait dans l'autre sens, elle ne la verrait pas passer et sans bip, elle n'en saurait rien. Il fallait encore attendre. Elle se donna une demi-heure. Si, passé ce délai, la BMW ne repartait pas, elle considérerait son arrêt comme définitif pour la nuit, et elle appellerait Mack Bolan. Pour se donner un peu d'air, elle entrouvrit sa glace de portière. Puis inspirant une profonde goulée, elle laissa sa nuque aller contre l'appui-tête, et ferma les yeux.

Juste une seconde. Le reste fut un cauchemar.

Il y eut un frôlement près de la voiture, et comme sous le coup d'un ouragan, la portière s'ouvrit brutalement, créant un violent courant d'air. Littéralement arrachée de son siège, Irina eut l'impression de voler, avant de s'écraser sur un sol pierreux qui lui laboura le visage et les jambes. Elle ouvrit la bouche pour crier, reçut un coup de pied en pleines gencives, eut l'impression que sa tête éclatait. Elle sentit du chaud sur son menton, un goût de sang lui emplît la bouche et seulement après, la douleur apparut. D'abord sourde et surnoise, puis d'une violence inouïe, qui la fit gémir. Pendant ce temps, une voix s'était mise à grincer au-dessus d'elle, haineuse.

— Salope ! Espèce de petite salope !

Irina essaya de se redresser, n'y parvint pas, envoya un coup de pied au hasard, eut la satisfaction d'entendre un grognement de douleur. Mais dans la seconde d'après quelque chose lui percuta la face, écrasant son nez qui explosa avec un craquement sinistre. Irina

cria, s'étouffa, envoya encore un coup de pied, lança ses ongles en avant, les sentit labourer de la peau, perçut encore une plainte. En réponse, elle encaissa un terrible coup au foie, chercha de l'air, n'en trouva pas, en encaissa un deuxième qui lui fit voir des milliers d'étincelles. Puis alors que des cloches résonnaient sous son crâne et qu'une nausée lui tordait l'estomac, elle eut soudain l'impression de recevoir toute la masse de l'univers sur la tête, perçut encore, très loin :

— Salope !

Elle eut très mal, puis ne sentit plus rien. Elle tombait dans un gouffre noir et sans fond.

Ces deux petites connes se faisaient prier, et Franco Pizzi avait envie de les assommer. Déjà, les cerbères du *convento* commençaient à le reluquer de travers. Visiblement, ils se demandaient s'ils allaient passer la nuit là, à attendre le bon vouloir de deux pisseuses. Dans une minute, ils mettraient carrément son autorité en doute. Pablo Ruiz n'avait sûrement jamais dû se laisser mener en bateau de la sorte. Maquereau, c'était un métier. Franco Pizzi allait certes devoir faire ses classes mais, en attendant, il devait passer le braquet supérieur.

— Écoutez, les filles, hurla-t-il dans la sono délirante. On va aller finir la soirée ailleurs. Un endroit dément, avec d'autres filles et d'autres mecs et.

— Une boîte à partouzes ? questionna innocemment l'une d'elles.

— Euh, non ! Qu'est-ce que tu crois ?

— Un bordel, alors ?

— Euh, fit encore Pizzi, s'en voulant d'avoir un peu trop bu. Écoute, ma belle. On va aller s'en faire des vraies dans un endroit tranquille. Ici, c'est trop risqué.

— Des vraies quoi ? interrogea l'autre fille, tout aussi innocemment.

— Ça, bordel !

Franco « Calvo » venait d'extraire deux petites pailles à soda de sa poche pectorale de veste. D'un coup de dents, il cisaila l'extrémité de l'une d'elles, versa une poussière de poudre dans la paume de la fille, avant de lui coller sa main sous le nez en disant :

— Renifle un peu ça, fillette !

La Belge obéit, se frotta les narines du pouce et de l'index, hocha la tête et, se tournant vers sa copine, elle lança, joyeuse :

— T'avais raison, une fois ! Je crois que c'est un mac !

Franco « *Calvo* » Pizzi comprenait un peu le français. Y compris le franco-belge. Il pinça les lèvres, respira un grand coup, hocha sa tête chauve, l'air songeur. Rien n'était jamais gagné d'avance !

Le *convento* était vraiment un bel édifice. Datant du XVI^e siècle, ayant longtemps abrité les couventines de Santa Maria, il avait été plus ou moins abîmé au cours des deux derniers siècles. Restauré par un milliardaire anglais basé à Gibraltar une trentaine d'années plus tôt, il avait ensuite été racheté par un groupe financier, pour le compte d'une holding, appartenant à la Camorra.

Comme la plupart des homosexuels, Julio Solar avait le goût des belles choses en général, et des œuvres d'art en particulier. Le *convento* était certes une belle construction et son cloître ombragé confinait au chef-d'œuvre, mais cette nuit, il n'en avait strictement rien à cirer. Il était fou furieux, et il avait la trouille. Bien sûr, il avait ôté la pile de ce putain de mouchard sitôt la gonzesse piégée, mais cette filoché lui avait mis les nerfs à fleur de peau. Il se demandait pourquoi et pour qui cette pétasse était après lui. Il devait lui tirer les vers du nez. Immédiatement. Mais avant, il fallait alerter « *Calvo* ». Il aurait même dû le faire bien avant. Par exemple de *La Gruta*. Mais avec cette bagarre à la con... il regrettait d'avoir « oublié » le cellulaire préconisé par Pietro Sampieri. Mais c'était trop tard.

Le double portail du *convento* était évidemment fermé, et il dut klaxonner trois fois avant qu'un des porte-flingues de garde ne vienne enfin lui ouvrir. Propulsant la BMW dans la grande cour carrée du couvent, il freina au pied d'un perron débouchant de l'aile la plus haute.

— Miguel !

Il avait hurlé, et une haute silhouette apparut en haut du perron, un flingue à la main.

— Ah ! C'est toi ! fit le type. Pourquoi tu gueu...

— Appelle un gus, coupa le tueur. J'ai un colis pour vous.

D'un bond, il alla ouvrir la malle arrière de la BMW. À l'intérieur, recroquevillé en chien de fusil, le visage, les cheveux ensanglantés et les vêtements déchirés, Irina Dolby gémissait doucement, sous le chiffon graisseux et sanglant qui la bâillonnait. Épongeant avec son mouchoir le sang qui coulait encore des traces de griffes infligées par Irina, il désigna la jeune femme au *soldado* en grinçant :

— Foutez-moi ça à la cage ! À poil !

Croisant ensuite le flingueur appelé par Miguel, il grimpa le perron, traversa un hall dallé de pierres inégales, monta un autre

escalier, aboutissant au deuxième et dernier étage de la construction. Sur le palier éclairé par une seule ampoule nue, une femme aux membres énormes et boudinée dans une robe noire informe l'accueillit, les mains aux hanches.

— *Qué pasa*, Julio ?

Gina. Une ancienne pute, recyclée à la fois maquerele, prof de cul et garde-chiourme. Avec elle, presque jamais de fortes têtes. Sauf une fois. Une Anglaise qui avait menacé de se fiche par la fenêtre devant ses consœurs d'infortune. Gina était arrivée derrière elle et l'avait elle-même précipitée dans le vide.

— Téléphone ! demanda seulement Julio en se précipitant dans les appartements privés de la maquerele.

Il avait pris sa décision. D'abord essayer de joindre Franco Pizzi. Au *Magic*, s'il y était encore. L'alerte au Q. G, ce serait pour plus tard. Quand cette salope aurait craché le morceau, et qu'il saurait à quoi s'en tenir.

Le scanner grésilla, et avant même d'entendre la voix de Sandra, l'Exécuteur comprit avec soulagement que sa planque touchait à sa fin.

— Attention, *leader*, lança la journaliste. Le gibier chauve et sa troupe lèvent le camp. Terminé pour moi.

Ce qui signifiait que, selon les instructions de Bolan, elle allait pouvoir décrocher et rentrer chez elle. L'Exécuteur avait à peine eu le temps de remettre le contact et de caler son scanner sur la bonne fréquence, que le groupe faisait de nouveau son apparition devant le *Magic*.

Les filles semblaient encore plus allumées qu'à leur arrivée, les deux gorilles paraissaient renfrognés, et tandis que le portier s'occupait de récupérer la Mercedes, Franco « *Calvo* » Pizzi regardait de tous côtés, apparemment nerveux. Une des filles donnait l'impression de rechigner, et comme le voiturier tardait à dégager la limousine de tout un tas de voitures, l'Exécuteur fut pris d'une inspiration. Sortant en hâte le canon-micro également confisqué à feu Salazar, il le brancha sur le scanner, en pointa la bonnette sur le groupe, veillant à demeurer invisible. Aussitôt, une voix aigrette, chargée d'un fort accent belge, s'éleva dans l'habitable :

— T'as envie de faire le trottoir chez les bougnoules, toi ?

Suivit un brouhaha confus, puis une voix d'homme :

— ... oila la tire.

Une autre voix relança :

— Elle fait chier, cette pétasse !

Et encore une autre, que Bolan identifia comme appartenant à Franco Pizzi, grâce aux mouvements de ses lèvres :

— Allez ! On embarque.

La fille au walkman s'interposa :

— Eh, Françoise ! On va quand même pas...

— Arrête ! Ils vont pas nous bouffer ! renvoya sa copine. Et puis, t'as vu la poudre, un peu ? Allez ! Viens, une fois ! On se fait les lignes, et on se tire.

— Embarquez ! Embarquez ! gronda doucement le chauve.

La Mercedes arrivait enfin et l'Exécuteur était en train d'assister en direct à la phase terminale d'un enlèvement pour traite de Blanches. De loin, il voyait maintenant nettement la main d'un des flingueurs, qui avait empoigné le bras de la récalcitrante. Mine de rien et s'aidant du ventre, il la poussait aux reins, vers la portière qui venait de s'ouvrir à l'arrière de la Mercedes. Parfaitement entraîné, son collègue s'était lui aussi placé derrière sa copine, une main protectrice sur son épaule, tandis que le chauve avait entouré sa taille d'un bras possessif. Devant le portier qui s'avançait pour recueillir son pourboire, des sourires un peu figés avaient fait leur apparition sur les faces mâles, tandis que celle qu'écoutait le walkman dans la boîte rechignait encore :

— Fanfan ! Merde !

— Sois pas bête, ma puce ! Amène-toi !

La suite se déroula comme un ballet parfaitement rodé. Elle parut trébucher, son mentor fit mine de la rattraper, la poussant en réalité vers l'ouverture béante, où il plongea le premier, pour l'attirer à sa suite. Sa copine suivit aussitôt, « aidée » par Franco Pizzi, qui ferma la marche en se laissant lui-même tomber sur la banquette, avant de claquer la portière. Simultanément, le deuxième musclé avait fait le tour du capot, et s'était installé au volant. Deux secondes plus tard, la Mercedes décollait, traversant la place un peu trop vite, sous les regards indifférents des quelques noctambules restés sur le trottoir. Passez muscade !

Les ordures ! Et dire que cela se produisait encore de la même manière, un peu partout dans le monde, sans que jamais ou presque, on ne retrouve la trace de ces pauvres filles.

L'Exécuteur avait reposé le canon-micro, et reréglé la fréquence du scanner. Quand il démarra à son tour, la Mercedes avait disparu, mais, rassurant et régulier comme un métronome, le bip de la balise de poursuite résonnait haut et fort dans l'habitacle. Bolan était en

pleine forme, et dans son regard d'acier, des éclairs de colère fulguraient. De son côté aussi, c'était parti !

CHAPITRE XIX

C'était horrible. Irina Dolby avait l'impression qu'on lui avait découpé le foie et l'estomac en lambeaux. Surtout le foie. Un moment plus tôt, encore presque inconsciente et la chair ravagée par la douleur, elle s'était sentie chargée sur une épaule, avant de parcourir ainsi une distance qui lui avait paru phénoménale. Puis on l'avait jetée sur un sol gras, et quand elle avait essayé d'empêcher les grosses mains d'arracher ses vêtements, elle avait reçu plusieurs coups de pieds. Dans les reins, et surtout, dans le foie. Depuis, elle vomissait une bile amère, et c'est à peine si elle pouvait respirer entre deux nausées, tant sa poitrine lui faisait mal. Quant à ses yeux, ils étaient à présent si gonflés qu'elle n'essayait même plus de les ouvrir.

— Esther ?

Irina tressaillit. Le temps d'un éclair de conscience, elle faillit répondre mais, tout de suite, elle se dit que ce n'était pas elle qu'on venait d'appeler. Elle, c'était Irina. Irina Dolby.

— Esther ! Je sais que tu m'entends ! Tu dois répondre.

Irina ne réagissait toujours pas. Elle avait froid, elle avait mal partout et sa tête n'était plus qu'une sorte de charogne sanglante. Et puis surtout, elle se disait que tant qu'elle tiendrait sans répondre à ce prénom qui n'était pas le sien, elle ne risquerait plus rien.

— Esther !

Tout d'abord, le coup qu'elle reçut dans le flanc lui parut presque léger. Puis il y eut une seconde de bizarre rémission, avant que la douleur se déclenche. Horrible. Encore le foie ! Ils allaient le lui éclater ! Elle allait mourir !

— Esther ! Réponds, salope !

Irina sentit des doigts la toucher, lui tirer une paupière vers le haut. Elle eut très mal à l'œil, mais une image floue lui apparut. D'abord, elle distingua des papiers répandus au sol, avec sa carte de presse. La fausse. Puis elle vit une main. Avec un pouce et un index qui tenaient quelque chose.

— Tu le reconnais, ce truc, ma petite Esther ? Tu le reconnais ?

Il sembla à Irina qu'il s'agissait de cette espèce de radar miniature que Mack Bolan avait fixé sous la BMW du blond. Elle ne comprenait

pas pourquoi cet objet était maintenant dans la main de ce même blond, mais elle savait que Mack Bolan avait raison. Elle n'était pas faite pour ce genre d'exercice. Elle s'était fait avoir. Le coup de la BMW devant le portail de la propriété viticole, le guet-apens, et maintenant, ce cauchemar !

— Pour qui tu travailles, salope ? On sait que ce n'est pas pour la police. Les flics d'ici, on les connaît. On les arrose. Alors ! Pour qui ?

Irina reçut un énième coup au foie, et dans l'intense douleur qui suivit, elle songea que c'était bien ainsi. Cet imbécile allait la tuer, sans lui laisser le temps de trahir Mack Bolan. À travers ses larmes, elle vit le blond remettre le petit radar noir dans sa poche, avant de l'attraper par le cou en grinçant, son regard de tueur plongé dans le sien :

— Je te jure que tu vas parler, pouffiasse !

Le bip résonnait régulièrement dans le scanner, et grâce à la carte routière trouvée dans la boîte à gants, l'Exécuteur avait pu suivre et identifier son itinéraire entre les vignes. Il était sur la route de Ronda, à environ cinq kilomètres au nord de Malaga. Au loin, il apercevait parfois le pinceau des phares de la Mercedes qui rasaient les flancs des coteaux, et il se demandait jusqu'où sa filoché le conduirait. Plusieurs fois déjà, il avait été tenté d'appeler le cellulaire d'Irina Dolby, y renonçant finalement, de crainte que sa sonnerie ne la dénonce en cas de planque rapprochée. Il ignorait comment l'amie de Jennifer Olsborn allait se tirer d'affaire, et il regrettait toujours de s'être laissé convaincre. Même en situation de guerre sur les points chauds, le journalisme et ce qu'elle faisait là n'avaient rien à voir. Ceux qu'ils avaient vus au *Magic* étaient la pire espèce de l'humanité. La lie de la société. Le mal absolu. Chez eux, le mot pitié n'existait pas. Si Irina tombait dans leurs pattes, elle était fichue.

— Qu'est-ce que...

À peine le temps d'un éclair de phares sur un chrome, l'Exécuteur avait aperçu la voiture. Tous feux éteints. Là. À l'amorce d'un chemin creux qui descendait vers l'autre coteau. Par pur réflexe, il avait effleuré la pédale des freins, s'était repris aussitôt. Il n'avait pas eu le temps de voir la marque du véhicule, il ignorait si elle était occupée ou non, et par qui. Il roula encore un peu, et profitant du prochain virage, il stoppa le Range, éteignit ses feux, passa à l'arrière pour attraper le montage casque audio-jumelle passive, s'en équipa avant de quitter le véhicule, le micro-Uzi en main. Profitant du terrain et des rangs de vigne, il fit le chemin en sens inverse, arriva en vue de la voiture suspecte, la reconnut immédiatement sur l'écran verdâtre de la

jumelle.

L'Opel d'Irina Dolby ! Apparemment vide. Saisi d'angoisse, il s'avança prudemment, contourna le véhicule par l'arrière, progressa encore, et il allait plonger son regard à l'intérieur, quand les traces attirèrent son attention. Des traces sombres, sur la terre du chemin. Peu après, certain qu'il n'y avait pas de piège, il releva la jumelle sur son front, ouvrit la portière de l'Opel, déclenchant la lumière du plafonnier. Et il vit le sang. Beaucoup de sang. Avec toutes les traces d'une lutte acharnée. Une espèce de petit chagrin amer lui noua alors la gorge.

Il resta là quelques instants, immobile, comme recueilli dans une sorte de prière muette, avant de se redresser soudain, animé d'une rage dévastatrice. Revenu au Range-Rover, il lança le moteur, redémarra, cherchant instinctivement au loin le pinceau des phares de la Mercedes. Mais leur lumière avait disparu, et seulement à cet instant, il se rendit compte de la situation. Le bip de la balise s'était tu.

À peine Franco « *Calvo* » Pizzi avait-il fait franchir le porche du *convento* par la Mercedes, qu'il s'était rendu compte que les choses clochaient. Instinctivement, il lança au chauffeur :

— Gaffe.

Mais ce dernier avait lui aussi noté l'ambiance insolite qui régnait dans la cour du couvent. La face contractée du gardien de la porte, et ses deux collègues, qui avaient l'air d'ausculter la BMW de Julio sous toutes les coutures. À la seconde où Franco Pizzi mettait pied à terre, une espèce de tornade déboula dans la cour. Julio. Son bel ensemble bleu plein de sang, avec des estafilades sur la figure. Et tandis que le portail se refermait derrière eux, Pizzi vit avec effarement l'homo plonger littéralement sous la Mercedes, en ressortir cinq secondes plus tard, blême de rage et brandissant un objet rectangulaire et noir, doté d'une courte antenne.

— Une balise ! cracha le tueur blond, frémissant d'une rage glacée. Des putains de balises, pour nous filer le train ! J'ai essayé de t'appeler au *Magic*, mais tu étais parti ! Saloperie de merde !

Déchaîné, Julio avait balancé l'engin par terre, l'écrasant aussitôt à coups de talon. Complètement dépassés, Pizzi et ses deux gardes du corps suivaient la scène sans tout comprendre. Mais l'*ex-caporegime* avait saisi l'essentiel, et la gravité de la situation s'imposa à lui instantanément.

— Gina ! hurla-t-il à la cantonade. Gina ! Arrive un peu !

Voyant que la maquerelle tardait, et qu'à l'intérieur de la

Mercedes les deux filles commençaient à se poser des questions, il ordonna à ses sbires :

— Emmenez-les.

La scène s'éternisait, il fallait réagir. Vite.

— Eh ! qu'est-ce que c'est que ce merdier ! se mit à glapir l'une d'elles en tentant d'échapper aux pognes qui l'attrapaient Lâche-moi, espèce de...

Elle ne put achever. À cran, Franco Pizzi venait de lui envoyer une formidable gifle, et sans le gorille qui la tenait, elle se serait écroulée. Du sang perlait au coin de sa bouche, et le casque de son baladeur avait glissé de côté, lui écorchant l'oreille. Toujours dans la Mercedes, sa copine voulut s'échapper par l'autre portière, mais le deuxième porte-flingue avait plongé pour la coincer. À cet instant, il y eut un bruit quelque part au-dessus de la cour, et comme tombée du ciel, une voix sinistre déclara :

— Un homme qui frappe une femme n'est pas un homme.

Suivit un cliquetis, et à la seconde où Franco Pizzi apercevait avec stupeur la silhouette sombre au bord du toit du cloître, un orage éclata, criblant le ciel noir d'éclairs blêmes. « *Calvo* » Pizzi se sentit emporté par un ouragan, son abdomen parut exploser, et un enfer se mit à lui ravager l'intérieur du corps. Dans une sorte de brouillard rouge, et tandis qu'inexorablement il se sentait tomber en arrière, il vit un de ses gorilles sursauter, le crâne éclaté sur toute sa partie supérieure. Quand il s'écroula, il eut l'impression bizarre de ne plus avoir de jambes, mais instinctivement, sa main droite avait trouvé la crosse de son Star B sous sa veste, et il brandit l'arme devant lui, cherchant à en pointer le canon vers le toit. Malheureusement, la silhouette sombre avait disparu, comme avalée par la nuit.

En réalité, Mack Bolan n'avait pas disparu. Il avait seulement changé de position, cherchant à ajuster le blond aux jambes. Il le voulait vivant. Mais l'autre avait des réflexes fulgurants. Profitant de la rafale qui avait couché le chauve, il avait bondi sur la fille au walkman, s'en servant comme bouclier, le canon de son calibre enfoncé dans son cou. Tétanisée, la Belge ouvrait de grands yeux égarés, bouche également ouverte, sur un cri qui ne sortait pas.

— Tu flingues, cria-t-il à l'Exécuteur, je la bute !

Et pour ne pas donner à l'adversaire le temps de se ressaisir, il avait reculé vers le perron du bâtiment haut, entraînant la fille avec lui.

— Tu me laisses partir, cria encore le blond, je la libère. Choisis !

Impuissant, Bolan le vit grimper les marches, avant de disparaître. À la même seconde, il y eut des cris, des appels dans les bâtiments du

couvent, et des silhouettes claires apparurent sur la galerie supérieure, courant dans tous les sens, complètement affolées. Des filles, et deux garçons au moins. Une grosse femme jaillit soudain sur le perron, brandissant un P.M., avec lequel elle se mit à arroser n'importe où, en hurlant des obscénités. Le deuxième gorille, celui qui essayait de retenir l'autre fille, lui cria :

— Gina ! Arrête tes conneries !

Mais la grosse continuait d'arroser, et le pare-brise de la Mercedes s'étoila soudain de plusieurs impacts.

— Gina ! Merde !

Le gorille avait sorti un gros automatique de sous sa veste et, comme au stand, il lâcha deux pruneaux. Sur le perron, la grosse femme parut stupéfaite, recula de deux pas, lâchant son P.M., qui de toute façon était vide. Quand elle tomba, ce fut sur son énorme fessier, sur lequel son buste distendu rebondit comiquement. Elle avait un trou dans le cou, un autre dans l'abdomen. À cette distance, le flingueur venait de prouver qu'il savait tirer. Mack Bolan le lui prouva aussi. De son autre main, il avait sorti le 92F de son holster de ceinture, et presque sans viser, il avait pressé la détente. Une seule fois. En bas, pourtant à demi protégé par le corps de la fille, le flingueur poussa une sorte de jappement, tandis que son crâne partait en arrière, comme sous l'effet d'un coup de bélier. Déjà mort. Entrée juste entre les deux yeux, et ressortie à la base des cervicales, la 9 mm du Beretta ne lui avait laissé aucune chance. Voyant cela, le gardien de la porte quitta cette dernière, la laissant à demi ouverte. Mais au lieu de s'enfuir par là, il eut le mauvais réflexe de se lancer en sens contraire, MAC.10 brandi, canardant au hasard vers l'angle du toit où se trouvait Bolan l'instant d'avant. Sur la galerie, il y eut des hurlements, et l'Exécuteur vit deux silhouettes s'écrouler, tandis que les autres disparaissaient comme par magie. Il était temps de stopper le carnage. Ayant déjà permuté le bi-chargeur du micro-Uzi, il envoya une courte rafale qui coucha le canardeur comme un lapin. Mais à la même seconde, un grondement résonna dans les profondeurs du couvent et, jaillissant de sous la voûte du bâtiment principal, une moto traversa la cour en diagonale, rugissant de tous ses cylindres, fonçant vers le double portail entrouvert.

Le tueur blond ! Avec, couché en travers de sa selle, un corps pantelant, complètement nu. Celui d'Irina Dolby !

Comme à la parade, deux *soldati* armés de P.M. avaient surgi en même temps, rafalant comme des malades, sans très bien pouvoir situer l'Exécuteur. D'instinct, celui-ci avait abaissé le canon du Beretta, visant le costume bleu sur l'engin. Mais à cette distance, de nuit et à la vitesse de la moto, il pouvait aussi bien toucher Irina que le blond.

Son index relâcha la détente, et en voyant la moto plonger dans l'ouverture du portail comme un boulet de canon, l'Exécuteur sut qu'il avait perdu cette manche-ià.

Pour faire bon compte, il cribla le premier des deux nouveaux *soldati*, cueillant le deuxième dans la foulée, alors qu'il venait enfin de le repérer sur le toit.

Dix secondes plus tard, l'Exécuteur sautait dans la cour. Surveillant que plus personne n'arrivait, il se pencha sur le chauve, vit de la bave rouge mousser au coin de sa bouche, et ses paupières frémir quand il lui redressa la tête. Il avait bien fait de l'ajuster à l'abdomen. Souvent, les blessures au ventre n'entraînent pas une mort immédiate. En revanche, les douleurs étaient abominables. Franco « *Calvo* » Pizzi vivait encore, il allait parler.

— Pizzi ! appela sèchement l'Exécuteur. Dis-moi où est parti ton copain l'homo. Vite !

— Je..., graillonna le chauve avec une affreuse grimace. Hôpital ! Hôpi...

Le hurlement qu'il poussa tout de suite après résonna si fort qu'il sembla que le couvent tremblait sur ses fondations. Implacable, l'Exécuteur ôta le canon de l'Uzi des boyaux du tueur, répéta :

— Dis-moi où est parti ton pote à moto.

— Je... haleta « *Calvo* », au Q.G. La... villa !

— Quelle villa ? pressa l'Exécuteur. Vite !

Il dut se pencher, coller pratiquement son oreille à la bouche du moribond pour entendre la suite. Quand il se redressa, il espéra très fort avoir bien entendu. Et aussi, que le pourri n'ait pas menti.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qu'on va faire !

La fille au walkman avait réapparu, se jetant dans les bras de sa copine. Toutes deux pleuraient, se lamentant sur leur sort. Toujours allumées, mais avec la trouille en plus.

— Tu sais conduire ? interrogea Bolan.

Elle hocha la tête en reniflant et désignant les deux voitures des pourris, il offrit :

— C'est le moment de vous payer une voiture de riche.

Puis sans plus s'occuper d'elles, il se fondit dans la nuit. Qu'elles fichent le camp, qu'elles appellent les flics ou qu'elles sniffent les kilos de poudre que devait receler l'endroit, il s'en fichait. L'important, c'est qu'elles étaient sauvées.

Une minute après, il relançait le moteur du Range-Rover, lançait celui-ci sur le raidillon emprunté plus tôt, juste derrière la Mercedes qui venait d'arriver. Mais il n'avait pas parcouru cinq cents mètres que

d'un coup de volant, l'Exécuteur déportait le véhicule de côté, freinant en catastrophe, évitant de peu une forme claire, recroquevillée sur le chemin. Le corps d'Irina Dolby !

Sautant à terre, Bolan alla prendre la jeune femme dans ses bras. Ensanglantée, cette dernière ne respirait plus que par faibles à-coups. Quand il lui souleva le buste, elle gémit, entrouvrit ses paupières gonflées, et pleines d'ecchymoses, sembla vouloir dire quelque chose, referma la bouche sur un souffle. Ce fut son dernier. Alors, la reposant sur le bas-côté, Mack Bolan gronda, comme pour lui-même :

— Je vais te venger, Irina. Je le jure.

Puis il se redressa, hésita un instant. Mais il ne pouvait pas se charger du corps. Il fallait retrouver le tueur blond, la venger. Tout de suite. Il avait un téléphone, il allait alerter les flics, ils feraient le nécessaire. La rage au corps et l'âme en charpie, il remonta dans le 4x4, démarra lentement, des pleurs au fond du cœur.

*
* *

Dans le bureau de Pietro « *Primo* » Sampieri, l'ambiance était à couper au couteau. Les masques étaient tirés, les mines blêmes et le verbe lourd. En robe de chambre et dans son fauteuil directorial, le *capo* camorriste de Malaga essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Jusqu'à présent, tout le monde y était allé de son plan de génie, mais personne n'avait donné la bonne solution, celle qui les sortirait de ce guêpier. Seule certitude : il fallait baiser le grand Fumier. Parce que c'était bien lui ! Plus de doute là-dessus. En débarquant avec ses fringues pleines de sang, ses marques de griffes sur la tronche et ses yeux hagards, Julio avait apporté cette première certitude. Pour lui, aucun doute. Il avait vu le balèze en combinaison noire, il avait vu tous ses hommes morfler, il avait pu vérifier l'incroyable précision des tirs, et devant eux tous ici, il s'était même demandé comment il avait pu sauver sa peau. Une chance incroyable. Et comme un bonheur ne venait jamais seul, le boss ne l'avait même qu'à peine engueulé. Trop saisi par le scoop. L'Exécuteur ! Ici, dans son fief !

— Tu es sûr que Franco était bien canné, quand tu as mis les bouts ?

La question de Pietro Sampieri à Julio fit se redresser toutes les têtes. Dans la fumée des cigarettes, les faces s'étaient encore tendues. L'homo hocha la tête.

— Certain, assura-t-il. Toute une rafale dans les tripes. Il pissait de partout et il avait la tronche. Je vous le dis, patron, le Fumier, il est paumé. Il ne remontera jamais jusqu'à nous.

Il y eut un nouveau silence, qui s'éternisa au point qu'on se demanda s'il n'allait pas durer jusqu'à l'aube. Enfin, une voix s'éleva de nouveau :

— Il faut se tirer.

Le timbre de Luca « *Secondo* ». Il avait résonné dans le silence du vaste bureau à la manière d'un coup de gong. Tout le monde avait tourné la tête vers lui, le toisant comme s'il venait de proférer une insulte, mais personne n'osait relever. Seul Pietro Sampieri pouvait répondre à ça. C'était à lui de juger les propos de son jumeau, à lui de prendre la décision. Julio, lui, avait déjà pris la sienne, et quoi qu'il arrive, il s'y tiendrait. Mais bien sûr, c'était sa décision à lui. Très personnelle, très secrète.

— Il faut déménager, reprit Luca en faisant grincer son fauteuil. On a deux autres baraques dans le secteur, où on peut se transporter en un rien de temps, avec tout le tintoin. De là, on pourra voir venir. Le Fumier, on finira bien par le repérer. Alors, on lui fera sa fête en beauté.

« *Primo* » Sampieri hocha la tête, songeur. Puis après un temps de réflexion, il déclara :

— On va voter.

— Hein ! s'exclama l'immense « Chili », si surpris qu'il faillit tomber de sa chaise. Voter, patron ?

— Vous allez tous voter, répéta P.P. Ensuite, je déciderai.

Ça, c'était nouveau. Jusqu'alors, toutes les décisions avaient été prises entre P.P. et son frère. Il fallait que le boss soit drôlement secoué pour agir de la sorte. À moins que ce ne soit pour tester les gars. Ça ne pouvait être que ça. Forcément.

— Moi, se dépêcha Julio, je suis pour rester ici, boss. Pour l'attendre, le Fumier. Et pour lui faire la peau moi-même.

Pietro Sampieri lui jeta un regard en dessous, acquiesça, l'air satisfait, avant de demander :

— Et toi, Chili ?

— Ben..., hésita le monstre, je vois pas pourquoi on jouerait les péteux, patron !

En fait, depuis qu'il avait raté le « *constat post mortem* » de cette Jennifer, l'autre matin sur le bateau, avant de larguer le corps à la flotte, « Chili » n'était guère à l'aise devant le autres. Avec tout ce sang sur elle, et ces plaies atroces provoquées par les hélices du cabin-cruiser, il n'avait guère poussé son examen. Mais merde ! Il l'avait toujours su, P.P., qu'il ne supportait pas les cadavres de femmes ! Il n'en avait jamais flingué une seule de sa carrière ! Tout le monde le

savait ! En tout cas, il avait bien fait de voter comme ça. D'ailleurs, P.P. acquiesçait de nouveau. Apparemment satisfait.

— Et toi, Eusebio ? En tant que *caporegime* de fait, tu as droit à la parole.

« *Gatto* » Cirico baissa la tête, la hocha lentement, releva ses yeux de chat pour les faire courir sur l'assistance. Ses gars étaient tous dehors, responsables de leur sécurité. Il devait voter pour eux aussi.

— Pour moi, Don Pietro, faut rester.

Une étrange lueur s'était allumée dans ses prunelles de tueur. Il songeait à la renommée qu'il se ferait si, par chance, son équipe se payait la grande ordure. On lui refilerait un fief. C'était garanti d'avance. Mais P.P. ne semblait déjà plus se préoccuper de lui. Tourné vers son frère, il interrogea :

— Tu maintiens ta position, Luca ?

— Oui, répondit sobrement son frère.

— *Bene, bene*, souffla Pietro Sampieri, le front barré de grosses rides. *Bene*. Dans ce cas, je décide...

Il n'acheva pas. Venu de très loin, il y eut comme le déchirement sec d'un coup de tonnerre à l'extérieur, et tout le monde tourna la tête vers les baies vitrées donnant sur le parc. Puis quelqu'un cria dehors, et il y eut une rafale, puis une autre, et une troisième. Et sur les faces de nouveau tendues, diverses expressions apparurent. Les cinq hommes savaient déjà que la fameuse décision venait d'être prise. Mais pas par eux.

CHAPITRE XX

Après une course silencieuse, l'Exécuteur avait suivi une large boucle, suivant le mur d'enceinte en moellons qu'il avait escaladé en arrivant. Tout de suite, il avait repéré son premier *soldato*, assuré le poignard de commando dans son poing et bondi sur le pourri, tel un fauve. Le type avait poussé un soupir, et tandis que sa main libre s'était plaquée sur la bouche du soldat, la lame s'était brutalement enfoncée dans son foie. Un peu plus tard, il avait répété la même opération quelques mètres plus loin, séchant le deuxième garde de cette partie du parc. Le flingueur n'avait lâché qu'un vague gémissement, avait esquissé un geste de défense puérile, avant de se détendre enfin. Mort, comme son copain. Sans même essuyer la lame du poignard, l'Exécuteur s'était ensuite fondu dans la nuit, pour réapparaître l'instant d'après, écrasant un troisième flingueur de tout son poids, le plaquant au sol, le plantant lui aussi d'un vigoureux coup de lame. Vingt centimètres d'acier dans le foie. Méthode efficace, moins salissante que l'égorgement. L'Exécuteur ignorait si parmi ces cadavres figurait le meurtrier de Jennifer Olsborn, mais ils étaient tous complices. Tous frères par le sang, par le crime. Leur élimination systématique n'était que justice.

Tout s'était bien déroulé jusqu'à ce troisième cadavre, et l'Exécuteur aurait pu continuer ainsi, jusqu'à investir la villa qu'il devinait à travers arbres et frondaisons du parc, sans ce type qui était arrivé sur lui, sans qu'il le voie, malgré la jumelle I.L. bricolée de feu Salazar. Jaillissant d'un fourré comme un diable, l'intéressé s'était soudain dressé devant lui, ne devinant dans la nuit qu'une vague ombre noire. Il avait dit :

— C'est toi, Berto ?

L'Exécuteur avait répondu *si*, mais l'autre devait bien connaître la voix de son collègue, et il s'était mis à gueuler comme un goret, tout en vidant quasiment un chargeur. Heureusement, l'Exécuteur qui lui voyait tout parfaitement avait deviné l'instant où le type allait rafaler. Il avait eu le temps de plonger dans les fourrés, et d'ajuster le gus pendant sa rafale. Résultat : un quatrième soldat ennemi mort, mais maintenant, l'alerte était générale. Et Bolan ignorait combien de flingueurs protégeaient le fief de Pietro Sampieri.

Pietro Sampieri, les deux derniers mots lâchés par Franco « *Calvo* » Pizzi, juste avant d'avaler son bulletin de naissance.

— Eh ! Nando ! C'est toi ?

À croire qu'ils passaient leur temps à se chercher, les *soldati* du *signore* Sampieri ! Surpris, l'Exécuteur tourna la tête, sentit son estomac se contracter. À cinq mètres à peine, P.M. en main et avançant silencieusement sur la pelouse, deux autres *assassinis* l'observaient, les traits indécis. Eux ne voyaient qu'une très vague ombre, Bolan les voyait parfaitement dans sa jumelle passive. Méfiant, un des tueurs répéta :

— Eh ! Nand...

Dans le poing de l'Exécuteur, le 92F avait éternué. Deux fois. L'indécis eut un hoquet, s'affala d'un coup, tué net d'une 9 mm en plein front. Simultanément, son voisin avait encaissé lui aussi. Éclatant son œil droit, la deuxième ogive lui avait ensuite dévasté le cervelet et les cervicales. Son crâne marqua un violent recul et il plia sur ses jambes, s'écroulant à la renverse. Par malheur, dans un ultime réflexe, son index avait enfoncé la détente de son P.M. Steyr, et une longue rafale éclata dans la nuit, accompagnée d'éclairs blêmes qui zébrèrent l'espace. Instinctivement, l'Exécuteur avait plongé de côté. Il perçut des zonzonnements au-dessus de lui, roula plus loin, achevant sa trajectoire dans un lit de terre molle. Mais le P.M. de l'autre s'était tu, faute de munitions, tandis qu'autour de la grande villa, des ordres résonnaient, accompagnés de bruits de courses.

— Il est là ! se mit à hurler un type qui venait de surgir sur sa droite, brandissant lui aussi un P.M. Steyr.

Mais gêné comme les autres par le manque de visibilité, il restait là à crier, attendant des renforts. Levant le court canon du micro-Uzi, Mack Bolan n'eut qu'à effleurer la détente pour faire exploser le crâne du soldat, avant d'envoyer une rafale en direction d'un autre qui déboulait, courbé en avant. Celui-là n'eut pas plus de chance. Boulant dans l'herbe maigre de la pelouse, il émit un couinement, se tut définitivement. Un cri résonna au loin, appelant un certain *Gatto*. Là-bas, un type venait de surgir de la villa, où toutes les lumières s'étaient brusquement éteintes.

— *Gatto* ! cria la même voix de loin. Tu le vois ?

— Non ! renvoya le type qui courait.

En petite foulée, un pistolet-mitrailleur en batterie, il progressait vers l'Exécuteur évidemment sans le voir. Pour venir se positionner, ce dernier avait décrit un arc de cercle, essayant de voir s'il venait d'autres flingueurs. Mais à part le dénommé *Gatto*, le flot semblait tari. À moins qu'un comité d'accueil ne soit retranché dans la baraque.

Assurant le 92F dans son poing gauche, l'Exécuteur se fondit de nouveau dans la nuit. L'instant d'après, il arrivait droit sur le type qui courait, se plantant sur sa trajectoire, le canon du Beretta pointé comme au stand, prêt à faire feu. Quand le coureur ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres, il appela :

— *Gatto ?*

L'autre eut un sursaut, stoppa sur place, sa face étrange marquant la surprise. Il avait vraiment une tête de chat, songea l'Exécuteur, en pressant la détente du Beretta. Cela fit « flop », le coureur tressauta violemment, fit deux pas en arrière, lâcha une longue rafale en l'air, s'écroula en tirant toujours. Quand il toucha le sol, son chargeur était vide.

— *Ciao, Gatto*, souffla Bolan de sa voix d'outre-tombe.

Puis reprenant sa progression, il mit résolument le cap sur la villa qu'il voyait maintenant nettement. Sur le côté, le bassin d'une piscine luisait, cerné par une large terrasse où des transats s'alignaient près d'un plongeur, et tout autour s'étendait un superbe parc paysager, dont l'entretien devait coûter une fortune. Le luxe insolent des parrains du Crime Organisé. Mais, pour le moment, l'Exécuteur avait d'autres préoccupations. Dans l'optique de la jumelle à intensification de lumière, il avait aperçu une nouvelle silhouette. Juste une seconde, passant derrière une des fenêtres sombres, au rez-de-jardin de la villa. Une silhouette monstrueuse. Dont la tête arrivait à hauteur du bâti supérieur. Il accéléra sa course, traversa la terrasse comme un boulet, à l'instant précis où une autre silhouette surgissait de l'aile droite du bâtiment. En robe de chambre, un énorme Desert-Eagle en main, cherchant une cible qu'il ne trouvait pas. Quelque part dans la villa, une voix cria :

— Luca ! Fais gaffe !

Trop tard. Bolan avait enfoncé une nouvelle fois la détente du Beretta, catapultant l'imprudent contre le mur, qu'il souilla instantanément de son sang.

— Merde ! cria la même voix de l'intérieur. Luca !

Mais Luca ne pouvait plus répondre. Son gros Desert-Eagle n'avait même pas lâché son énorme « baoum ». À cette seconde, l'Exécuteur se préparait à investir la place en pénétrant par où le nommé Luca était sorti quand, soudain, un formidable grondement éclata sur sa gauche. Simultanément, la même voix qui avait appelé Luca plus tôt se mit à rugir du fond de la villa :

— Putain, le coffre ! Chili ! Arrête-moi cet enculé ! Il se tire avec...

Le reste fut masqué par le vacarme du grondement et, dans la

seconde suivante, un puissant faisceau de phares jaillissait derrière l'aile gauche de la construction. Une moto ! Une grosse moto chargée d'un énorme sac sur la selle. Avec comme pilote... le tueur blond reconnaissable à son catogan. Le tueur qui avait massacré Irina Dolby, qui l'avait jetée sur le chemin où elle était morte !

— Nooonnn !

L'Exécuteur n'avait pu retenir son hurlement. De rage. De dépit, de haine. Il n'avait pas eu le temps de changer l'angle du canon de l'Uzi que, déjà, le bolide disparaissait, crachant les flammes par ses pots d'échappement. Vision fugace de l'enfer, qui venait d'investir Bolan. Le tueur s'enfuyait encore une fois. De quoi hurler jusqu'à la fin de ses jours. Jusqu'au jugement dernier. De rage impuissante, l'Exécuteur lâcha une rafale au hasard, criblant la façade de la villa, fracassant les vitres des fenêtres, résonnant lugubrement, sinistre tempo d'un échec annoncé. Il avait laissé échapper l'assassin d'Irina. Irina qui avait voulu venger son amie, et qui en était morte à son tour, Irina qui avait voulu aider Bolan.

Avec des gestes automatiques, l'Exécuteur avait changé le double chargeur de l'Uzi et, d'un bond, il avait franchi le seuil de la villa, sautant pardessus le cadavre de Luca. Il déboucha dans une pièce, déserte, franchit un autre seuil, atterrit dans un salon, désert aussi. Mais en pénétrant en trombe dans un deuxième salon situé en contrebas, il vit une ombre gigantesque arriver de côté, brandissant une masse qui s'abattit sur lui avec un bruit sourd. Incrédule, il avait eu le temps d'identifier un fauteuil. Énorme, de bois et de cuir, très lourd. Le choc fut épouvantable. Il eut l'impression que toute la maison s'écroulait sur lui. Il eut très mal à l'épaule droite, et la jumelle passive glissa sur son front, le privant de sa vision nocturne. Dans un geste automatique d'autodéfense, il avait enfoncé la détente de l'Uzi mais, sous le choc, la rafale se perdit, et l'arme lui avait échappé. Serrant les dents sous la douleur, il voulut lever le Beretta, mais empêtré dans le fauteuil et catapulté par son gigantesque assaillant, il trébucha sur la marche d'accès dans le salon, entraîné malgré toute sa volonté dans une chute qui lui sembla interminable. Son épaule gauche heurta violemment un angle de mur, et il sentit le Beretta glisser de ses doigts soudain paralysés. Au même moment, l'énorme masse de son assaillant s'écroulait sur lui, le clouant au sol dans une imparable prise de lutte gréco-romaine. Il aperçut une lame qui brillait tout près de son œil, reçut un coup dans le dos, un autre dans les côtes, et il commençait à manquer d'air. Il rua, cogna, perçut une plainte simiesque, envoya une main en avant, cherchant son arme. Le Beretta n'était qu'à quelques centimètres, c'est-à-dire à des années-lumière. Désarmé, écrasé par l'épouvantable masse de muscles, Mack Bolan étouffait et, tout près, la lame du poignard frémissait, prête à lui

trancher la gorge. Dans les petits yeux noirs de « Chili », une mort s'était inscrite. Celle de l'Exécuteur.

Puis il y eut l'éclair. Un éclair d'une folle lucidité, dans le cerveau de Bolan. Lui aussi avait un poignard. Dans sa manche. Mais ses deux bras étaient pris. Ses deux mains s'agrippaient à celle du monstre qui brandissait le poignard. Il fallait choisir. Il fallait oser.

L'Exécuteur desserra sa main droite, la lança vers sa manche gauche, trouva son poignard, l'empoigna, et alors que son autre bras commençait à céder sous la force phénoménale du colosse, il poussa un « han ! » de bûcheron, ramena violemment son bras armé vers lui. La lame passa à deux centimètres de sa propre tête, rasa ses cheveux, percuta quelque chose, s'enfonça d'un coup, déclenchant un véritable barrissement au-dessus de lui. Sur son dos, l'énorme poids tressauta deux fois. Très fort. Puis comme un ressort qui se détend, le bras monstrueux qui tenait l'autre poignard s'amollit, la lame tomba devant le nez de l'Exécuteur, et ce dernier se sentit suffisamment libéré pour se dégager enfin. Le cœur au bord des lèvres, à bout de souffle, il baissa les yeux, retint une grimace. La lame de son propre poignard était plantée jusqu'à la garde. Dans l'œil de l'énorme tueur. Tué net, cerveau transpercé par l'acier, « Chili » gisait de guingois, ressemblant à une baleine échouée. L'Exécuteur récupéra le poignard, retrouva l'Uzi et le Beretta et il se redressa, quand un cri étouffé l'alerta. Remettant la jumelle passive sur son front, il se risqua hors du salon, se retrouva dans un grand hall, où un escalier en pierre grimpait à l'étage. Et au milieu de l'escalier, deux personnages. Une femme tout en noir, un homme trapu, en robe de chambre, qui tenait la femme contre lui, s'abritant derrière elle et brandissant un automatique.

— Cet homme s'appelle Pietro Sampieri, lança soudain la femme en noir d'une voix grave et belle. Il dit que vous êtes Mack Bolan, et qu'il va vous tuer.

— Non, renvoya l'Exécuteur.

Tout s'enchaîna ensuite si rapidement que personne, y compris l'Exécuteur, ne sut exactement qui fit le premier geste. Le Beretta cracha, l'automatique de Sampieri tonna, mais seul, un des deux hommes avait à cet instant la faculté de voir dans la nuit. La balle de Pietro Sampieri passa très près de sa tête, mais continua son chemin pour aller se perdre loin derrière, tandis que celle de Mack Bolan atteignait son but, fracassant le large front creusé de rides du *capo* de Malaga. Celui-ci parut repoussé en arrière, il battit le vide de ses bras, son arme tomba, ricochant sur les marches de l'escalier, avant de s'immobiliser enfin, dans un silence insupportable. Un silence qui dura longtemps, avant que la femme en noir ne déclare d'une voix lasse :

— Je n'ai plus rien à faire ici. Pouvez-vous me déposer ?

— Où ça ? demanda simplement Bolan.

— Chez une amie. Une très grande amie. Pas très loin. Mais avant, je dois récupérer mon album.

— Votre album ?

— Sur le bateau, au port, dit encore la femme en noir. Dans la cabine de Pietro. Il me l'avait confisqué. Dedans, il y a les photos. De Loretta.

— D'accord, répondit Bolan, sans chercher à comprendre.

La femme le suivit docilement, serrant un châle en dentelle noire sur ses épaules. Ils quittèrent la villa et le parc, montèrent dans le Range-Rover qui se mit à rouler, droit vers le port de Malaga. Arrivée dans la ruelle, devant les bâtiments de la *Estacion Maritima*, la femme désigna un beau cabin-cruiser blanc en disant :

— C'est ce bateau.

Elle sortit une petite clé à gorge de sa poche de robe noire, eut un bref sourire, comme pour s'excuser de devoir avouer :

— La clé du coffre de sa cabine. Quand j'ai entendu les coups de feu, je la lui ai volée. Je savais que j'en aurais besoin aujourd'hui.

Elle quitta le 4x4, se retourna vers Bolan, déclara avec un deuxième petit sourire :

— Il m'appelait Coko, mais je m'appelle Linda.

Linda s'éloigna et, pour passer le temps, Bolan alluma le transistor fixé sous le tableau de bord. Il chercha une station musicale, ne trouva rien de bien, et il allait renoncer, quand l'aiguille passa sur une station FM, où il entendit : « Bip, bip, bip... »

D'abord, il ne comprit pas ce qui arrivait puis, subitement, une étrange lueur passa dans ses prunelles minérales, et se penchant par sa glace ouverte, il appela doucement :

— Un instant, Linda.

Julio Solar sentait encore les frémissements du galop de la Honda à l'intérieur de ses cuisses, et dans ses reins. Il frémissait aussi d'excitation. Il avait réussi ! Il l'avait ouvert, ce putain de coffre-fort de la villa ! Et il les avait raflées, ces putains d'enveloppes ! Toutes ! Les rouges et les autres. Plus toutes les liasses de cent dollars qui dormaient avec. Toute la trésorerie du fief de Malaga. Des dizaines de milliers de dollars ! Des centaines, peut-être ! Avec ça, Julio allait se faire une nouvelle vie. Magnifique. C'est pour ça qu'il avait laissé la moto en plan. D'abord parce qu'elle était trop connue, trop repérable, mais surtout, parce qu'il avait décidé de prendre le cabin-cruiser. Pour

rallier le Maroc, rejoindre son ami Omar. Omar qui l'aiderait, avec lequel il monterait de nouvelles affaires. Omar, son associé, son ami de toujours.

Puis il y eut ce petit son bizarre sur le bateau. Comme ces trucs qu'on entendait dans les films de science-fiction, à bord des vaisseaux spatiaux.

« Bip, bip, bip... »

— *Buenas dias*, Julio.

Le tueur blond sursauta si fort que sa tête heurta le plafond de la cabine. Il en vit des étoiles, sa main partit sous l'oreiller de la couchette, à la recherche de son arme. Mais l'ombre noire fut soudain devant lui et l'énorme tube d'acier qui prolongeait l'automatique de l'ombre vint peser contre son front.

— Tu partais, Julio ?

Julio ne comprenait pas. Dans l'autre main de l'ombre noire, il y avait un transistor. Un vieux modèle. Et cela faisait bip, bip, bip... Julio ne comprenait pas comment l'ombre était là avec lui, et avec ce transistor. Alors, l'ombre vit qu'il ne comprenait pas, et elle expliqua :

— Dans ta poche, sans doute. Tu as dû la mettre dans ta poche, la balise. Non ?

Et tout à coup, tout s'éclaira dans l'esprit de Julio. Le mouchard découvert sous la BMW, la torture de cette salope d'Esther, puis la distraction, et le geste idiot, automatique, de remettre cette saloperie de mouchard dans sa poche. Pourtant, il en avait bien ôté la pile, de ce foutu machin ! Il s'en souvenait parfaitement. Mais comme si l'ombre avait deviné son tourment, elle renseigna encore :

— Même sans pile, Julio. Même sans pile, cette balise fonctionne encore pendant plus d'une heure. Batterie de secours incorporée. Une simple petite puce électronique. C'est bête, non ?

C'était bête, en effet. Très bête. Mais subitement, Julio trouva la solution. Plein d'espoir, il désigna le gros sac de voyage posé au pied de la couchette et proposa :

— C'est plein de fric, là-dedans. Tout est à toi. Prends.

— Tu tiens tant à la vie, Julio ?

— *Si*. Prends tout, et va-t'en.

L'ombre noire réfléchit un moment. Puis elle fit ouvrir le sac à Julio et regarda dedans. Il y avait plein de liasses vertes.

— Et tu sacrifierais tout ça, Julio ?

— *Si*. Prends et va-t'en.

L'ombre noire réfléchit encore. Puis comme pour se donner un peu

de temps, elle sortit une clé de sa poche de combinaison noire, ouvrit le petit coffre situé sous le bar de la cabine, en sortit un album de photos qu'elle rangea dans le sac avec les liasses. Et comme à regret, elle dit encore :

— *Vale*. D'accord.

Et sans un mot de plus, l'ombre noire disparut comme elle était venue, le sac à un bras, l'automatique à silencieux dans l'autre main. Et Julio se dit que la vie était drôle. La vie pouvait s'acheter. Comme tout. Il se dit cela un assez long moment, jusqu'à ce que le bip le ramène à la réalité. L'ombre noire lui avait laissé son transistor merdique. Il grinça un ricanement sec, tendit la main pour chercher l'interrupteur de l'appareil.

Près de Mack Bolan, Linda ne disait rien. Son cher album sur ses genoux, elle serrait autour d'elle les pans de son châle de dentelle noire, fixant le vide, droit devant elle. Derrière le volant du Range-Rover, l'Exécuteur alluma une cigarette, sortit un petit boîtier de sa poche, posa son pouce sur le minuscule curseur rouge qui ornait le boîtier, et comme soudain venu de partout à la fois, un roulement d'orage dantesque secoua le silence de la nuit du port. Et tout là-bas au bout du quai, un cabin-cruiser très blanc et très beau se transforma en chaleur et en lumière. Une explosion folle, qui roula encore longtemps, après que la boule de feu se fut presque éteinte. La fameuse pâte à tarte du génial Herman Schwarz était une pure merveille. Même à l'intérieur d'un vieux transistor. Dans l'ombre de l'habacle du 4x4, le guerrier solitaire esquissa un sourire. La vie ne s'achetait pas, mais Julio le tueur blond l'ignorait.

L'Exécuteur fit démarrer le moteur, et dit à Linda :

— Montrez-moi le chemin.

ÉPILOGUE

C'était une petite maison réfugiée entre deux murs et un grand jardin aux citronniers suspendus et aux mille fleurs, belles et odorantes. Mack Bolan ne sentait pas leur parfum d'où il était, mais il savait qu'elles sentaient bon. Près de lui, Linda venait de lui dire que c'était là, et que son amie l'attendait. Une très bonne, très ancienne amie, à qui désormais elle allait devoir beaucoup, et qui lui donnerait aussi beaucoup. Et avant de quitter le Range-Rover, sans que Mack Bolan ne lui ait rien demandé, elle ouvrit l'album photos sur ses genoux, montrant un portrait de petite fille. De petite fille pas jolie.

— Elle s'appelle Loretta, révéla-t-elle, l'air un peu ailleurs. Elle s'appelle Loretta, elle est mongolienne, et je l'aime. Elle est ma fille.

Puis elle raconta. Tout. L'amour blessé, l'enfant pas de chance, la galère, le public qui oublie, l'exil pour essayer aussi d'oublier le bonheur d'avant tout ça, la mémoire qui tient bon et la galère, jusqu'à la poudre de faux rêves. Et la rencontre. Pietro Sampieri, les promesses, le piège de la poudre-toujours, le rejet de Loretta, le chantage, la confiscation de l'album qui fait pleurer parfois. Le désespoir. Jusqu'à la deuxième rencontre.

— Elle s'appelle Anna Zarza, dit Linda en désignant la petite maison entourée de fleurs, de citronniers et de vignes, et son mari s'appelait Angelo. Il était cousin de Pietro Sampieri, et il avait confiance en lui. Mais le clan Sampieri voulait tout. Alors, Pietro a fait tuer Angelo et tous les siens. Au pays, on appelle cela les vengeances, ou les actions transversales. Il faut tuer tout le monde. Pour éviter la vendetta.

Linda se tut un instant. Là-bas, au bout du jardin, deux silhouettes venaient d'apparaître dans l'ombre bleue des citronniers. Une debout, poussant doucement l'autre, assise dans un fauteuil roulant, un plaid sur les genoux. Deux femmes. Sans âge apparent. Le fauteuil était arrivé à mi-allée environ, quand Linda reprit, encore plus bas, comme pour ne pas être entendue de l'extérieur :

— La deuxième rencontre, c'est elle. Anna. Quand ils ont assassiné son mari et tous les autres, ils l'ont crue morte aussi. Elle ne l'était pas, mais elle ne marche plus. C'est elle qui m'a contactée. J'étais avec « *Primo* » Sampieri depuis quelques mois seulement, mais il avait déjà

supprimé Loretta de ma vie. En nourrice. N'importe où. Anna m'a envoyée chercher par sa servante Luisa. En grand secret. Elle m'a dit qu'elle savait tout de moi, qu'elle avait retrouvé Loretta, et que si je l'aidais à détruire « *Primo* », Loretta et moi viendrions vivre pour toujours avec elle. Ici. Dans la maison qui sent bon les fleurs, et où les oiseaux chantent Linda marqua une autre pause, et alors que le fauteuil d'Anna arrivait au portail du jardin donnant sur la petite rue, elle acheva son récit.

— J'ai accepté. C'était il y a longtemps déjà. Quand vous êtes arrivé avec le feu et la mort, j'étais sur le point de livrer le film à Anna.

Bolan tiqua :

— Quel film ?

Grave, le regard ailleurs, Linda avoua alors :

— L'enregistrement vidéo du supplice de cette jeune femme. Cette Jennifer Olsborn, je crois. Pietro ignorait l'existence du caméscope. Il m'avait été fourni par Anna. Pour essayer de glaner des preuves qui puissent intéresser la justice. Pour les enregistrer. Pour perdre Pietro. Alors, ce matin-là, malgré l'horreur, malgré les cris, les pleurs et mon supplice intérieur, j'ai tout enregistré, du hublot de la cabine des *servicios* du bateau. Personne ne m'a vue. Personne ne me voyait plus jamais.

Linda se tut encore, répéta d'une voix lasse :

— Tout enregistré. Mais, bien sûr, maintenant...

Elle n'acheva pas, c'était inutile. Dehors, dans le soleil doux du matin, le fauteuil d'Anna attendait devant le portail ouvert. Anna Zarza, dont le regard de nuit profonde scrutait intensément celui de l'homme qui l'avait privée de sa vengeance. Mais qui l'avait satisfaite aussi.